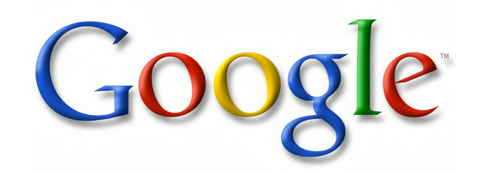
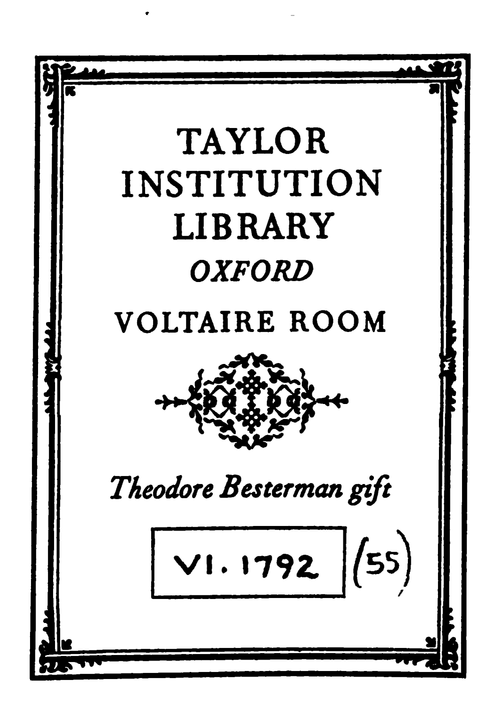






ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-CINQUIÈME.

ŒUVRES DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

CORRESPONDANCE DU CARDINAL DE BERNIS ET DE M. DE VOLTAIRE, &c. &c.

À PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR. SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

On ne peut douter de l'authenticité de cette Correſpondance. M. le chevalier Azara, actuellement ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la République, en poſsède les originaux. Lié d'une amitié intime avec M. le cardinal de Bernis, il les tient de la main même de ce prélat, plus illuſtre encore par ſon mérite & par l'attachement conſtant qu'il conſerva pour les lettres, que par les dignités dont il fut revêtu. C'eſt d'après ces originaux que le citoyen Bourgoing, de l'aveu de M. le chevalier Azara, vient d'en faire paraître à Paris une édition qu'il a enrichie de notes curieuſes, mais qui lui appartiennent comme le fruit de ſon travail, & dont nous n'avons ni le droit ni la volonté de nous emparer.

A l'égard de la Correſpondance, elle eſt maintenant une propriété publique, ainſi que l'a reconnu M. Azara lui-même, à qui le citoyen François de Neufchâteau, miniſtre de l'intérieur, a bien voulu demander pour nous la permiſſion d'en orner notre

collection. Cet avantage, dont nous sentons d'autant plus le prix que nous en sommes redevables à l'amitié de ce ministre si cher à la patrie, aux lettres & aux arts, achève de donner à cette collection une supériorité incontestable sur l'édition de Khell.

En effet, par l'excellent ton qui règne dans cette Correspondance, elle nous paraît infiniment préférable à celle de Voltaire & de d'Alembert, dans laquelle ni l'un ni l'autre n'ont su se respecter. Nous nous félicitons qu'elle ait été rendue publique, lorsqu'il était encore temps de l'ajouter aux Correspondances qui la précèdent. Elle eût laissé un vide dans une édition annoncée comme complète, & qui l'est bien véritablement malgré les superfluités, les doubles emplois, & les pièces de rebut dont nous avons cru devoir la débarrasser. C'est à ce motif de convenance que nous devons l'aveu de M. le chevalier Azara : nous le prions de vouloir bien agréer nos sentimens de reconnaissance, sentimens que nos lecteurs ne pourront se dispenser de partager avec nous.

CORRESPONDANCE
DU
CARDINAL DE BERNIS
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 7 octobre 1761.

MONSEIGNEUR,

Béni ſoit Dieu de ce qu'il vous fait aimer toujours les Lettres ! avec ce goût-là, un eſtomac qui digère, deux cents mille livres de rente & un chapeau rouge, on eſt au-deſſus de tous les ſouverains. Mettez la main ſur la conſcience ; quoique vous portiez un beau nom, & que vous ſoyez né avec une élévation d'eſprit digne de votre naiſſance, c'eſt aux Lettres que vous devez votre fortune ; ce ſont elles qui ont fait connaître votre mérite ; elles feront toujours la douceur de votre vie. Je m'imagine quelquefois dans mes rêves que vous pourriez avoir des indigeſtions, que vous pourriez faire comme M. le duc de Villars, madame la comteſſe d'Harcourt, madame la marquiſe de Muy, &c., &c., &c., qui ſont venus voir Tronchin, comme on allait autrefois à Épidaure. J'ai aux portes de Genève un hermitage intitulé *les Délices*. M. le duc

de Villars a trouvé le ſecret d'y être logé *in fiochi.* Enfin, toute mon ambition eſt que votre éminence ait des indigeſtions; cela ſerait plaiſant; pourquoi non? permettez-moi de rêver.

Votre réflexion, monſeigneur, ſur la dédicace de l'académie, eſt très-juſte; mais figurez-vous que l'académie, loin de vouloir que j'adouciſſe le tableau des injuſtices qu'eſſuya Pierre (*a*), veut que je le charge, & cette injonction eſt en marge du manuſcrit; on eſt indigné d'une certaine protection qu'on a donnée à certaines injures, &c.

Permettez-vous que j'aie l'honneur de vous envoyer les Commentaires ſur les pièces principales. Vous avez ſans doute votre breviaire de Saint Pierre Corneille; vous me jugeriez, & cela vous amuſerait; mais comment me renverriez-vous mon paquet? Vous pourriez ordonner qu'on le revêtit d'une toile cirée, & il pourrait être remis en ballot à Tronchin, de Lyon, ci-devant confeſſeur & banquier de M. le cardinal de Tencin & aujourd'hui le mien. Ce travail eſt aſſez conſidérable, & tranſcrire eſt bien long. En attendant, je demande à votre éminence la continuation de vos bontés, mais ſurtout la continuation de votre philoſophie, qui ſeule fait le bonheur.

Ne bâtiſſez-vous point, ne plantez-vous point? Avez-vous une Épître de moi ſur l'Agriculture? Bâtiſſez, monſeigneur, plantez, & vous goûterez les joies du paradis. Mille tendres & profonds reſpects.

(*a*) Voltaire déſignait ainſi Pierre Corneille, dont il préparait alors une édition commentée.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Saint-Marcel, 13 d'octobre.

JE ne ſuis point ingrat, mon cher confrère, j'ai toujours ſenti & avoué que les Lettres m'avaient été plus utiles que les haſards les plus heureux de la vie. Dans ma plus grande jeuneſſe, elles m'ont ouvert une porte agréable dans le monde; elles m'ont conſolé de la longue diſgrace du cardinal de Fleuri & de l'inflexible dureté de l'évêque de Mirepoix (*a*). Quand les circonſtances m'ont pouſſé comme malgré moi ſur le grand théâtre, les Lettres ont fait dire à tout le monde : *au moins celui-là ſait lire & écrire.* Je les ai quittées pour les affaires, ſans les avoir oubliées, & je les retrouve avec plaiſir. Vous me ſouhaitez des indigeſtions; cela n'eſt guères poſſible aujourd'hui; il y a douze ans que je ſuis fort ſobre; mais j'ai une humeur goûteuſe dans le corps, qui n'eſt pas encore bien fixée aux extrêmités, & qui pourrait bien m'obliger d'aller conſulter l'oracle de Genève. Dans cette conſultation, il entrerait

(1) On ſe ſouvient encore du pédantiſme rigide du Théatin Boyer, évêque de Mirepoix, & de tous les dégoûts qu'eſſuya de ſa part le jeune abbé de Bernis. Ce n'eſt pas lui cependant, comme nous l'avions toujours penſé, & comme nous croyons l'avoir écrit dans cette collection même, mais ce fut le cardinal de Fleuri qui dit à cet abbé, en lui refuſant une médiocre penſion ſur un bénéfice ; « Vous n'aurez rien tant que je vivrai » ; & c'eſt à lui que l'abbé de Bernis fit cette réponſe ſi connue : « Eh » bien, monſeigneur, j'attendrai ». Le cardinal de Fleuri était alors loin de prévoir qu'un jour ce même abbé ſerait, comme lui, revêtu de la pourpre, miniſtre du roi, &c. &c.

autant de desir de vous revoir que d'envie de guérir. Envoyez-moi votre Épître sur l'Agriculture. Je ne bâtis point, mais je répare mon vieux château de Vic-sur-Aisne; je plante mon jardin & les bords de mes prés; voilà toutes les dépenses que l'état de mes revenus me permet. Au lieu de deux cents mille livres de revenu que vous me donnez, j'en ai à peine quatre-vingt mille; mais les premiers diacres de l'église romaine n'en avaient pas tant, & je ne suis pas fâché d'être le plus pauvre des cardinaux français, parce que personne n'ignore qu'il n'a tenu qu'à moi d'être le plus riche. Je suis content, mon cher confrère, parce que j'ai beaucoup réfléchi & comparé, & que lorsqu'à la première dignité de son état, on joint le nécessaire, une santé passable & une ame douce & courageuse, on n'a plus que des graces à rendre à la Providence. Je serai à la fin du mois à Montélimart, où je compte passer l'hiver. Votre banquier de Lyon pourrait remettre le paquet au sieur Henri Gonzebas, qui fait mes commissions dans cette ville : c'est un bon suisse fort exact, qui me ferait tenir cette pacotille; elle vous reviendrait par la même voie sans aucun inconvénient. Pierre Corneille & François de Voltaire me suivent dans tous mes voyages. Adressez désormais toutes vos lettres à Montélimart; elles me font le plus grand plaisir du monde. Je vois que vous êtes gai; cela prouve que vous êtes sage, que vous voyez & sentez comme il faut voir & sentir les choses de ce pauvre monde. Adieu, mon cher confrère, je vous suis fidèlement & tendrement attaché.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 26 octobre.

(En envoyant l'Épître sur l'Agriculture).

TENEZ, monseigneur, lisez & labourez; mais les cardinaux ne sont pas comme les consuls romains, ils ne tiennent pas la charrue. Si votre éminence est à Montélimart, vous y verrez M. de Villars, qui n'est pas plus agriculteur que vous. Il n'a pas seulement vu mon semoir; mais en récompense, il a vu une tragédie que j'ai faite en six jours. La rage s'empara de moi un dimanche & ne me quitta que le samedi suivant. J'allai toujours rimant, toujours barbouillant; le sujet me portait à pleines voiles; je volais comme le bateau des deux chevaliers danois conduits par la vieille (*a*). Je sais bien que l'*ouvrage de six jours* trouve des contradicteurs dans ce siècle pervers, & que mon démon trouvera aussi des siffleurs; mais en vérité, deux cent cinquante mauvais vers par jour, quand on est possédé, est-ce trop? Cette pièce est toute faite pour vous: ce n'est pas que vous soyez possédé aussi, car vous ne faites plus de vers; ce n'est pas non plus de votre goût dont j'entends parler, vous en avez autant que d'esprit & de graces; nous le

(*a*) Voltaire se rappelait mal cet endroit du Tasse. Ce n'est point une vieille qui sert de guide aux chevaliers Danois. Le citoyen Bourgoing a relevé cette erreur en citant le texte du poète, livre XV de la Jérusalem délivrée.

ſavons bien. Je veux dire que la pièce eſt toute faite pour un cardinal. La ſcène eſt dans une égliſe, il y a une abſolution générale, une confeſſion, une rechûte, une religieuſe, un évêque. Vous allez croire que j'ai encore le diable au corps en vous écrivant tout cela; point du tout, je ſuis dans mon bon ſens. Figurez-vous que ce ſont les myſtères de la bonne déeſſe, la veuve & la fille d'Alexandre retirées dans le temple. Tout ce que l'ancienne religion a de plus auguſte, tout ce que les plus grands malheurs ont de touchant, les grands crimes de funeſte, les paſſions de déchirant & la peinture de la vie humaine de plus vrai. Demandez plutôt à votre confrère le duc de Villars. Je prendrai donc la liberté de vous envoyer ma petite drôlerie, quand je l'aurai fait copier, vous êtes honnête homme & vous n'en prendrez point de copie, vous me la renverrez fidèlement. Mais ce n'eſt pas aſſez d'être honnête homme. C'eſt à vos lumières, à vos bontés, à vos critiques, que j'ai recours. Que le cardinal me béniſſe & que l'académicien m'éclaire; je vous en conjure.

Permettez-moi de vous parler de vous, qui valez mieux que ma pièce. Pourquoi rapetaſſer ce Vic? Ce Vic eſt-il un ſi beau lieu? Ce qui me déſeſpère, c'eſt qu'il eſt trop éloigné de mes déſerts charmans. Soyez malade, je vous en prie; faites comme M. le duc de Villars, vous n'en ſerez pas mécontent. Le chemin eſt frayé, ducs, princes, prêtres, femmes dévotes, tout vient au temple d'Épidaure; venez-y, je mourrai de joie. Les délices ſont à la portée du docteur, elles

ſont à vous & mériteront leur nom. Quatre-vingt mille livres de rentes étaient aſſez pour St. Lin (*a*), mais ce n'eſt pas aſſez en 1761 ; ſans doute que vous êtes réduit à cette portion congrue de cardinal par des arrangemens paſſagers. Pardon, mais j'aime paſſionnément à oſer vous parler de ce qui vous regarde. Je m'y intéreſſe ſenſiblement. Recevez mon tendre & profond reſpect, c'eſt mon cœur qui vous parle.

DU CARDINAL DE BERNIS.

De Montélimart, le 17 novembre.

J'ATTENDS avec la plus grande impatience, mon cher confrère, cette tragédie faite en ſix jours, & que vous trouvez ſi digne du ſacré collège. Je répondrais du ſuccès de cet ouvrage, préciſément parce qu'il a été achevé auſſitôt que projetté. Cela prouve que le ſujet eſt heureux & bien choiſi ; cet avantage ſupplée ſouvent à tout, & n'eſt ſuppléé par rien. D'ailleurs, on ſait qu'il vous faut moins de temps qu'à un autre pour bien faire. J'ai lu avec grand plaiſir votre Épître ſur l'Agriculture ; mais dans ces ſortes d'ouvrages, il eſt bon d'imiter Montaigne, qui laiſſe aller ſon imagination ſans ſe ſoucier du titre que porte le chapitre qu'il traite. Malgré les beaux exemples que vous me citez, je n'irai point au temple d'Épidaure. Je le regretterai moins que les *Délices ;* car j'ai plus beſoin de la converſation d'un homme d'eſprit, que des

(*a*) Prétendu ſucceſſeur de S. Pierre, dans l'hiſtoire fabuleuſe des premiers papes.

conseils du meilleur médecin de l'Europe. Vos ducs, princes & femmes dévotes ont encore moins de ménagemens à garder qu'un ancien ministre. Le duc de Villars s'est embarqué sur le Rhône, & n'a point passé à Montélimart. J'admire la fécondité & la jeunesse de votre esprit; cela prouve, outre le grand talent, une bonne santé. Lorsque le corps souffre, l'esprit est bien malade. Conservez long-temps votre gaieté; votre santé en sera plus ferme, & vos ouvrages en seront plus piquans & plus aimables. Il est inutile que je vous assure que je ne prendrai ni ne laisserai prendre de copie de votre tragédie. Adieu, mon cher confrère, je vous aime presque autant que je vous admire.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 23 d'octobre.

(En lui envoyant la tragédie de Cassandre (a), faite en six jours).

MONSEIGNEUR,

C'est à vous à m'apprendre si, après avoir passé six jours à créer, je dois dire *pænituit fecisse.* A qui m'adresserai-je, sinon à vous? Vous pouvez avoir perdu

(a) C'est la pièce que Voltaire a donnée depuis sous le nom d'Olympie. Il y avait encore de très-beaux vers & de belles intentions dans cette pièce : mais son principal défaut (comme M. le cardinal de Bernis l'observait très-bien), c'est le personnage de Cassandre, meurtrier d'Alexandre & de Statira. La pièce d'ailleurs avait trop de ressemblance avec Zaïre; & Voltaire n'était plus dans l'âge heureux où il avait su jeter un si grand intérêt sur cette même Zaïre. Voyez nos remarques sur Olympie.

le goût de vous amuſer à faire les vers du monde les plus agréables, mais ſûrement vous n'avez pas perdu ce goût fin que je vous ai connu, qui vous en faiſait ſi bien juger. Votre éminence aime toujours nos arts qui ſont le charme de ma vie. Daignez donc me dire ce que vous penſez de l'eſquiſſe que j'ai l'honneur de vous envoyer. Le brouillon n'eſt pas trop net; mais s'il y a quelques vers d'eſtropiés, vous les redreſſerez; s'il y en a d'omis, vous les ferez. Je crois que, pendant que vous étiez dans le miniſtère, vous n'avez jamais reçu de projet de nos têtes chimériques, plus extraordinaire que le plan de cette tragédie. Vous verrez que je ne vous ai pas trompé, quand je vous ai dit que vous y trouveriez une religieuſe, un confeſſeur, un pénitent.

Que je ſuis fâché que vous n'ayiez point de terres vers le pays de Gex! nous jouerions devant votre éminence. J'ai un théâtre charmant & une jolie égliſe; vous préſideriez à tout cela; vous donneriez votre bénédiction à nos plaiſirs honnêtes.

Serez-vous aſſez bon pour marquer ſur de petits papiers attachés avec des petits pains; *Ceci eſt mal fait, cela eſt mal dit; ce ſentiment eſt exagéré, cet autre eſt trop faible: cette ſituation n'eſt pas aſſez préparée, ou elle l'eſt trop*, &c.

Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes,
Culpabit duros, &c.

Puiſſiez-vous vous amuſer autant à m'inſtruire, que je me ſuis amuſé à faire cet ouvrage, & avoir

autant de bonté pour moi, que j'ai d'envie de vous plaire & de mériter votre suffrage. Ah! que de gens font & jugent, & que peu font bien & jugent bien! Le cardinal de Richelieu n'avait point de goût; mais, mon dieu, était-il un aussi grand-homme qu'on le dit? J'ai peut-être dans le fond de mon cœur l'insolence de .... mais je n'ose pas .... Je suis plein de respect & d'estime pour vous, & si .... mais .... *Volt.*

DU CARDINAL DE BERNIS.

De Montélimart, le 10 décembre.

Je vous envoie, mon cher confrère, votre ouvrage de six jours, je crois que, quand vous en aurez employé six autres à soigner un peu le style de cette pièce, à mettre à la place des premières expressions qui se sont présentées dans le feu de la composition, des expressions plus propres ou moins générales, cet ouvrage sera digne de vous & de l'amour que vous avez pour lui. J'avoue que je crains un peu pour l'impression que fera au théâtre le rôle de Cassandre. Empoisonneur & assassin, il est encore superstitieux, & ses remords n'intéressent guères, parce qu'ils ne partent que de ses craintes, & de la faiblesse de son ame. Aucune grande action ne fait le contrepoids de ses crimes: son ambition même est subordonnée à son amour. Antigone, aussi criminel que Cassandre, a un caractère plus décidé, & qui fait grand tort à l'autre. L'amour d'Olympie peut manquer son effet par le peu d'intérêt qu'on prendra peut-être à son amant.

amant. Il y a aussi quelque chose d'embarrassé dans la cérémonie du serment de Cassandre & d'Olimpie; elle a l'air d'un véritable mariage. Je comprends les raisons que vous avez eues; mais je voudrais quelque chose de plus net. Il suffit qu'Olimpie ait promis sa main par serment aux pieds des autels à Cassandre, pour qu'elle soit liée, & qu'il résulte de là tout le jeu des passions contraires, que vous avez si bien mises en œuvre. Je ne voudrais pas non plus que Cassandre se poignardant, jetât le poignard à son rival: cette action est bien délicate devant un parterre français. Si Antigone ne ramasse pas le poignard, cela rend l'action de Cassandre ridicule; s'il le ramasse & veut s'en frapper, on demande pourquoi un homme ambitieux se tue, parce que son rival expire, & lorsqu'en perdant une femme qu'il ne voulait épouser que par ambition, il acquiert tous les droits qu'elle réunissait à la succession d'Alexandre. Je ne sais aussi si le culte de Vesta que vous établissez au temple d'Éphèse, ne vous ferait pas quelque affaire avec nos voisins de l'académie des inscriptions. Il me semble que Vesta était adorée par les Grecs sous le nom de Cybèle, & sous celui de Vesta par les seuls Romains. Au surplus, je vous déclare qu'il y a long-temps que je n'ai lu de mythologistes. Voilà en gros ce que j'avais à vous dire sur votre tragédie, dont le succès dépendra beaucoup du spectacle & des acteurs. Le dernier coup de théâtre peut beaucoup frapper, si la machine sert bien le talent de l'actrice. Cette pièce m'est arrivée, quand je commençais à être attaqué d'un gros rhume de

poitrine, auquel la goutte s'eſt jointe. Je ſouffre moins aujourd'hui, & je profite de ce relâche pour vous écrire. On eſt bien ſévère, quand on eſt malade. Je vous dois cependant trois heures délicieuſes, que la lecture de votre pièce m'a procurées. J'ai ſenti que les vieilles fables avaient du fondement, & que les beaux vers ont réellement le droit de ſuſpendre pour quelques momens, la douleur. Je ſerais entré dans un plus grand détail, ſi ma ſanté me l'avait permis ; mais je n'ai pas voulu garder plus long-temps votre manuſcrit. Adieu, mon cher confrère; je vous aime, & j'adore vos talens & votre gaieté.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 15 décembre.

VOUS avez raiſon, monſeigneur, vous avez raiſon; il faut abſolument que Caſſandre ſoit innocent de l'empoiſonnement d'Alexandre, & qu'il ſoit bien évident qu'il n'a frappé Statira que pour défendre ſon père; il doit intéreſſer, & il n'intéreſſerait pas, s'il était coupable de ces crimes qui inſpirent l'horreur & le mépris. Je ſuis de votre avis dans tout ce que vous dites, excepté dans la critique du poignard qu'on jète au nez d'Antigone: ce drôle-là ne le ramaſſera pas, quelque ſot qu'il ſoit. Ce n'eſt pas un homme à ſe tuer pour des filles; & d'ailleurs, tant de prêtres, tant de religieuſes & d'initiés ſe mettront entre eux, que je le défierais de ſe tuer. Je remercie vivement, tendrement votre éminence. Savez-vous bien que j'ai

paſſé la nuit à faire uſage de toutes vos remarques? Il me paraît que vous ne vous ſouciez guères des grands myſtères & des initiations. Cela n'eſt pas bien. Statira religieuſe, Caſſandre qui ſe confeſſe, tout cela me paraît fait pour la multitude. Le ſpectacle eſt auguſte, & fournit des idées neuves : tout cela nous amuſera ſur notre petit théâtre. Je voudrais jouer devant votre éminence *recreatus præſentiâ*. Que vous êtes aimable de vous amuſer des arts! vous devez au moins les juger, après avoir fait de ſi jolies choſes, quand vous n'aviez rien à faire. Je vois par vos remarques que vous ne nous avez pas tout-à-fait abandonnés. Mon avis eſt que vous vous mettiez tout de bon à cultiver vos grands talens. Le cardinal Paſſionei diſait qu'il n'y avait que lui qui eût de l'eſprit dans le ſacré collége. Vous n'aviez pas encore le chapeau dans ce temps-là. Je tiens que votre éminence a plus d'eſprit & de talent que lui, ſans aucune comparaiſon. Je voudrais ſavoir ſi vous faites quelque choſe ou ſi vous continuez de lire. Je ne demande pas indiſcrètement ce que vous faites, mais ſi vous faites. Le cardinal de Richelieu faiſait de la théologie à Luçon. Dieu vous préſervera de cette belle occupation. Je voudrais encore ſavoir ſi vous êtes heureux, car je veux qu'on le ſoit malgré les gens. Votre éminence dira : voilà un bavard bien curieux ; mais ce n'eſt pas curioſité ; cela m'importe, je veux abſolument qu'on ſoit heureux dans la retraite.

Vous m'avez permis de vous envoyer dans quelque temps des remarques ſur Corneille ; vous en aurez,

& je ſuis perſuadé que ce ſera un amuſement pour vous de corriger, retrancher, ajouter. Vous rendriez un très-grand ſervice aux lettres. Eh, mon dieu! qu'a-t-on de mieux à faire, & quelles ſottiſes de toutes les eſpèces on fait à Paris! Je ne reverrai jamais ce Paris: on y perd ſon temps, l'eſprit s'y diſſipe, les idées s'y diſperſent; on n'y eſt point à ſoi. Je ne ſuis heureux que depuis que je ſuis à moi-même; mais je le ſerais encore davantage, ſi je pouvais vous faire ma cour; cependant je ſuis bien vieux. *Vale*, monſeigneur, au pied de la lettre, *gratia, fama, valetudo*. On m'a envoyé les chevaux & les ânes (*a*). Voulez-vous que je les envoie à votre éminence.

DU CARDINAL DE BERNIS.

De Montélimart, le 23 décembre.

Je ne comprends pas, mon cher confrère, pourquoi vous êtes ſi attaché à ce poignard jeté au nez d'Antigone. Vous conviendrez que ſi cette action n'eſt pas ridicule, elle eſt au moins inutile, & que toute action inutile doit être rejetée du théâtre, ſurtout dans un dénouement. Au reſte, comme perſonne ne ſait mieux que vous ce qui peut & doit réuſſir, je ne diſputerai pas plus long-temps contre votre expérience & vos lumières. Vous êtes curieux de ſavoir ſi je fais quelque choſe & ſi je cultive encore les lettres. J'ai abandonné totalement la poéſie depuis onze ans; je

(*a*) Voyez cette ſatyre de Voltaire, tome II *des Mélanges de poéſies*, page 99.

ſavais que mon petit talent me nuiſait dans mon état & à la cour ; je ceſſai de l'exercer ſans peine, parce que je n'en faiſais pas un certain cas, & que je n'ai jamais aimé ce qui était médiocre ; je ne fais donc plus de vers, & je n'en lis guère, à moins que comme les vôtres ils ne ſoient pleins d'ame, de force & d'harmonie ; j'aime l'hiſtoire. Je lis ou me fais lire quatre heures par jour ; j'écris ou je dicte deux heures ; voilà ſix heures de la journée bien remplies : le reſte eſt employé à mes devoirs, à la promenade & à l'arrangement de mes affaires. Je n'ai point abandonné Horace ni Virgile. Je reviens toujours à eux avec plaiſir. Vous dites que le cardinal de Richelieu faiſait de la théologie à Luçon. Je ſuis tenté bien ſouvent de la réduire à ſes véritables bornes ; c'eſt-à-dire, de la dépouiller de toutes les queſtions étrangères au dogme, & d'enſeigner par cette méthode l'art d'éteindre toutes ces diſputes d'école, qui ont été & ſeront la ſource des plus grands troubles & des plus grands crimes.

Vous me demandez ſi je ſuis heureux ; oui, tant que l'humeur de la goutte ne me tracaſſe pas. Les grandes places m'avaient rendu malheureux, parce que je ſentais que je ne pouvais y acquérir la réputation que mon ame ambitionnait, ni y faire le bien de ma patrie. J'étais trop ſenſible aux maux publics, quand le public avait droit de m'en demander la guériſon ; mes devoirs faiſaient la meſure de ma ſenſibilité. Plus ils ont été multipliés, moins j'ai été heureux. Aujourd'hui, rien ne m'agite, parce que mes obligations ſont plus aiſées à remplir.

Adieu, mon cher confrère, je vous ſouhaite les bonnes fêtes & la bonne année. Envoyez-moi les ânes & les chevaux, s'il eſt convenable de me les envoyer.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, ce 28 décembre.

MONSEIGNEUR,

Les chevaux & les ânes étaient une petite plaiſanterie; je n'en avais que deux exemplaires; on s'eſt jeté deſſus; car nous avons des virtuoſes. Si je les retrouve, votre éminence s'en amuſera un moment; ce qui m'en plaiſait ſurtout, c'eſt que le théatin Boyer était au rang des ânes.

Voyez, je vous prie, ſi je ſuis un âne dans l'examen de Rodogune. Vous me trouverez bien ſévère; mais je vous renvoie à la petite apologie que je fais de cette ſévérité à la fin de l'examen. Ma vocation eſt de dire ce que je penſe, *fari quæ ſentiam* : & le théâtre n'eſt pas de ces ſujets ſur leſquels il faille ménager la faibleſſe, les préjugés & l'autorité. Je vous demande en grace de conſacrer deux ou trois heures à voir en quoi j'ai raiſon & en quoi j'ai tort : rendez ce ſervice aux lettres, & accordez-moi cette grace. Dictez, *il voſtro parere*, à votre ſecrétaire. Vous lirez au coin du feu, & vous dicterez ſans peine des jugemens auxquels je me conformerai.

Bene ſi potria dir, frate tu vei
L'altrui monſtrando, e non vedi il tuo fallo.

Et puis vous me parlerez de poutre & de paille dans

l'œil : à quoi je répondrai que je travaille jour & nuit à rapetasser mon *Cassandre*, & que je pourrai même vous sacrifier ce poignard qu'on jette au nez des gens, &c., &c., &c.

Quoi, sérieusement, vous voulez rendre la théologie raisonnable! mais il n'y a que le diable de Lafontaine à qui cet ouvrage convienne. C'est *la chose impossible (a)!*

Laissez-là St. Thomas s'accorder avec Scot. J'ai lu ce Thomas; je l'ai chez moi. J'ai deux cents volumes sur cette matière, & qui pis est, je les ai lus. C'est faire un cours de petites maisons. Riez, & profitez de la folie & de l'imbécillité des hommes. Voilà je crois l'Europe en guerre pour dix ou douze ans. C'est vous, par parenthèse, qui avez attaché le grelot. Vous me fites alors un plaisir infini. Je ne croyais pas que le sanglier que vous mettiez à la broche fût d'une si dure digestion. C'est je crois la faute de vos marmitons. Une chose me console, avant que je meure, c'est que je n'ai pas peu contribué, tout chétif atôme que je suis, à rendre irréconciliables certain chasseur *(b)* & votre sanglier. J'en ris dans ma barbe; car quand

(*a*) *La Chose impossible* est le titre d'un des contes de la Fontaine.

(*b*) Le duc de Choiseul & le roi de Prusse. Voltaire, pour se venger de ce prince qui l'avait fait arrêter à Francfort, cherchait à lui susciter, à la cour de France, des ennemis irréconciliables. C'est lui qui fit passer au duc de Choiseul l'Ode satyrique à laquelle ce ministre nous chargea de répondre. Louis XV, la marquise de Pompadour, la nation même étaient outragés dans cette pièce. On en trouvera, vers la fin de ce volume, plusieurs fragmens, & l'Ode entière qui fut faite pour y servir de réponse.

je ne souffre pas, je ris beaucoup, & je tiens qu'il faut rire tant qu'on peut. Riez donc, monseigneur, car, au bout du compte, vous aurez toujours de quoi rire. Je me sens pour vous le goût le plus tendre & le plus respectueux. Je me souviens toujours de vos graces, de votre belle physionomie, de votre esprit; vivez *felix*. Daignez m'aimer un peu, vous me ferez un plaisir extrême.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Montélimart, le 30 janvier.

Je suis persuadé, mon cher confrère, que Corneille, s'il vivait, serait assez grand-homme pour se soumettre à l'examen que vous avez fait de Rodogune & pour adopter vos critiques. Pour moi, après une comparaison exacte de la pièce avec les remarques, je vous avoue que je n'ai rien à changer à vos observations. Toutes les fautes que vous avez relevées, soit dans ce qui concerne l'art du théâtre, la diction ou les règles grammaticales, sont saisies avec autant de justesse que d'équité. Je ne vous trouve pas trop sévère; vous auriez pu l'être davantage sur ce qui appartient au goût & à la diction; mais malgré l'équité de vos arrêts, Rodogune restera au théâtre, & il n'y a qu'un homme de génie qui puisse imaginer, créer, & qui osât hasarder le cinquième acte de cette tragédie. Vous me ferez le plus grand plaisir du monde de m'envoyer encore quelques arrêts de votre parlement; ils m'intéressent plus que les décrets de prise de corps contre

les vicaires de St.-Leu, ou les confesseurs des religieuses de St.-Cloud. Donnez-moi aussi des nouvelles de *Cassandre*. Vous avez tous les caractères d'un homme supérieur; vous faites bien, vous faites vîte, & vous êtes docile.

Nous parlerons quelque jour du grelot que vous dites que j'ai attaché, & des marmitons qu'on a voulu employer malgré moi. J'ai connu un architecte à qui on a dit : vous ferez le plan de cette maison, mais bien entendu que l'ouvrage commencé, les piqueurs, ni les maçons, ni les manœuvres, ne feront point sous votre direction, & s'écarteront de votre plan autant qu'il leur conviendra de le faire. Le pauvre architecte jeta là son plan & s'en alla planter ses choux. Riez dans votre barbe, quand vous ne pourrez pas rire tout haut, mais riez toujours, car cela est fort sain pour vous & fort agréable pour moi. Je serai ici jusqu'au 15 de mai, après quoi j'irai passer le reste de l'été chez ma sœur, dans les montagnes, & je regagnerai tout doucement le Soissonnais, à moins que ma santé, qui s'est bien trouvée du climat méridional, ne s'y opposât.

Adieu, mon cher confrère, je ne conçois pas de plus grand plaisir que celui que j'aurais de vous revoir, de causer avec vous, & de vous embrasser aussi tendrement que je vous aime.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, ce 26 janvier.

Avez-vous, monſeigneur, daigné recommencer Rodogune, que j'eus l'honneur d'envoyer à votre éminence il y a un mois? Vous avez pu vous faire lire le commentaire en tenant la pièce, c'eſt un amuſement; dites-moi donc quand j'ai raiſon & quand j'ai tort, c'eſt encore un amuſement.

En voici un autre. C'eſt mon œuvre des ſix jours, qui eſt devenu un œuvre de ſix ſemaines. Vous verrez que j'ai profité des avis que vous avez bien voulu me donner. Il n'y a que ce poignard qu'on jette toujours au nez; mais je vous promets de vous le ſacrifier; j'aime paſſionnément à conſulter, & à qui puis-je mieux m'adreſſer qu'à vous? Aimez toujours les belles-lettres, je vous en conjure; c'eſt un plaiſir de tous les temps; *& per deos immortales*, il n'y a de bon que le plaiſir; le reſte eſt fumée; *vanitas vanitatum, & afflictio ſpiritus*. Quand vous aurez lu ma drogue, votre éminence veut-elle avoir la bonté de l'envoyer à M. le duc de Villars, à Aix; il a vu naître l'enfant, il eſt juſte qu'il le voie ſevré, en attendant qu'il devienne adulte.

Je fus tout ébahi ces jours paſſés, quand le roi m'envoya la pancarte du rétabliſſement d'une penſion que j'avais autrefois avec une belle ordonnance. Cela eſt fort plaiſant, car il y aura des gens qui en ſeront fâchés. Ce ne ſera pas vous, monſeigneur, qui daignez

m'aimer un peu, & à qui je ſuis bien tendrement attaché avec bien du reſpect.

P. S. Je me flatte que votre ſanté eſt bonne; il n'en eſt pas de même de celle du roi de Pruſſe, ni même de la mienne; je m'affaiblis beaucoup.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Du 4 février.

Je m'empreſſe, mon cher confrère, de vous faire mon compliment bien ſincère ſur le rétabliſſement de votre penſion. J'en ſuis encore plus aiſe pour l'honneur des Lettres que pour vous-même, quoiqu'il ſoit fort agréable d'éprouver les bontés de ſon maître & de faire un peu enrager ſes ennemis.

Vous devez avoir reçu les remarques ſur Rodogune, avec une lettre d'entière approbation. Toutes vos obſervations m'ont paru auſſi juſtes que judicieuſes.

Je viens de relire Caſſandre. Vos ſix ſemaines ont été bien employées. Il règne dans cette pièce une chaleur & un intérêt que je deſirais à la première lecture. Voici une véritable tragédie où l'amour & l'ambition cauſent de grands malheurs. Si vous voulez bien paſſer encore une journée à donner à quelques parties de ce grand tableau, des coups de force & de lumière, & à ſubſtituer des expreſſions plus propres ou plus animées, à un petit nombre d'expreſſions trop vagues & trop faibles, je ſuis aſſuré que les gens

d'esprit & de goût seront fort contens de cet ouvrage. Je voudrais cependant qu'il fût dit plus clairement comment Statira a été tuée au milieu des combats par Cassandre ; est-ce dans une bataille ou dans le sac de Babylone ? Statira commandait-elle une armée, ou l'a-t-on assiégée dans son palais ? Je voudrais que Cassandre dît aussi un peu plus franchement à son confident, ou dans un monologue que l'ambition l'a porté au meurtre de Statira. Il doit rejetter cette horreur sur le hasard des combats & la fatalité de la guerre, lorsqu'il parle à la mère & à la fille. On ne comprend pas comment Cassandre a pu se méprendre au point de tuer une femme pour un homme, ou si c'est une femme qu'il a voulu tuer, qu'il n'ait pas reconnu la veuve d'Alexandre : Statira lui reproche deux fois qu'après l'avoir poignardée il l'a traînée sur la poussière ; je retrancherais cette circonstance atroce, qui rend Cassandre encore plus dégoûtant qu'odieux. Celui-ci doit affaiblir son crime, autant qu'il le peut, aux yeux d'Olimpie & de sa mère ; mais il en doit instruire le spectateur, & lui avouer que la politique & l'ambition l'ont poussé à cet excès : cet aveu en diminuerait l'horreur. Voilà mon petit avis que je soumets au vôtre. Je suis bien fâché que vous ne soyez pas content de votre santé ; il me semble cependant qu'une belle tragédie annonce qu'on se porte bien. J'ai prié le duc de Villars de me renvoyer Cassandre quand il l'aurait lu ; parce que je vous ferais passer cette pièce sous mon contre-seing. Adieu mon cher confrère, aimez-moi toujours, & ne vous lassez pas de m'enrichir.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 10 février.

Puisque vous êtes si bon, monseigneur, puisque les beaux arts vous sont toujours chers, votre éminence permettra que je lui envoie mon commentaire sur Cinna ; elle me trouvera très-impudent ; mais il faut dire la vérité : ce n'est pas pour les neuf lettres qui composent le nom de Corneille que je travaille, c'est pour ceux qui veulent s'instruire.

La critique est aisée, & l'art est difficile.

Et je sens plus que personne cette énorme difficulté. Je reprendrai sans doute un certain Cassandre en sous-œuvre, tant que je pourrai. Je suis trop heureux que vous ayiez daigné m'encourager un peu. Vous trouvez dans le fonds que je ressemble à ces vieux débauchés qui ont des maîtresses à soixante-dix ans. Mais qu'a-t-on de mieux à faire ? Ne faut-il pas jouer avec la vie jusqu'au dernier moment ? N'est-ce pas un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme ? Vous êtes encore dans la fleur de votre âge ; que ferez-vous de votre génie, de vos connaissances acquises, de tous vos talens ? Cela m'embarrasse. Quand vous aurez bâti à Vic, vous trouverez que Vic laisse dans l'ame un grand vide, qu'il faut remplir par quelque chose de mieux. Vous possédez le feu sacré, mais avec quels aromates le nourrirez-vous ? Je vous avoue que je suis infiniment curieux de savoir ce que devient une ame comme la vôtre. On dit que vous donnez tous les jours de

grands dîners. Eh mon Dieu ! à qui ? J'ai du moins des philosophes dans mon canton. Pour que la vie soit agréable, il faut *fari quæ sentias*. Contrainte & ennui sont synonymes.

Vous ne vous douteriez pas que j'ai fait une perte dans l'impératrice de Russie (*a*). La chose est pourtant ainsi. Mais il faut se consoler de tout. La vie est un songe ; rêvons donc le plus gaiement que nous pourrons. Ce n'est pas un rêve quand je vous dis que je suis enchanté des bontés de votre éminence, que je suis son plus passionné partisan, plein d'un tendre respect pour elle.

DU CARDINAL DE BERNIS.

De Montélimast, le 25 février.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, mon cher confrère, Cassandre, que le duc de Villars m'a adressé, ainsi que vos remarques sur Cinna. Je crois qu'en revoyant votre tragédie, vous ferez bien de fonder encore davantage l'amour d'Olimpie pour Cassandre ; il faut que cet amour soit d'une bonne constitution pour résister à la révélation de tant de crimes ; ainsi, je crois nécessaire d'établir que Cassandre a sauvé la vie à Olimpie au péril de la sienne, dans un âge où elle ait pu en conserver la mémoire ; qu'elle se rappelle cet évènement avec reconnaissance, qu'elle le raconte à sa mère, que Cassandre insiste sur ce service,

(*a*) L'impératrice Élizabeth.

quand il n'a plus d'autres droits à faire valoir, & que tout cela soit peint avec les traits vifs & piquans dont vos poches sont pleines ; on pardonnera à Olimpie d'aimer un homme à qui elle doit la vie, & de se tuer quand l'honneur lui défend de l'épouser. En un mot, elle sera plus intéressante.

A l'égard de vos remarques sur Cinna, je les adopte toutes ; vous pouviez même pousser la sévérité plus loin ; en disant que Cinna *est plutôt un bel ouvrage qu'une bonne tragédie*, vous avez tout dit. Qu'Auguste pardonne à Maxime par clémence ou par mépris, à la bonne heure ; mais on est révolté qu'il le conserve au rang de ses amis. Je crois que cette observation mérite d'être faite.

Vous êtes en peine de mon ame, dans le vide de l'oisiveté à laquelle je suis condamné à l'avenir. Avouez que vous me croyez ambitieux comme tous mes pareils ; si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que je suis arrivé en place philosophe, que j'en suis sorti plus philosophe encore, & que trois ans de retraite ont affermi cette façon de penser au point de la rendre inébranlable. Je sais m'occuper ; mais je suis assez sage pour ne pas faire part au public de mes occupations ; je n'avais besoin pour être heureux que de cette liberté dont parle Virgile, *quæ sera tamen respexit inertem.* Je la posséde en partie ; avec le temps je la posséderai toute entière. Une main invisible m'a conduit des montagnes du Vivarais au faîte des honneurs ; laissons-la faire, elle saura me conduire à un état honorable & tranquille ; & puis, pour mes

menus plaiſirs, je dois, ſelon l'ordre de la nature, être l'électeur de trois ou quatre papes, & revoir ſouvent cette partie du monde qui a été le berceau de tous les arts. N'en voilà-t-il pas aſſez pour *bercer cet enfant* que vous appelez *la vie*. Ne me ſouhaitez que de la ſanté, mon cher confrère; j'ai ou j'aurai tout le reſte. Quand je deſire une longue vie, je ſuppoſe votre exiſtence & celle de quelques amis; car je ſuis comme mademoiſelle Scudéry, je ne voudrais pas vivre éternellement *ſi mes amis n'étaient éternels comme moi.* Adieu, mon cher confrère, je ris comme un fou quand je ſonge que vous êtes deſtiné à vivre en Suiſſe, & moi à habiter un village.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 5 mars.

OUI, monſeigneur, ceux qui diſaient, quand vous fûtes miniſtre pour trop peu de temps : *Celui-là du moins ſait lire & écrire*, avaient bien raiſon. Votre éminence daigne ſe ſouvenir de Caſſandre & me donne un excellent conſeil, que je vais ſur-le-champ mettre en pratique. Vous jugez encore mieux Cinna; rien n'eſt mieux dit : *C'eſt plutôt un bel ouvrage qu'une bonne tragédie.* Je ſouſcris à ce jugement. Nous n'avons guères de tragédies qui arrachent le cœur; c'eſt pourtant ce qu'il faudrait.

Vous ſavez peut-être ce qui arriva à Tancrède, il y a huit ou dix jours. Je ne dis pas que ce Tancrède

arrache

arrache l'ame, ce n'est pas cela dont il s'agit; il y a des vers ainsi tournés :

> On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
> C'est le sort d'un héros d'être persécuté.

Tout le monde battit des mains; on cria *Broglie*, *Broglie*, & les battemens recommencèrent : ce fut un bruit, un tapage, dont les échos retentirent jusqu'au château où les deux frères vont faire du cidre. Si les voix des gens qui pensent étaient entendues, les échos de Montélimart feraient aussi bien du bruit. Je fais une réflexion en qualité d'historiographe; c'est que pendant quarante ans, depuis l'aventure du marquis de Vardes, Louis XIV n'exila aucun homme de sa cour.

Pour vous, monseigneur, vous avez un grand *umbrello* d'écarlate qui vous mettra toujours à couvert de la pluie. Vous aurez toujours la plus grande considération personnelle. Une chose encore qui met votre ame bien à son aise, c'est que tous les hasards sont pour vous, & qu'il n'y en a point contre; votre jeu au fond est donc très-beau.

A propos des hasards, la ville de Genève, qui est celle des nouvellistes, dit que la Martinique est prise, & que Pierre III est d'accord avec Frédéric II; & moi je ne dis rien, parce que je ne sais rien, sinon qu'il fait très-froid dans l'enceinte de nos montagnes, & que je suis actuellement en Sibérie. Mon pays est pendant l'été le paradis terrestre, ainsi je lui pardonne d'avoir un hiver. Je dis mon pays, car je n'en ai point

d'autre. Je n'ai pas un bouge à Paris, & on aime son nid quand on l'a bâti. La retraite m'est nécessaire comme le vêtement. J'y vis libre, mes terres le sont. Je ne dois rien au roi. J'ai un pied en France, l'autre en Suisse; je ne pouvais pas imaginer sur la terre une situation plus selon mon goût. On arrive au bonheur par de plaisans chemins. Ce bonheur serait bien complet, si je pouvais faire ma cour à votre éminence. Je la quitte pour aller faire une répétition sur notre théâtre, & très-joli théâtre, d'une comédie de ma façon. Ah! si vous étiez là, comme nous vous ferions une belle harangue, *recreati sacrâ præsentiâ*. J'ai le cœur serré de vous présenter de loin mon très-tendre & profond respect.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Montélimart, le 20 mars.

Il n'y a que vos lettres, mon cher confrère, que je lise avec plaisir, & que j'attende avec impatience. Les hommes & les femmes n'ont aujourd'hui dans la tête que de gouverner l'état. C'est une dissertation continuelle & ennuyeuse; rien n'est plus plat qu'une politique superficielle. Vous êtes aujourd'hui le seul homme en France qui voyez les choses avec esprit & gaieté. Rien n'est plus ridicule que cette foule de petits Atlas, qui croient porter le monde sur leurs épaules, & qui se chargent de toutes les sollicitudes d'un ministre principal. A propos de ministre, ajoutez à vos réflexions d'historiographe, que depuis la disgrace

de M. Fouquet, au commencement du règne de Louis XIV, ce prince n'a renvoyé que le ſeul marquis de Ponponne, qu'il rappella peu de temps après dans ſon conſeil.

Ce que vous me dites du grand *umbrello* d'écarlate m'a fait rire, & m'a rappelé un propos que je tins, le jour que je reçus la barette en cérémonie; ce jour fut marqué par les circonſtances les plus flatteuſes : une foule de courtiſans de tout ordre m'accompagnait chez moi; l'un d'eux me dit : M. le cardinal, voilà un beau jour! Dites plutôt, lui répondis-je en riant, *que voilà un bon parapluie.* Ce mot fut trouvé bon quelques jours après. Faites des comédies ſur les comédies de ce monde; jouez-les ſur votre joli théâtre, entretenez la vigueur de votre eſprit; conſervez votre gaieté comme la prunelle de l'œil; elle eſt le ſigne de la ſanté & de la ſageſſe; aimez-moi toujours & écrivez-moi, quand vous n'aurez rien de mieux à faire.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 25 mars.

PERMETTEZ, monſeigneur, que ce vieux barbouilleur vous remercie bien ſincèrement du plaiſir qu'il a eu. Sans vos bontés, ſans vos conſeils, mon œuvre de ſix jours eût toujours été le cahos. Permettez que je faſſe lire à votre éminence la petite relation hiſtorique que j'envoie à M. le duc de Villars. Quand elle l'aura lue, ſi tant eſt qu'elle daigne lire un tel chiffon, un peu de cire mis proprement ſous le cachet par un

de vos ſecrétaires, rendra le paquet digne de la poſte. Voilà de plaiſantes négociations que je vous confie.

Je profite de tous vos conſeils, je me donne du bon temps, peut-être un peu trop, car il ne m'appartient pas de donner à ſouper à deux cents perſonnes. J'ai eu cette inſolence. *Nota bene*, que nous avions deux belles loges grillées. Nous avons combattu à Arques, où était le brave Crillon ? pourquoi était-il à Montélimart ?

Voulez-vous, quand vous voudrez vous amuſer, que je vous envoie *le Droit du Seigneur ?* cela eſt gai & honnête; on peut envoyer cette misère à un cardinal. Je ne dis pas à tous les cardinaux, Dieu m'en garde : *Pauci quos equus amavit Jupiter.*

J'ai encore à vous dire que je ſuis très-ſoumis à la leçon que vous me donnez de ne point lire ou de ne lire guères, tous ces livres où des marquis & des bourgeois gouvernent l'État. Connaiſſez-vous, monſeigneur, la comédie danoiſe du *Potier d'étain* (*a*); c'eſt un potier qui laiſſe ſa roue pour faire tourner celle de la fortune & pour régler l'Europe. On lui vole ſon argent, ſa femme, ſa fille, & il ſe remet à faire des pots.

Oſerais-je, ſans abandonner mes pots, ſupplier votre éminence de vouloir bien me dire ce que je dois penſer de l'aventure affreuſe de ce Calas, roué à Toulouſe pour avoir pendu ſon fils ? C'eſt qu'on prétend ici qu'il eſt très-innocent, & qu'il en a pris Dieu à

(*a*) Comédie d'Holberg, poète dramatique célèbre en Danemarck, & qui mérite cette célébrité.

témoin en expirant. On prétend que trois juges ont protefté contre l'arrêt. Cette aventure me tient au cœur; elle m'attrifte dans mes plaifirs; elles les corrompt. Il faut regarder le parlement de Touloufe, ou les proteftans, avec des yeux d'horreur. J'aime mieux pourtant rejouer Caffandre & labourer mes champs.

Oh! le bon parti que j'ai pris!

Le rat, retiré dans fon fromage de Gruyères, fouhaite à votre très-aimable éminence, toutes les fatisfactions, de toutes les efpèces qui lui plairont; il eft pénétré pour elle du plus tendre & du plus profond refpect.

Bulletin pour apprendre à M. de Voltaire la mort de madame la comteffe de Narbonne-Pelet, nièce de fon éminence.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 15 mai.

J'ÉTAIS à la mort, monfeigneur, quand votre éminence eut la bonté de me donner part de la perte cruelle que vous avez faite. Je reprends toute ma fenfibilité pour vous & pour tout ce qui vous touche, en revenant un peu à la vie. Je vois quelle a du être votre affliction; je la partage; je voudrais avoir la force de me tranfporter auprès de vous pour chercher à vous confoler.

Tronchin & la nature m'ont guéri d'une inflammation de poitrine & d'une fièvre continue; mais je ſuis toujours dans la plus grande faibleſſe.

J'ai la paſſion de vous voir avant ma mort; faudra-t-il que ce ſoit une paſſion malheureuſe ? Je vous avais ſupplié de vouloir bien vous faire informer de l'horrible aventure des Calas : M. le maréchal de Richelieu n'a pu avoir aucun éclairciſſement ſatisfaiſant ſur cette affaire. Il eſt bien étrange qu'on s'efforce de cacher une choſe qu'on devrait s'efforcer de rendre publique. Je prends intérêt à cette cataſtrophe, parce que je vois ſouvent les enfans de ce malheureux Calas, qu'on a fait expirer ſur la roue. Si vous pouviez, ſans vous compromettre, vous informer de la vérité, ma curioſité & mon humanité vous auraient une bien grande obligation. Votre éminence pourrait me faire parvenir le mémoire qu'on lui aurait envoyé de Toulouſe, & aſſurément je ne dirais pas qu'il m'eſt venu par vous. Toutes les lettres que j'ai du Languedoc ſur cette affaire ſe contrediſent; c'eſt un cahos qu'il eſt impoſſible de débrouiller; mais peut-être votre éminence n'eſt-elle déjà plus à Montélimart, peut-être êtes-vous à Vic-ſur-Aiſne, où vous embelliſſez votre retraite, & où vous oubliez les malheurs publics & particuliers.

(*Et puis de ſa main*).

Il faut abſolument que je me ſerve de ma trop faible main, monſeigneur, pour vous dire combien mon cœur eſt à vous. Que ne puis-je vous entendre

une heure ou deux? Il me ſemble qu'à travers toute votre circonſpection, vous me feriez ſentir avec quelle douleur on doit enviſager l'état préſent de la France. Je vous tiens heureux de n'être plus dans un poſte où l'on ne peut empêcher les malheurs, & où l'on répond au public de tous les déſaſtres inévitables. Jouiſſez de votre repos, de vos lumières ſupérieures, de toutes les eſpérances pour l'avenir, & ſurtout du préſent. Votre philoſophie apportera de la conſolation à la douleur de la perte de madame votre nièce. Agréez ma ſenſibilité & mon tendre reſpect.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Le 18 mai.

VOTRE dernière lettre m'a fait ſentir, mon cher confrère, à quel point je vous aimais, & combien votre conſervation importe au bonheur de ma vie. Hélas! vous êtes le ſeul homme aujourd'hui qui conſerviez à votre patrie l'idée de ſupériorité ſur les autres nations; je ſens avec vous combien il eſt heureux pour moi de n'être plus en place; je n'ai pas la capacité néceſſaire pour tout rétablir, & je ſerais trop ſenſible aux malheurs de mon pays. Mon cœur eſt encore flétri de la perte que je viens de faire; ma nièce était mon amie; ſa ſœur, qui ſeule peut me conſoler, a été pendant trois ſemaines dans le plus grand danger; & ce n'eſt que depuis quelques jours que j'ai l'eſpoir de la conſerver. Je pars jeudi avec elle pour aller reſpirer le bon air des environs de Montpellier. Dès que ſa ſanté

ſera rétablie, je regagnerai ma paiſible retraite. Vos lettres y ranimeront mon ame. Il n'eſt pas néceſſaire de vous obſerver qu'elles paſſent par Paris pour aller à Soiſſons, & qu'il faut être plus prudent avec moi qu'avec tout autre. Mon frère, qui eſt à Toulouſe, n'a pu approfondir l'aventure des Calas. Je ne crois pas un proteſtant plus capable d'un crime atroce qu'un catholique; mais je ne crois pas auſſi, (ſans des preuves démonſtratives) que des magiſtrats s'entendent pour faire une horrible injuſtice. Je puis encore recevoir de vos nouvelles avant mon départ pour Vic-ſur-Aiſne; adreſſez-les à Montélimart. Soyez sûr que rien dans le monde ne me ſatisferait davantage que de vous voir un moment, de vous embraſſer, de cauſer avec vous; mais je ſuis obligé de retenir juſqu'à ma reſpiration pour éviter les tracaſſeries. Mes pareils n'ont cherché dans ma poſition que les moyens d'en ſortir & de faire parler d'eux. Plus philoſophe & moins ambitieux, je ne cherche que le repos & l'obſcurité. Dès que je n'ai pu faire le bonheur & la gloire de la France, il ne me reſte qu'à rendre ma famille heureuſe, & à adoucir le ſort de mes vaſſaux. La lecture, des réflexions ſur le paſſé & ſur l'avenir, un oubli volontaire du préſent, des promenades, un peu de converſation, une vie frugale; voilà tout ce qui entre dans le plan de ma vie; vos lettres en feront l'agrément. Je ne ſuis pas aſſez heureux pour me refuſer ce ſecours, & le prix que j'y attache vous fait une loi de me l'accorder,

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 26 mai.

Je ne savais pas, monseigneur, qu'ayant perdu madame votre nièce, vous aviez été encore sur le point de perdre sa sœur. Il y a deux mois que je n'éprouve, que je n'entends, & que je ne vois que des choses tristes. Permettez-moi de compter vos douleurs parmi les miennes. Je vous avais marqué qu'un de mes chagrins était de ne pouvoir jouir de la consolation de m'entretenir avec votre éminence. Ce chagrin est d'autant plus fort, que je n'ai aucune espérance de vous revoir ; il m'est impossible de me transplanter. Tout ce que me permet mon état de langueur, est d'aller de Ferney aux Délices, & des Délices à Ferney, c'est-à-dire, de faire deux lieues. Certainement vous ne viendrez pas à Genève : aussi je n'ai que trop senti que je ne vous reverrais jamais. Je ne vous en serai pas moins tendrement attaché ; vos lettres charmantes où se peint une très-belle ame, & une ame vraiment philosophe, m'ont sensiblement touché. Je prendrai l'intérêt le plus vif à tout ce qui vous regarde, jusqu'au dernier moment de ma vie. Je vous exhorte toujours à joindre à votre philosophie l'amour des Lettres. Vous me paraissez faire trop peu de cas du génie aimable avec lequel vous êtes né. N'ayez jamais cette ingratitude. Vous joignez à ce génie un goût fin & cultivé, qui est presque aussi rare que le génie même ; c'est une grande ressource pour tous les temps de la vie, & je

ſens que les Lettres font la plus grande conſolation de la vieilleſſe, après celle qu'on reçoit de l'amitié. Je vous avouerai qu'elles ſont chez moi une paſſion. Vous allez vous moquer de moi : mais je vous demande la permiſſion de vous envoyer mon ouvrage de ſix jours, auquel vous m'aviez bien dit qu'il fallait travailler ſix mois. J'ai grande envie que cette pièce ſoit ce que j'ai fait de moins mal ? & je ne vois d'autre façon d'en venir à bout que de vous conſulter. Vous n'avez vu que les matériaux ; vous verrez l'édifice ; ce ſera pour vous un amuſement & pour moi une inſtruction. Ayez la bonté de me faire ſavoir s'il faudra que j'envoie le paquet à Soiſſons. Je ſais bien que les paquets paſſent par Paris, mais une tragédie n'effarouchera pas votre ami Jaunel. Auriez-vous lu une réponſe d'un jéſuite de Lyon ou de Toulouſe, à l'abbé Chauvelin, intitulée, *acceptation du défi ?* Il y a de la déclamation de collège, mais elle ne manque pas de raiſons très-fortes ; cette affaire eſt une des plus ſingulières de ce ſiècle ſingulier.

On n'eſt pas content de notre dictionnaire ; on le trouve ſec, décharné, incomplet en comparaiſon de ceux de Madrid & de Florence. Oſerais-je vous prier de me dire ſi vous approuvez cette expreſſion : *donner de la croyance à quelque choſe.* Le papier me manque pour vous dire à quel point j'aime & je reſpecte votre éminence.

Puis-je vous dire que le roi m'a conſervé la charge de gentilhomme ordinaire, & m'a fait payer d'une penſion ? Je ne me croyais pas ſi bien en cour.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Gallargues, le 4 juin.

Vous pouvez, mon cher confrère, m'adreſſer à Soiſſons l'ouvrage des ſix jours. Je compte arriver à Vic-ſur-Aiſne vers le 25. La ſanté de ma nièce eſt rétablie. Mon ame agitée & déchirée commence à ſe calmer. Pourquoi renoncez-vous au plaiſir de nous revoir? Vous écrirez encore long-temps & moi auſſi; vous éclairerez encore long-temps notre ſiècle; & moi je l'édifierai par mon courage. Je ſuis très-aiſe que le roi ait repris pour ſon gentil-homme le ſujet qui fait le plus d'honneur à ſon règne; votre crédit à la cour m'intéreſſe & me divertit. Rien n'eſt ſi plaiſant aux yeux d'un philoſophe que la tragi-comédie de ce monde. Vous regrettez mes petits talens; pour moi, je vous avoue que je ne les aurais pas abandonnés ſi l'opinion de la cour & du monde ne les avait pas rendus incompatibles avec les emplois que j'ai exercés, & l'état auquel je ſuis attaché. J'ai connu de bonne heure l'empire du ridicule, & j'ai toujours craint le pouvoir qu'il a en France. Dans les pays étrangers où j'ai vécu, on trouvait un mérite de plus à un miniſtre de ſavoir écrire des vers faciles. A Paris & à Verſailles, j'ai rencontré à chaque pas comme des obſtacles les amuſemens de ma jeuneſſe; cette pédanterie ridicule m'a enfin dégoûté d'un genre qui m'avait amuſé, délaſſé & quelquefois conſolé. Puiſque vous faites cas de mon amitié & que vous ne

méprisez pas mon goût, envoyez-moi vos ouvrages; je vous dirai mon sentiment, sans craindre de vous blesser, parce que vous savez que je vous aime & que je ne vous compare à aucun auteur vivant. Votre gloire m'est aussi chère que ma réputation; c'est beaucoup dire, car je lui ai sacrifié sans hésiter ce que la fortune a de plus brillant. Ce commerce entre nous sera agréable, sans pouvoir paraître suspect. Je n'aime point du tout la phrase *donner de la croyance à quelque chose*. Notre académie ne fera en corps que des ouvrages médiocres. Dieu veuille que nos confrères présens & futurs soutiennent sa réputation, ou plutôt sa considération, par leurs travaux particuliers! Cette académie n'est utile que par l'émulation qu'elle excite parmi les gens de lettres. Adieu, mon cher confrère, aimez-moi toujours, & voyagez encore trente ans de Ferney aux Délices, comme Philippe II faisait de l'*Escurial au Pardo*. Je n'ai point vu le défi. Je ne crois pas que la destruction des jésuites soit utile à la France, il me semble qu'on aurait pu les bien gouverner sans les détruire.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 26 juin.

VIVENT les lettres, vivent les arts! vivent ceux qui ont un peu de goût pour eux, & même un peu de passion; monseigneur, plus je vieillis, plus je crois, Dieu me le pardonne, que je deviens sage; car je ne connais plus que littérature & agriculture. Cela

donne de la ſanté au corps & à l'ame, & Dieu ſait alors comme on rit de ſes folies paſſées & de toutes celles de nos confrères les humains. Je vous crois à préſent dans votre retraite, que vous embelliſſez; & je m'imagine que votre éminence y eſt très-éminente en réflexions ſolides, en amuſemens agréables, en ſupériorité de raiſon & de goût, en toutes choſes dignes de votre eſprit. Ne bâtiſſez-vous point; n'avez-vous pas une bibliothèque? Ne raſſemblez-vous pas quelques perſonnes dignes de vous entendre? Si vous en trouvez, voilà le grand point; il eſt bien rare de trouver des penſeurs en province, & ſurtout des gens de goût. Je croyais autrefois, en liſant nos bons auteurs, que toute la nation avait de l'eſprit, car, diſais-je, tout le monde les lit; donc toute la nation eſt formée par eux. J'ai été bien attrappé, quand j'ai vu que la terre eſt couverte de gens qui ne méritent pas qu'on leur parle.

C'eſt un grand malheur pour moi de parler de loin à votre éminence. Ma conſolation eſt de vous conſulter. Je vous conjure de juger ſévèrement l'ouvrage que vous permettez que je vous envoie. Je voudrais bien faire de cette pièce quelque choſe de bon. Je ſuis déjà ſûr qu'elle forme un très-beau ſpectacle. Je l'ai fait exécuter trois fois ſur mon théâtre à Ferney; en vérité, rien n'était plus auguſte; mais une tragédie ne doit pas plaire ſeulement aux yeux, je m'adreſſe à votre cœur & à vos oreilles, *aurium ſuperbiſſimum judicium:* voyez ſurtout ſi vous êtes touché; amuſez-vous, je vous en ſupplie, à me dire mes fautes. Si la

pièce est froide, la faute est irréparable ; mais si elle ne manque que par des détails, je vous promets d'être bien docile.

Recevez, monseigneur, mon très-tendre respect.

DU CARDINAL DE BERNIS

A Vic-sur-Aisne, le 10 juillet.

Je n'ai lu Cassandre que depuis quelques jours, mon cher confrère ; à peine arrivé ici, j'ai appris qu'un de mes neveux, colonel aux grenadiers de France, a été tué dans la dernière affaire, c'est le seul officier de son grade qui ait péri. Ce second malheur a rouvert les plaies du premier. Mon courage est exercé depuis long-temps, il faut espérer que j'en aurai moins besoin à l'avenir. J'ai trouvé votre tragédie si fort changée en bien, que je ne l'ai presque pas reconnue. Le rôle de Statira est admirable & bien soutenu ; il ne s'agit que de jeter une nuance de fierté dans les discours qu'elle tient à Antigone. Celui du grand prêtre est, dans son genre, tout aussi beau. Je voudrais bien que nos archevêques parlassent avec cette dignité, cette force & cette modération. Le rôle d'Olimpie est plus noble qu'il n'était, & plus intéressant ; Cassandre lui-même m'a paru plus digne de vous. J'ai été ému, j'ai pleuré, & mon esprit a été perpétuellement rempli d'idées nobles, de sentimens douloureux & tendres ; en un mot, je crois qu'il s'en faut bien peu que ce ne soit une des plus belles de vos pièces. J'ai dicté à chaque acte quelques réflexions

dont vous ferez sûrement bon usage. Je ne connais pas de docilité plus grande que la vôtre, ni de talent plus rare. Il y a quelques rimes faibles que vous ferez bien de laisser, s'il vous en coûtait trop pour les changer. Il faut toujours jeter quelques petits os à ronger à ses ennemis.

Me voilà revenu chez moi. Je n'y ai point bâti, mais j'ai réparé toutes les vieilleries de l'abbé de Pomponne (*a*). Je n'ai pas le logement d'un fermier-général; mais une assez jolie gentilhommière. Les cardinaux de Lorraine, d'Est, & de Mazarin s'en sont bien contentés. Je suis & dois être moins difficile. Je n'ai point de bibliothèque, mais un simple cabinet de livres que je lis ou que je consulte. Je n'aime point ce qui est plus de représentation que d'usage. Je plante beaucoup d'arbres; j'arrose mes prairies; je soigne beaucoup mes potagers, qui sont devenus mes nourrices, depuis que je ne mange plus de viande. Voilà le fonds de mes occupations. J'ai quelques amis qui viennent me voir; tous sont estimables, & plusieurs sont aimables. Vous voyez qu'il en est de plus malheureux. Écrivez-moi de tems en tems. Une lettre de vous embellit toute la journée, & je connais le prix d'un jour. Adieu, mon cher confrère; vivez aussi long temps que Crébillon; je suis bien sûr que vos ouvrages dureront plus que les siens (*b*), quoiqu'il

(*a*) Son prédécesseur à l'abbaye de S. Médard.

(*b*) Le cardinal de Bernis avait trop de goût pour comparer Crébillon à Voltaire. Il accorde avec justice à Crébillon une place honorable parmi nos auteurs tragiques, mais cette place honorable le tiendra toujours à une distance immense de Voltaire; &

ait mérité une place honorable parmi nos auteurs tragiques. Ce que je vous demande de préférence à tout, c'est de m'écrire quand vous serez de bonne humeur. J'ai éprouvé que votre gaieté m'est plus salutaire que le bon régime que j'observe.

Observations du cardinal de Bernis, sur la tragédie d'Olimpie.

ACTE Ier. SCÈNE II.

Comme il est essentiel de diminuer l'horreur du meurtre de Statira, il paraît nécessaire qu'Antigone s'étende un peu davantage sur l'entreprise de Statira contre Antipatre, ensorte que le lecteur ou le spectateur comprenne aisément, & soit convaincu que Cassandre, en frappant Statira, qui s'était mise à la tête du peuple de Babylone, ne fit que sauver son père par une légitime défense. Cassandre aura toujours à se reprocher d'avoir tué une femme veuve d'Alexandre, sa souveraine, & mère d'Olimpie. Rien n'est plus adroit que d'établir ce fait par Antigone lui-même, & lorsque ce même fait sera clairement expliqué au commencement de la pièce, les esprits ne seront plus révoltés, & Cassandre plus intéressant, pourra mieux se disculper d'un crime

en disant qu'il était bien sûr que les ouvrages de Voltaire dureraient plus que les siens, le cardinal de Bernis n'en disait point assez.

presque

presque involontaire, & que le salut d'Antipatre pouvait autoriser ou du moins excuser.

Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

Ni de larmes paraîtrait plus exact.

Que jamais entre nous, la discorde introduite,
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux.

Je n'aime point la discorde *introduite entre nous*; *parmi nous* serait plus exact. J'aime encore moins cette expression, *ne nous expose en proie*.

SCÈNE V.

Cassandre est-il le seul accusé de faiblesse?

Ce vers ne rend point ce qu'Antigone veut ou doit dire.

ACTE II. SCÈNE II.

Statira rend Cassandre trop odieux en disant au grand prêtre, que Cassandre, après l'avoir percée de coups, *la traîne sur le tombeau d'Alexandre.* Cette remarque avait déjà été faite, & mérite attention.

Ces vers:

Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis & l'oubli des malheurs.

seront gravés sur une colonne dans mon jardin de Vic-sur-Aisne.



SCÈNE III.

Il vaut mieux qu'Olimpie entende le bruit du tonnère qui ébranle le temple, que si elle sentait un véritable tremblement de terre, parce que dans ce dernier cas, il serait singulier que sa mère & elle s'en fussent seules apperçues. Il n'est point question dans toute la pièce de ce tremblement de terre, évènement rare qui n'aurait pas manqué de faire une vive impression sur les prêtres & sur les prêtresses.

On dit *trancher la vie* & *retrancher de la vie*, & non pas *retrancher la vie* (*a*).

ACTE III. SCÈNE Iere.

Cassandre est amoureux & ambitieux ; l'amour doit le porter à rendre justice à Olimpie, & à lui déclarer qu'elle est fille de Statira & d'Alexandre. Mais l'ambition aurait dû l'empêcher de révêler ce mystère avant l'accomplissement de son mariage ; il paraît donc nécessaire qu'il excuse cette imprudence par quelques motifs raisonnables & relatifs à ses intérêts ; il peut faire entendre que le parti d'Antigone grossissant, il était nécessaire d'annoncer au peuple, que son sort était lié à l'héritière légitime du trône d'Alexandre ; par là, le caractère de l'amant & de l'ambitieux sera mieux soutenu & mieux rempli.

(*a*) Le cardinal avait raison, & Voltaire l'a reconnu en changeant l'expression.

SCÈNE III.

O tonnerres du *Ciel*......

Cette fin de vers paraît trop faite pour la rime.

Je n'aime point, *que ma fureur adore.*

SCÈNE V.

Il me semble que Statira jette un peu trop Olimpie à la tête d'Antigone, & que pour l'exciter à la vengeance, elle perd de ce ton de dignité & de fierté qui ennoblit son rôle & le rend si intéressant; elle peut faire espérer sa fille à un sujet d'Alexandre, mais sans jamais prendre avec lui le ton de l'égalité.

ACTE IV. SCÈNE Iere.

On ne manquera pas de trouver extraordinaire que Cassandre & Antigone étant convenus de se battre seuls sans exposer la vie de leurs sujets, choisissent le temple d'Éphèse pour le théâtre de ce combat singulier.

SCÈNE V.

Mais je meurs en t'aimant.......

Je ne sais s'il ne serait pas mieux de supprimer cette expression de tendresse, dans un moment où Statira doit être pleine d'indignation & de douleur de l'amour de sa fille pour Cassandre. Du moins, ce mot m'a toujours réfroidi en lisant cette scène.

ACTE V.

En général, cet acte est écrit avec moins de force & de chaleur que les autres; il est vraisemblable qu'à la représentation ce défaut se fait moins sentir qu'à la lecture. Mais il est bien aisé à M. de Voltaire d'y répandre quelques étincelles du feu de son génie, & quelques-uns de ces vers heureux dont cette pièce est remplie.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 19 juillet.

Ce n'est pas sans raison, monseigneur, *& non sine numine divûm*, que l'effigie de ma maigre physionomie est au Louvre, précisément au-dessous de votre rond, & resplendissant & très-aimable visage; c'est comme disent les docteurs, un vrai type. Cela signifie que mon ame reçoit d'en haut les rayons de la vôtre. Vous avez bien voulu m'illuminer plus d'une fois sur mon œuvre des six jours; vous ne vous êtes point rébuté. Comptez que je sens le prix de vos bontés, comme celui de votre esprit & de votre goût. Que votre éminence a bien raison de dire que Statira ne parle pas à Antigone d'une manière assez imposante! J'ai changé sur le champ la chose ainsi:

La majesté peut-être, ou l'orgueil de mon trône,
N'avait pas destiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets;

Mais vous la méritez en voulant la défendre.
C'eſt vous qu'en expirant déſignait Alexandre ;
Il nommma le plus digne, & vous le devenez :
Son trône eſt votre bien, quand vous le ſoutenez.
Allez, & que des dieux la faveur vous ſeconde,
Que la vertu vous guide à l'empire du monde ;
Combattez & régnez, &c.

Je profiterai de toutes vos remarques. Il faut tâcher de bien faire ce qu'on fait, fût-ce un bout rimé ou une antienne. Recevez, avec mes tendres remercîmens, les témoignages de ma juſte ſenſibilité pour tout ce qui touche votre éminence. Vous eſſuyez donc encore des pertes particulières dans des malheurs publics, & votre courage eſt à toutes les épreuves : *durate & voſmet rebus ſervate ſecundis*. Je ſuis bien édifié de votre goût pour les potagers ; je ne ſavais point que vous fuſſiez frugivore, je vous croyais ſeulement *virum frugi*. Je vous parlais de votre belle mine rebondie, elle eſt heureuſe & vous ſerez heureux. Ne ſerez-vous pas riche comme un puits, quand vous aurez nettoyé vos dettes ? Ne ſerez-vous pas le plus aimable du ſacré collège ? Ne vivrez-vous pas comme il vous plaira ? Ne ferez-vous pas le charme de la ſociété ? On dit que vous voulez être archevêque ; à la bonne heure, mais ce n'eſt qu'une gêne ; un cardinal n'a pas beſoin de charge d'ames, & c'eſt une triſte charge. Je vous voudrais à Paris à la tête du bon goût & de la bonne compagnie, avec cent mille écus de rente ; mais on dit que ce n'eſt pas aſſez pour le cœur humain, & qu'il faut autre choſe ; je m'en rapporte.... Je ſuis enfoncé dans

l'histoire du temps présent. Je suis émerveillé de nos sottises. Quelles misères! Tendre attachement, profond respect.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Vic-sur-Aisne, le 26 juillet.

Vous serez de moi la mouche du coche; vous voulez bien déférer à mes conseils, & vous me prouvez qu'ils sont bons, par les corrections heureuses que vous faites. Le nouveau langage de Statira met dans son rôle toute la dignité & la convenance nécessaires; d'ailleurs les vers sont beaux, & s'imprimeront aisément dans la mémoire du lecteur & du spectateur; en un mot, vous êtes admirable par la grandeur du talent & la facilité du génie. Mais, ce que j'aime encore mieux, vous êtes aimable, & je suis tout glorieux d'être votre confrère, & le confident de vos ouvrages. Qui est-ce qui vous a dit que je voulais être archevêque? Mes amis du clergé le desirent; en général on pense que cela serait convenable; pour moi, je n'aspire qu'à me bien porter & à vivre avec mes amis. Depuis que j'ai pris le cuisinier de Pythagore, ma santé se rétablit, & ce visage rond, dont vous parlez reprend son coloris naturel. A l'égard de Paris, je ne desire d'y habiter que lorsque la conversation y sera meilleure, moins passionnée, moins politique. Vous avez vu, de notre temps, que toutes les femmes avaient leur *bel-esprit*, ensuite leur *géomètre*, puis leur *abbé Nollet*; aujourd'hui, on prétend qu'elles ont toutes leur *homme*

d'état, leur *politique*, leur *agriculteur*, leur *duc de Sully*. Vous sentez combien tout cela est ennuyeux & inutile : ainsi, j'attends sans impatience que la bonne compagnie reprenne ses anciens droits ; car je me trouverais fort déplacé au milieu de tous ces petits Machiavels modernes. A l'égard de mes revenus, n'en croyez pas à l'almanach royal, lequel, dans le passage de 1758 à 1759, augmenta mes revenus de quarante mille francs. Mes dettes payées, j'aurai quatre-vingt mille livres de rente ; c'est beaucoup pour un cadet de Languedoc ; ce n'est pas trop pour un cardinal qui est obligé d'avoir un état. Voilà la vérité exacte. Au reste, je suis content & fort heureux, quand je me porte bien & que je reçois vos jolies lettres ; elles me consolent des malheurs & des platitudes. Adieu, mon cher confrère ; vous sentez bien qu'il est impossible que je me défende de vous aimer de tout mon cœur.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 21 juillet.

(En lui envoyant l'Histoire des Calas).

LISEZ cela, monseigneur, je vous en conjure, & voyez s'il est possible que les Calas soient coupables. L'affaire commence à étonner & à attendrir Paris, & peut-être s'en tiendra-t-on là. Il y a d'horribles malheurs qu'on plaint un moment, & qu'on oublie

ensuite. Cette aventure s'est passée dans votre province ; votre éminence s'y intéressera plus qu'un autre. Je peux vous répondre que tous les faits sont vrais ; leur singularité mérite d'être mise sous vos yeux.

Cette tragédie ne m'empêche pas de faire à Cassandre toutes les corrections que vous m'avez bien voulu indiquer ; malheur à qui ne se corrige pas, soi & ses œuvres ! En relisant une tragédie de Mariamne, que j'avais faite il y a quelques quarante ans, je l'ai trouvée plate & le sujet beau ; je l'ai entièrement changée ; il faut se corriger, eût-on quatre-vingts ans. Je n'aime point les vieillards qui disent : « J'ai pris » mon pli. — Eh ! vieux fou, prends-en un autre ; » rabote tes vers, si tu en as fait, & ton humeur, si » tu en as ». Combattons contre nous-mêmes, jusqu'au dernier moment ; chaque victoire est douce. Que vous êtes heureux, monseigneur ! Vous êtes encore jeune, & vous n'avez point à combattre.

Natales grate numeras, ignoscis amicis.

E per fine baccio il lembo della sua sacra porpora.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Vic-sur-Aisne, le 7 août.

J'ai lu, mon cher confrère, la lamentable histoire des Calas, dont j'avais beaucoup entendu parler dans ma province. Il y a du louche des deux côtés ; le jugement est incompréhensible, mais le fait ne paraît pas éclairci. J'en vois assez pour être fort mécontent & même fort

ſcandaliſé. Eſt-il poſſible que l'honneur & la vie ſoient ſi fort expoſés aux paſſions, aux caprices, & à l'ignorance des hommes! Je voudrais que le dénouement des affaires des hommes ne fût jamais précipité, le temps ſeul peut découvrir de certaines vérités; il faut ſavoir l'attendre. J'eſpère que je reverrai Caſſandre au ſortir de ſa toilette. Je prends à cette pièce un intérêt plus fort que celui de l'amitié que j'ai pour vous. Je ſuis bien aiſe que vous ayiez retouché Mariamne. Ne m'ôtez pas le rôle de confident que vous m'avez donné dans vos tragédies : ſoit juſtice, ſoit amour-propre, de tout ce qui ſe fait aujourd'hui, je ne puis lire que vos ouvrages. Avez-vous vu l'éloge de Crébillon? Son panégyriſte n'eſt pas fade, il le cenſure avec juſtice, mais il le loue un peu trop ſobrement. Notre confrère, l'archevêque de Lyon, a paſſé ici quelques jours, nous avons parlé de vous; c'eſt un des évêques les plus éclairés & les plus aimables. Ma ſanté va fort bien, & ma philoſophie, ſelon le ſyſtême de l'abbé de Chaulieu, s'en reſſent. Il faut toute la force d'une raiſon ſupérieure pour voir en beau ou en gai les choſes de ce monde, quand on ſe porte mal. Adieu, mon cher confrère, je vous aime preſque autant que vous êtes aimable.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 3 septembre.

Je suis affligé en mon étui, monseigneur; mes sens me quittent l'un après l'autre en dépit de Tronchin. La nature est plus forte que lui dans une machine frêle, qu'elle mine de tous les côtés. Une fluxion diabolique m'a privé de l'ouïe & presque de la vue. La famille d'Alexandre s'en est mal trouvée. Je l'ai abandonnée jusqu'à ce que je souffre moins, mais je n'ai pas abandonné la famille des Calas, qui est aussi malheureuse que celle d'Alexandre. Je prends la liberté d'envoyer à votre éminence un petit mémoire assez curieux sur cette cruelle affaire; la première partie pourra vous amuser, la seconde pourra vous attendrir & vous indigner. Le conseil enfin est saisi des pièces, & on va revoir le jugement de Toulouse. Vous me demanderez pourquoi je me suis chargé de ce procès; c'est parce que personne ne s'en chargeait, & qu'il m'a paru que les hommes étaient trop indifférens sur les malheurs d'autrui. Si Pierre III n'avait pas été un ivrogne, son aventure serait un beau sujet de tragédie. Deux rivales, une femme prête d'être répudiée, une révolution subite, l'étoffe ne manque pas. L'amour encore a fait assassiner le roi de Portugal; & puis, qu'on aille dire que nous avons tort de mettre de l'amour dans nos pièces!

En voilà trop pour un sourd, presque aveugle. Nous répétons Cassandre. Mademoiselle Corneille ne

jouera pas mal Olimpie; mais elle jouera mieux Chimène, comme de raison.

Je vous réitère mes très-tendres respects. *V.*

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 7 octobre.

Vous n'avez peut-être pas été content, monseigneur, des derniers mémoires que j'ai envoyés à votre éminence sur les Calas. Vous avez pu croire que toutes ces brochures étaient des pièces inutiles. Cependant, j'ai tant fait que l'affaire est au conseil d'état. Nous avons une consultation de quinze avocats. C'est un grand préjugé en faveur de la cause. La voix impartiale de quinze avocats doit diriger celle des juges.

Je ne vous ai point envoyé Olimpie parce que je l'ai fait jouer, & que, l'ayant vue, je n'ai point du tout été content. J'ai trouvé que Statira s'évanouissait mal à-propos. J'ai senti que l'amour d'Olimpie n'était pas assez développé, & que les passions doivent être un peu plus babillardes pour toucher le cœur. Je refais donc les trois derniers actes; car je veux mériter votre suffrage, & je persiste à croire qu'il faut se corriger, jusqu'à ce que la mort nous empêche de mieux faire. Nous avons eu dans mon trou une demi-douzaine de pairs, soit anglais, soit français. C'est la monnaie d'un cardinal; mais je ne me console point que vous n'ayiez pas eu quelque bonne maladie en Jésus-Christ, qui vous ait mené consulter Tronchin. C'est un

malheur pour moi que votre bonne ſanté ; mais je pardonne à votre éminence.

Permettra-t-elle que je mette dans cette enveloppe un petit paquet pour notre ſecrétaire perpétuel ; car je ſoupçonne qu'ayant été auprès de vous, il y eſt encore. Aſſurément, j'en aurais uſé ainſi. Agréez toujours le tendre reſpect du vieillard des Alpes, qui n'eſt pas le vieux de la montagne.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Vic-ſur-Aiſne, le 17 octobre.

J'AI eu tort, mon cher confrère, de ne pas vous dire que le dernier mémoire des Calas m'a fait mal à force de me faire impreſſion. Je vous loue beaucoup d'avoir tendu la main à une famille malheureuſe. L'oppreſſion de l'innocence eſt le plus grand des crimes ; il devrait donc être le plus rare. Je ſavais que vous aviez chez vous l'aſſemblée des pairs ; ce n'était pas pour juger les hoſpitalières, ou telle autre cauſe de cette importance, mais pour ſavoir ſi la famille de Darius ou d'Alexandre & leurs ſucceſſeurs parlent & agiſſent comme ils doivent. Je vous avoue que j'aurais été fort aiſe d'aſſiſter à ce jugement, & d'applaudir de ma loge grillée à une tragédie pour laquelle je me ſens des entrailles de nourrice. Vous faites bien de la corriger & de vous corriger ſans fin & ſans ceſſe. La modeſtie eſt l'attribut diſtinctif des grands génies, comme la vanité eſt l'enſeigne des petits eſprits. Vous êtes le premier

homme de l'Europe par les talens, & le ſeul aujourd'hui parmi les Français, qui ayiez la repréſentation d'un grand ſeigneur. Je loue fort cet emploi de votre temps & de votre argent. Je ne vous défends que cet excès de travail, auquel j'ai vu que vous vous abandonniez autrefois. L'eſprit eſt le même, mais le corps n'a plus les mêmes reſſources; il ne manque à votre réputation que celle de la ſanté. Je veux abſolument que vous viviez autant que Fontenelle, puiſque vos ouvrages vivront plus long-temps que les ſiens. Pour moi, qui n'ai de droit à une longue vie, que la couleur de mon chapeau, je vous promets que je n'oublierai rien pour devenir doyen du ſacré collège, & ſi ma ſanté ſe dérangeait à un certain point, j'irais chercher chez vous le remède. Je doute que l'art de guérir ſoit auſſi ſûr que l'art de plaire. Adieu, mon cher confrère, aimez-moi toujours un peu.

J'ai fait paſſer votre paquet à notre ſecrétaire-perpétuel (M. Duclos).

DU MÊME.

Au château du Pleſſis, par Senlis, le 17 février.

A quel jeu vous ai-je perdu, mon cher confrère? Depuis votre lettre où vous me parlez de la viſite de M. de Richelieu, & de la refonte de Caſſandre, je n'ai plus entendu parler de vous que par le bruit des hiſtoires générales & particulières que vous préparez, & des jolies lettres que vous écrivez à M. d'Alembert. Pourquoi ſuis-je tombé dans votre diſgrace? Vos lettres

ne me ſont elles pas parvenues, ou n'avez-vous pas reçu mes réponſes? J'ai été fort exact. Je ne ſaurais penſer que vous m'ayiez totalement quitté; ſi ce n'eſt qu'une infidélité paſſagère, je ſens que je vous aime aſſez pour vous la pardonner. Dites-moi donc ce que c'eſt, & ne me laiſſez pas croire que je ſuis un ſot de vous aimer & vous un ingrat de ne pas répondre à tous les ſentimens qui m'attachent à vous pour la vie.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, le 25 février.

UNE des raiſons, monſeigneur, qui font que je n'ai eu depuis long-temps l'honneur d'écrire à votre éminence, n'eſt pas que je ſois fier ou négligeant avec les cardinaux & les plus beaux eſprits de l'Europe; mais le fait eſt que je deviens aveugle, au milieu de quarante lieues de neige, pays admirable pendant l'été, & ſéjour des trembleurs d'Iſis pendant l'hiver. On dit que la même choſe arrive aux lièvres des montagnes. Je me ſuis mêlé ces jours ci des affaires d'un autre aveugle, petit garçon fort aimable, inconnu ſans doute aux princes de l'Égliſe romaine, mais avec lequel on ne laiſſe pas de jouer avant qu'on ſoit prince; j'ai marié mademoiſelle Corneille à un jeune gentil-homme, dont les terres touchent les miennes. Il ſe nomme Dupuits, il eſt officier de dragons, eſtimé & aimé dans ſon corps, très-attaché au ſervice & voulant abſolument faire de petits militaires qui ſe feront tuer par des Anglais ou des Allemands. Je regarde comme un devoir

de vous donner part de ce mariage, comme à un des protecteurs du nom de Corneille, & au meilleur connaiſſeur de ſes beautés & de ſes fatras. Je cherchais un deſcendant de Racine pour reſſuſciter le théâtre; mais n'en ayant point trouvé, j'ai pris un officier de dragons. J'écris à l'académie françaiſe, à laquelle je dédie l'édition qui ſera une partie de la dot, & je demande que ceux qui aſſiſteront à la ſéance, à la réception de ma lettre, me permettent de ſigner pour eux au contrat.

Je commence par demander la même grace à votre éminence. L'ombre de Pierre vous en ſera très-obligée, & moi, autre ombre, je regarderai cette permiſſion comme une très-grande faveur. Nous n'avons point clos le contrat, & nous vous laiſſons, comme de raiſon, la première place parmi les ſignataires, ſi vous daignez l'accepter.

Je ſuppoſe que vous vous faites apporter les nouveaux ouvrages qui en valent la peine, & que vous avez vu les *factums* pour les Calas. L'affaire a été rapportée au conſeil avec beaucoup d'équité, c'eſt-à-dire, de la manière la plus favorable; nous eſpérons juſtice: une grande partie de l'Europe la demande avec nous. Cette affaire pourra faire rentrer bien des gens en eux-mêmes, inſpirer quelque indulgence, & apprendre à ne pas rouer ſon prochain, uniquement par ce qu'il eſt d'une autre religion que nous.

Voulez-vous, monſeigneur, vous amuſer avec l'*Héraclius de Caldéron*, & *la Conſpiration contre Céſar, de Shakeſpeare?* J'ai traduit ces deux pièces,

&, elles ſont imprimées, l'une après Cinna, l'autre après l'Héraclius de Corneille, comme objets de comparaiſon. Cela rendra cette édition aſſez piquante. J'aurai l'honneur de vous adreſſer ces deux morceaux, ſi vous me le commandez. Je n'ai pas encore reçu le diſcours de notre nouveau confrère, l'abbé de Voiſenon: on en dit beaucoup de bien.

Agréez, monſeigneur, les tendres reſpects du vieil aveugle de ſoixante-dix ans; car il eſt né en 1693. Il eſt bien faible, mais il eſt fort gai; il prend toutes les choſes de ce monde pour des bouteilles de ſavon, & franchement elles ne ſont que cela.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Au Pleſſis, près Senlis, ce 10 mars.

Je vous fais très-bon gré, mon cher confrère, de me communiquer le mariage de mademoiſelle Corneille. Tous les amateurs des lettres y doivent prendre part. Puiſque vous, ſucceſſeur de Corneille, qui avez ſu l'imiter & le corriger, n'épouſez pas ſa petite nièce, je trouve que vous avez bien fait de lui choiſir pour mari un capitaine de dragons. Il doit naître d'eux des militaires plus nerveux & plus mâles que la plupart de ceux qui ont figuré dans cette guerre. Je conſens très-volontiers que mon nom ſoit inſcrit au bas du contrat. Je n'en connais aucun dans l'Europe qui ne ſoit honoré d'être à côté du vôtre. Si vous n'aviez fait que de belles tragédies, & le ſeul poëme héroïque qu'on liſe avec plaiſir dans notre langue; ſi vous n'étiez

n'étiez qu'un historien élégant & philosophe; qu'un homme du monde, facile dans son style, piquant & agréable dans ses plaisanteries, vous ne laisseriez pas que d'être le prémier homme de lettres de votre siècle; mais outre les talens de l'esprit & les ressources du génie, vous avez de l'humanité dans le cœur, vous faites du bien aux malheureux, vous dotez la petite nièce du grand Pierre, après l'avoir élevée. Voilà ce qui vous met au-dessus des autres hommes. La bienfaisance est la première des vertus. Je vois assez la plupart des choses de ce monde avec la même lunette que vous; mais il faut convenir que, parmi les *bouteilles de savon* dont vous parlez, il n'en est point de plus brillantes, de plus durables, ni de plus utiles que les bienfaits répandus. Puisque vous êtes arrivé à soixante-dix ans avec la machine frêle que je vous ai connue, & les travaux sans nombre auxquels vous l'avez assujettie, je vous promets une vie aussi longue que celle de la maréchale de Villars, qui s'est défendue dans son lit comme le maréchal à Malplaquet. Tant que vous serez gai, vous vous porterez bien. Ménagez vos yeux, dictez & n'écrivez jamais. Quoique je sois assez sévère sur ce qui regarde le prochain, je vous permets pourtant des plaisanteries sur l'orgueil sans mérite & les vanités déplacées en tout genre. Vous en digérerez mieux, & ferez mieux digérer les autres.

L'affaire des Calas, après avoir intéressé le public, commence à intéresser les juges. Le conseil a demandé au parlement de Toulouse les pièces du procès.

Envoyez-moi vos traductions de Shakespeare & de Calderon. J'ai été fort aise de la réception de l'abbé de Voisenon à notre académie : il a de la grace dans l'esprit, & une gaieté très-utile pour les réformateurs éternels d'un dictionnaire. Nous allons avoir un nouveau confrère ; mais, grand Dieu ! quand est-ce donc qu'on dispensera les nouveaux académiciens de remplir dans leurs discours de réception, un vieux bout-rimé qui désole celui qui le fait, & ennuie celui qui le lit ? Adieu, mon cher confrère, aimez-moi toujours, & dites à mademoiselle Corneille que c'est sa faute d'être si jeune : il y a vingt ans, j'aurais fait son épithalame.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 7 mars.

Votre éminence, monseigneur, doit avoir reçu une lettre du pauvre Tirésie, adressée à Vic-sur-Aisne, pendant qu'elle daignait me faire des reproches de mon silence. Vous êtes englobé dans l'académie française, qui a daigné signer en corps au mariage de notre Marie Corneille.

Il faut pour vous amuser, que M. Duclos vous envoie l'Héraclius espagnol, dont on dit que Corneille a tiré le sien ; vous rirez, & il est bon de rire.

Votre éminence a la bonté de me parler d'Olimpie ; j'aurai l'honneur de la lui envoyer dans quelque temps ;

elle en aura perdu la mémoire, & ne jugera que mieux de l'effet qu'elle peut faire.

L'affaire des Calas, ma fluxion sur les yeux, le mariage de madame Dupuits, une grosse maladie de ma nièce, m'ont un peu dérouté des amusemens tragiques; mais rien ne me détachera de votre éminence, à qui j'ai voué le plus profond & le plus tendre respect.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 31 mars.

JE ne sais, monseigneur, si notre secrétaire-perpétuel a envoyé à votre éminence l'Héraclius de Caldéron, que je lui ai remis pour divertir l'académie. Vous verrez quel est l'original, de Calderon ou de Corneille : cette lecture peut amuser infiniment un homme de goût tel que vous; & c'est une chose à mon gré assez plaisante, de voir jusqu'à quel point la plus grave de toutes les nations méprise le sens commun.

Voici, en attendant, la traduction très-fidèle de la conspiration contre César par Cassius & Brutus, qu'on joue tous les jours à Londres, & qu'on préfère infiniment au Cinna de Corneille. Je vous supplie de me dire comment un peuple, qui a tant de philosophes, peut avoir si peu de goût? Vous me répondrez peut-être que c'est parce qu'ils sont philosophes; mais quoi, la philosophie mènerait-elle tout

droit à l'abſurdité ! Et le goût cultivé n'eſt-il pas même une vraie partie de la philoſophie ?

Oſerai-je, monſeigneur, vous demander à quoi vous placez la vôtre à préſent? Le Pleſſis, dont vous avez daté vos dernières lettres, eſt-il un château qui vous appartienne, & que vous embelliſſez !

On attrape bien vîte le bout de la journée aveç des ouvriers, des livres & quelques amis, & c'eſt bien aſſurément tout ce qu'il faut, que d'attraper ce bout gaiement. Le *ſufficit diei malitia ſua* a bien quelque vérité. Mais pourquoi ne pas dire auſſi, *ſufficit diei lætitia ſua.*

Je ſuis toujours un peu quinze-vingt; mais j'ai pris la choſe en patience. On dit que ce ſont les neiges des Alpes qui m'ont rendu ce mauvais ſervice, & qu'avec les beaux jours j'aurai la viſière plus nette. Je vous félicite toujours, monſeigneur, d'avoir vos cinq ſens en bon état; *porrò unum neceſſarium*, c'eſt apparemment *ſanitas*. Je ne ſais pas de quoi je m'aviſe de citer tant la Sainte Écriture devant un prince de l'Égliſe; cela ſent bien ſon huguenot; je ne le ſuis pourtant pas, quoique je me trouve à préſent ſur le vaſte territoire de Genève. M. le duc de Villars y eſt comme moi, pour ſa ſanté; il a été fort mal : Dieu & Tronchin l'ont guéri pour le conſoler de la mort de madame la Maréchale, ſa mère.

Notre canton va s'embellir. Le duc de Chablais établira ſa cour près de notre lac, vis-à-vis mes fenêtres : c'eſt une cour que je ne verrai guères. J'ai renoncé à tous les princes; je n'en dis pas autant des

cardinaux : il y en a un à qui j'aurais voulu rendre mes hommages, avant de prendre congé de ce monde. Je lui ſerai toujours attaché avec le plus tendre & le plus profond reſpect.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Au Pleſſis, le 24 avril.

NOTRE ſecrétaire m'a envoyé l'Héraclius de Caldéron, mon cher confrère, & je viens de lire le Jules-Céſar de Shakeſpeare : ces deux pièces m'ont fait grand plaiſir, comme ſervant à l'hiſtoire de l'eſprit humain, & du goût particulier des nations. Il faut pourtant convenir que ces tragédies, tout extravagantes ou groſſières qu'elles ſont, n'ennuient point, & je vous dirai, à ma honte, que ces vieilles rapſodies, où il y a de temps en temps des traits de génie & des ſentimens fort naturels, me ſont moins odieuſes que les froides élégies de nos tragiques médiocres. Voyez les tableaux de Paul Véronèſe, de Rubens & de tant d'autres peintres flamands ou italiens, ils pèchent ſouvent contre le coſtume, ils bleſſent les convenances & offenſent le goût ; mais la force de leur pinceau, & la vérité de leur coloris font excuſer ces défauts. Il en eſt à peu-près de même des ouvrages dramatiques : au reſte, je ne ſuis point étonné que le peuple anglais, qui reſſemble à certains égards au peuple romain, ou qui du moins eſt flatté de lui reſſembler, ſoit enchanté d'entendre les grands

perſonnages de Rome s'exprimer comme la bourgeoiſie, & quelquefois comme la populace de Londres. Vous paraiſſez étonné que la philoſophie, éclairant l'eſprit, & rectifiant les idées, influe ſi peu ſur le goût d'une nation! Vous avez bien raiſon; mais cependant vous aurez obſervé que les mœurs ont encore plus d'empire ſur le goût que les ſciences. Il me ſemble qu'en fait d'art & de littérature, les progrès du goût dépendent plus de l'eſprit de ſociété que de l'eſprit philoſophique. La nation anglaiſe eſt politique & marchande; par là même elle eſt moins frivole, mais moins polie que la nôtre. Les Anglais parlent de leurs affaires, notre unique occupation à nous eſt de parler de nos amuſemens. Il n'eſt donc pas ſingulier que nous ſoyons plus difficiles & plus délicats que les Anglais ſur le choix de nos plaiſirs, & ſur les moyens de nous en procurer. Au reſte, qu'étions-nous avant le ſiècle de Corneille? Il nous ſied bien à tous égards, d'être modeſtes: vous ſeul en France auriez la permiſſion de ne pas l'être, ſi vous vouliez; mais votre eſprit eſt trop étendu pour ne pas appercevoir les bornes de l'eſprit humain: ainſi, vous êtes indulgent avec plus de droit que perſonne pour être ſévère.

J'eſpère que la fonte des neiges vous rendra la vue, & que vous perdrez bientôt ce côté de reſſemblance avec le bon Homère. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur de reſſembler aux grands-hommes, je ſuis fort content de ma ſanté, de ma gaieté & de mon courage. Le château du Pleſſis, dont vous me demandez

des nouvelles, appartient à un de mes parens qui me le prête six mois de l'année; il est à dix lieues de Paris, dans une situation riante, à côté de la forêt d'Hallate, que votre Pierre le grand de Russie appelait le jardin de la France. J'y vois mes véritables amis; j'y ai des livres & toutes sortes d'amusemens champêtres. En voilà assez pour une *manière de sage* qui rit sans éclat des folies du genre humain, qui est assez jeune pour voir encore bien des changemens dans la lanterne magique de ce monde, & qui a pris la ferme résolution de vivre cent ans, sans se mêler d'autre chose que de ses affaires.

Quand vous voudrez me renvoyer Olimpie, au sortir de sa toilette, elle sera bien reçue. Je retourne dans quinze jours à Vic-sur-Aisne, pour y passer tout l'été : ainsi, adressez, à cette époque, vos lettres à Soissons. Adieu, mon cher confrère, personne ne sent plus vivement que moi les charmes de votre amitié.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, ce 14 mai.

VOTRE éminence m'a écrit une lettre instructive & charmante. Je pense comme elle; l'extravagant vaut mieux que le plat : ajoutons encore, je vous en prie, que des discours entortillés de politique sont encore pires que la fadeur. Je pousse le blasphême si loin, que, si j'étais condamné à relire ou l'Héraclius de

Corneille ou celui de Caldéron, je donnerais la préférence à l'espagnol.

J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin nous morfond & nous glace.

Daignez donc me rendre raison de la réputation de notre Héraclius. Y a-t-il quelque vraie beauté, hors ces vers :

O malheureux Phocas, ô trop heureux Maurice,
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi!

& encore, ces vers ne sont-ils pas pris de l'espagnol?

Cette Léontine, qui se vante de tout faire, & qui ne fait rien, qui n'a que des billets à montrer, qui parle toujours à l'empereur comme au dernier des hommes dans sa propre maison, est-elle bien dans la nature? & ce Phocas, qui se laisse gourmander par tout le monde, est-il un beau personnage? Vous voyez bien que je ne suis pas un commentateur idolâtre, comme ils le sont tous. Il faut tâcher seulement de ne pas donner dans l'excès opposé. Je tremble de vous envoyer Olimpie, après avoir osé vous dire du mal d'Héraclius. Si votre éminence n'a pas encore reçu Olimpie imprimée, elle la recevra bientôt d'Allemagne. C'est toujours une heure d'amusement, de lire une pièce bonne ou mauvaise, comme c'est un amusement de six mois de la composer, & qu'il ne s'agit guères dans cette vie que de passer son temps.

Votre éminence paſſera toujours le ſien d'une manière ſupérieure ; car avec tant de goût, tant de talent, tant d'eſprit, il faut bien qu'un cardinal vive plus agréablement qu'un autre homme. Je conçois bien que le doyen du ſacré collége, avec la gravelle & de l'ennui, ne vaut pas un jeune cordelier ; mais vous m'avouerez qu'un cardinal de votre âge & de votre ſorte, qui n'a devant lui qu'un avenir heureux, peut jouir, comme vous faites, d'un préſent auquel il ne manque que des illuſions. Vous êtes bon phyſicien, monſeigneur, vous m'avez dit que je perdrais ma qualité de quinze-vingt avec les neiges. Il eſt vrai que la robe verte de la nature m'a rendu la vue ; mais que devenir, quand les neiges reviendront ? Je ſuis voué aux Alpes ; le mari de mademoiſelle Corneille y eſt établi. J'ai bâti chez les Allobroges, il faut mourir allobroge. Il nous vient toujours du monde des Gaules ; mais des paſſans ne font pas ſociété : heureux ceux qui jouiſſent de la vôtre, s'ils en ſont dignes ! Je ne jouirai pas d'un tel bonheur ; & je m'en irai dans l'autre monde, ſans avoir fait que vous entrevoir dans celui-ci. Voilà ce qui me fâche ; je mets à la place le ſouvenir le plus reſpectueux & le plus tendre ; mais cela ne fait pas mon compte. Conſolez-moi, en me conſervant vos bontés. Reliſez l'Héraclius de Corneille, je vous en prie.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Vic-fur-Aifne, le 5 juillet.

Je vous demande pardon, mon cher confrère, d'un fi long filence. J'ai fait de petits voyages; mais comme on ne gagne jamais rien de bon à voyager, je fuis revenu ici avec un gros rhume, un peu de fièvre, & un peu de goutte. Je n'ai point voulu vous écrire quand j'étais de mauvaife humeur.

Olimpie m'eft venue d'Allemagne. Je vous remercie & vous fais hommage des larmes qu'elle m'a fait verfer. Caffandre eft toujours le perfonnage qui m'intéreffe le moins; mais Statira, mais Olimpie, mais le grand prêtre, font d'une grande beauté. Il me femble que les gens de goût ont fort accueilli cette tragédie. Il faut laiffer dire que c'eft un opéra récité; c'eft un mérite de plus d'avoir choifi une action vraiment tragique, qui fe lie néceffairement avec la pompe du fpectacle. On m'écrit que le fecond volume de l'hiftoire de Pierre le grand paraît, & que vous avez donné une nouvelle édition de votre Hiftoire univerfelle, dans laquelle notre dernière guerre eft comprife. J'ai mandé qu'on m'envoie tout cela. Outre l'empreffement que j'ai pour tout ce qui vient de vous, je fuis fort curieux de favoir comment vous avez traité la guerre d'Allemagne. Peu de vos lecteurs feront plus dignes que moi d'apprécier cette partie de votre Hiftoire générale.

Votre dernière lettre m'annonce une résolution qui m'afflige. Vous voulez vivre & mourir chez les Allobroges. Je m'étais flatté de vous revoir dans mon voisinage. J'espère au moins que l'air pur des Alpes vous fera vivre autant que Sophocle. On vous appellera un jour *le Vieux de la Montagne*, bien différent de celui qui faisait trembler tous les rois d'Asie. Votre empire sera plus doux; vous éclairerez votre siècle, & vous ne ferez peur qu'aux vices & aux ridicules. Pour moi, à qui on a donné pour pénitence de jouir tranquillement d'une grande dignité, & d'un revenu honnête, je cultiverai mon jardin; je lirai pour la centième fois vos ouvrages; je comparerai les temps, les actions des hommes, les contrastes de la vie; j'allongerai la mienne par la frugalité du corps & par la tranquillité de l'ame, je l'animerai par l'amitié, je la diversifierai par des études variées & toujours volontaires : voilà mon plan, où vous voyez que vous tenez la place honorable.

Adieu, mon cher confrère; soyez toujours gai & faites-moi part de votre gaieté.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 29 juillet.

Je me suis imaginé, monseigneur, qu'à la longue je pourrais bien vous ennuyer en vous parlant de la douceur de vivre à la campagne, & de cultiver en paix la philosophie & son jardin. J'ai voulu animer

un peu le commerce littéraire dont votre éminence veut bien m'honorer. Je ne me ſuis pas borné à faire mes ſoins ; j'ai fait une tragédie. Celle-ci n'a pas été faite en ſix jours. Il faut avouer que j'y en ai mis douze. Je ne puis travailler que rapidement quand une fois je ſuis échauffé. Vous ſentez bien qu'il vaut autant eſquiſſer ſon ſujet en vers qu'en proſe, cela eſt moins ennuyeux pour les perſonnes qu'on prend la liberté de conſulter, & on corrige enſuite les mauvais vers qu'on a faits, & les bons qu'on a fait mal à propos. Daignez donc agréer l'ouvrage que je ſoumets à vos lumières, & que je confie à vos très-diſcrettes bontés ; car la choſe eſt un ſecret. Je n'ai rien à vous dire ſur le ſujet : vous connaiſſez les maſques, vous ſavez que Fulvie avait eu du goût pour Octave du temps de ſon mariage avec Antoine, & que c'était une femme aſſez vindicative. Je ſais bien que peu de belles dames pleureront à cette tragédie ; elle eſt plus faite pour ceux qui liſent l'Hiſtoire romaine, que pour les lecteurs d'élégies. On ne peut pas toujours être tendre ; le genre dramatique a plus d'une reſſource. J'étais apparemment dans mon humeur noire quand j'ai fait cette beſogne.

Je ne vous demande point pardon d'avoir aggrandi la petite île du Reno, où les triumvirs s'aſſemblèrent : je crois qu'il n'y avait place que pour trois ſièges ; mais vous ſavez que nous autres poètes nous aggrandiſſons & rappetiſſons tout ſelon le beſoin. Enfin, je ſouhaite que cette débauche d'eſprit vous amuſe une heure ; ſi vous avez la bonté d'en conſacrer une

autre à me dire mes fautes, je vous ferai plus obligé que d'ordinaire les auteurs ne le font en pareil cas. J'aimerais bien mieux entendre vos sages réflexions, que les lire. Je ne vous dis pas combien je regrette de ne pouvoir vous faire ma cour, & présenter mon respect à celui que j'ai vu le plus aimable des hommes.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, ce 29 août.

MONSEIGNEUR, ou votre éminence n'a pas reçu le paquet que je lui envoyai, il y a plus d'un mois, ou elle est malade, ou elle ne m'aime plus; & ces alternatives sont fort tristes. C'est quelque chose qu'un gros paquet de vers ou perdu ou méprisé. Renvoyez-moi mes vers, je vous en conjure, & rendez-les meilleurs par vos critiques. Il n'appartient qu'à vous de juger de la poésie. Je viens de lire & de relire vos quatre saisons, très-mal imprimées : heureux qui peut passer auprès de vous les quatre saisons dont vous faites une si belle peinture (*a*) ! Je n'ai jamais vu tant de poésie. Il n'y a que nous autres poètes à qui la nature accorde de bien sentir le charme inexprimable de ces descriptions, & de ces sentimens

(*a*) Le bon goût de Voltaire n'accordait qu'une médiocre estime à ces quatre saisons, ouvrage dont le coloris a moins de fraîcheur que de brillant, & ressemble plus au fard qu'à la nature. Il lui reprochait une trop grande profusion de fleurs, & surtout trop de

qui leur donnent la vie. C'était Babet (*a*) qui rempliſſait ſon beau panier de cette profuſion de fleurs, que le cardinal ne s'aviſe pas de dédaigner. J'aime bien autant votre panier & votre tablier que votre chapeau. Cette lecture m'a conſolé des romans de finance qu'on imprime tous les jours, & des *Remontrances.* Je ſuis fâché que cette édition ſoit ſi incorrecte. Il y a des vers oubliés & beaucoup d'eſtropiés. Oh ! ſi vous vouliez donner la dernière main à ce charmant ouvrage ! Pourquoi non ? On ne peut pas dire toujours

mythologie. C'eſt à cet abus qu'il faiſait alluſion dans ces vers charmans :

Qu'un autre, dans ſes vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques ;
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres, qui danſez toujours,
Vieux enfans, que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers & de beaux jours,
Allez remplir les hémiſtiches
De ces vers pillés & poſtiches
Des rimailleurs ſuivant les cours.

Quoique Voltaire ſe connût trop bien en mérite pour ne pas ſentir le prix des talens aimables du cardinal de Bernis, cependant il paraît certain qu'il l'avait eu en vue dans ces vers : du moins les amis de Voltaire n'en doutaient pas ; & le roi de Pruſſe, ſon élève, avait dit dans une de ſes épîtres :

Évitez de Bernis la ſtérile abondance.

(*a*) Nom de familiarité que les amis de l'abbé de Bernis lui donnaient dans ſa jeuneſſe. Babet avait été une très-jolie bouquetière, connue de tout Paris, & qui vendait des bouquets à la porte des ſpectacles.

ſon bréviaire. Quand vous ſeriez archevêque, quand vous ſeriez pape, je vous conjurerais de ne pas négliger un talent ſi rare; mais vous ne m'avez rien répondu ſur la tragédie de mes roués (a). Eſt-ce que les graces rebutent le pinceau du Caravage? Cela pourrait bien être; mais ne rebutez pas le tendre reſpect du Vieux de la Montagne.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Vic-ſur-Aiſne, le 3 ſeptembre.

PARDON, pardon, mon cher confrère, je vous aime toujours; vos roués peuvent être de grands hommes, quand vous vous ſerez donné le temps de leur faire parler votre langue, qui eſt ſublime. Ce n'eſt point par oubli, ni par indifférence que j'ai tardé à vous faire réponſe. Je voulais dicter des remarques ſur chaque acte; en vérité je n'en ai pas trouvé le moment. Cependant je n'ai rien à faire, ni rien de mieux à faire que de cauſer avec vous, & de vous prouver que j'aime toujours les lettres, ſans cependant les cultiver. Voici ce que je penſe en gros *de vos Triumvirs :* les trois premiers actes ont beſoin d'être plus fortement écrits; ce qui n'eſt qu'eſquiſſe deviendra tableau. Vous êtes le premier homme du monde pour corriger heureuſement vos ouvrages. C'eſt toujours votre faute quand vos

(a) C'eſt ainſi que Voltaire, dans ſa Correſpondance, nommait ſouvent ſes triumvirs. Nous avons eu de nos jours un triumvirat plus atroce.

vers n'ont pas toute la force, toute la chaleur & toutes les graces du monde. Votre Octave ne développe pas assez son caractère; il était dissimulé; il doit l'être avec ses rivaux, avec sa cour, mais non pas avec les spectateurs : en déployant davantage la profondeur de sa politique & les replis de son caractère, vous le rendrez plus intéressant, & vous ferez en plus beaux vers, une pièce à la Corneille, surtout si vous adoucissez un peu la férocité d'Antoine, qui, tout sanguinaire, tout débauché qu'il était, avait de l'éloquence, du courage, des talens militaires, & des étincelles de cette grandeur romaine, qui brillèrent jusqu'au temps où Cléopâtre en fit un égyptien. Faites ensorte que le jeune Pompée, outre les risques qu'il aurait à courir, en allant tuer Octave dans sa tente, surmonte encore des obstacles dignes de son courage, & efface par l'idée de la valeur & de l'héroïsme, la honte d'un assassinat nocturne; plus vous rendrez cette action vraisemblable par la facilité de l'exécution, plus vous la rendrez odieuse. Vos deux derniers actes sont plus chauds & plus intéressans que les autres. Il me paraît que vous insistez trop sur cet orage qui éclate au commencement de la pièce, & qui n'est nécessaire que pour fonder l'arrivée de Julie & de Pompée; le mot de *suivans* est trop souvent répété, & n'est pas quelquefois le mot le plus propre pour exprimer votre idée. Enfin je vous demande un peu plus d'intérêt dans les premiers actes; la chaleur du style le fera naître, car le fond des choses y est; ma demande n'est pas indiscrète : je sais à qui je m'adresse.

A

A l'égard des *Saisons de Babet*, on m'a dit qu'on les a furieusement estropiées; car je ne les ai pas vues depuis près de vingt ans. A ma mort, quelque ame charitable purifiera les amusemens de ma jeunesse, qu'on a cruellement maltraités & confondus avec toutes sortes de platitudes. Pour moi, je ris de la peine qu'on s'est donnée inutilement de me faire des niches. On a cru me perdre, en prouvant que j'avais fait des vers jusqu'à trente-deux ans : on ne m'a fait qu'honneur, & je voudrais de tout mon cœur en avoir encore le talent, comme j'en ai conservé le goût: mais je suis plus heureux de lire les vôtres, que je ne l'ai été d'en faire. Si vous voulez que je vous dise mon secret tout entier, j'y ai renoncé quand j'ai connu que je ne pouvais être supérieur dans un genre qui exclut la médiocrité. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 28 septembre.

MONSEIGNEUR,

Dans la dernière lettre dont votre éminence m'honora, elle me disait qu'on vous avait fait la niche de vous accuser d'avoir fait des vers à l'âge de trente-deux ans. Votre devancier, le cardinal de Richelieu, en faisait à cinquante ans passés. La différence entre vous & lui, c'est que ses vers étaient détestables. On vous a donc reproché d'être plein d'esprit, de goût & de

graces : assurément on ne vous a pas calomnié, & vous serez forcé de vous avouer coupable en justice réglée. Et que direz-vous du roi de Prusse ? il fait encore des vers. Ce qui est permis à un roi ne l'est-il pas à un cardinal ? *& regibus æquiparantur.*

Pour moi, chétif, qui ne suis ni roi ni rien, je barbouille des rimes à soixante-dix ans, sans craindre autre chose que les sifflets. Je fais plus, je lime, je rabotte, je suis les conseils que vous avez bien voulu me donner. Ayez toujours la bonté de me garder un secret de conspirateur sur le petit drame que vous avez bien voulu lire. J'admire que vous soyez toujours moine de Saint-Médard : cela peut être fort bon pour la vie éternelle ; mais il me semble que vous étiez fait pour une vie plus brillante. Vous êtes assez philosophe pour être aussi heureux à Vic-sur-Aisne qu'à Versailles ; & je suis persuadé que vous avez dit cela en vers, mais vous les gardez dans votre sacré porte-feuille. Il n'y aura donc que mes petits neveux qui verront vos charmans amusemens, tels qu'ils sont sortis de votre plume ! Et vous laissez de maudits libraires défigurer aujourd'hui ce qui sera un jour les délices de tous les honnêtes gens. On vient d'imprimer en Angleterre les lettres de madame de Montague, morte à quatre-vingt-douze ans. Il y avait cinquante ans qu'elles étaient écrites. C'est cette dame à qui nous devons l'inoculation de la petite vérole, & par conséquent le beau réquisitoire de messire Omer Joly de Fleury. On trouve dans ces lettres des vers turcs d'un gendre du grand seigneur pour sa femme. Je vous avoue

que quoiqu'ils aient été faits dans la patrie d'Orphée, ils ne valent pas les vôtres; mais voilà encore de quoi fermer la bouche à vos accusateurs. Vous avez en Turquie, comme en pays chrétien, des exemples qui vous autorisent.

Je suis quelquefois fâché d'être vieux & profane. Sans ces deux qualités, je viendrais vous faire ma cour; mais je n'ai & je n'aurai que la consolation de vous assurer, du pied des Alpes, du respect & de l'attachement du vieux de la Montagne.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Vic-sur-Aisne, le 7 septembre.

Vous m'accablez d'autorités, mon cher confrère, pour me prouver qu'un cardinal ne doit pas rougir de montrer de l'esprit & des graces; mais malgré les exemples des rois, & même du gendre du grand seigneur, je ne me laisserai point aller à la tentation. Je crois que l'étiquette du sacré collège est fort contraire à la poésie française; car il me semble que le cardinal Duperron, & celui de Richelieu, ont fait de fort mauvais vers. Vous savez peut-être que le cardinal de Polignac n'y a pas mieux réussi, & qu'il n'était poëte que dans la langue de Virgile. Il serait plaisant qu'il fût defendu aux princes de l'église de montrer du talent dans une autre langue que celle des Romains. En général, l'Église tient un rang médiocre sur le Parnasse français; quels vers que ceux de Fénelon! Ainsi je prends le parti de madame de Montague; je vivrai

quatre-vingt-douze ans; & après ma mort, mes neveux feront les maîtres de faire part au public des petits talens de ma jeunesse. En attendant, je verrai avec une tranquillité sans égale les libraires estropier mes ouvrages : il faut que l'envie ronge toujours quelque chose; j'aime mieux qu'elle ronge mes vers que mes os. Je ne m'ennuie point d'être moine de Saint-Médard, ni d'habiter le château que Berthe (*a*), *au grand pied*, donna à cette abbaye. Si je vous voyais seulement deux heures, vous conviendriez que j'ai raison de me plaire où je suis; cependant, à la fin du mois, j'irai passer l'hiver *au Plessis*, *près de Senlis*, pour éviter les brouillards de l'Aisne, & me promener à pied sec dans la forêt d'Hallate, où notre bon roi Jean avait un *château* & un *chenil*, qui sont devenus un prieuré de dix mille livres de rente à ma nomination; voyez comme les choses changent! Je ne parlerai point de vos triumvirs; souvenez-vous que vous avez écrit *Brutus*, & que ce serait votre faute si votre pinceau s'affaiblissait, car vous avez beau parler de vos soixante-dix ans, il est certain que votre esprit n'a point vieilli. J'ai sur ma table un gros volume que je ne lirai point. S'il vous parvient, je ne doute pas qu'il ne vous inspire quelque bonne plaisanterie, dont je rirai dans mon coin,

(*a*) Berthe, ou Bertrade, femme de Pepin, père de Charlemagne, est nommée quelquefois, dans nos vieilles chroniques, la reine Pédauque, parce qu'elle avait, dit-on, un pied conformé comme celui d'une oie. Elle est même représentée avec ce singulier attribut dans quelques anciens monumens. Voyez les *Essais historiques sur Paris*, de Saint-Foix.

& qui entretiendra la bonne ſanté dont je jouis. Ne perdez pas l'habitude de m'écrire de temps en temps, je conſerverai toute ma vie celle de vous aimer.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 6 janvier.

NON-SEULEMENT j'ai craint de vous importuner, monſeigneur, mais je n'ai pu vous importuner ; mes fluxions ſur les yeux ont ſi fort augmenté, que je ſuis devenu un petit Tiréſie ou un petit Tobie. Le vieux de la Montagne ne ſera pas long-temps le vieux de la Montagne, mais pour égayer la choſe, je me ſuis mis à faire des contes & à les dicter. Il y en a un qu'on a imprimé à Paris auſſi mal que les quatre Saiſons. Je n'ai point oſé l'envoyer à un prince de la ſainte Égliſe romaine. Je l'aurais autrefois préſenté à Babet, & je l'aurais priée d'y jetter quelques-unes de ſes fleurs ; mais ſi votre éminence veut s'amuſer d'un conte plus honnête, je lui en enverrai un pour ſes étrennes ; elle n'a qu'à dire. Je ne peux & ne dois vous parler que de belles-lettres ; ainſi je prendrai la liberté de vous demander ſi vous avez lu le diſcours de votre nouveau confrère à l'académie. Il m'a paru qu'il y avait de bien belles choſes dans l'éloge du duc de Sully, qui après avoir rendu de grands ſervices à la France, alla vivre à la campagne, & finit ſa belle vie, comme Scipion à Linternes. La campagne eſt un port d'où l'on voit tous les orages.

Suave mari magno turbantibus æquora ventis, &c.

On m'envoie de Paris une lettre d'un honnête quaker, à un frère du cèlèbre M. de Pompignan; je ne fais si votre éminence l'a vue; c'eft une réponse très-courte à un gros ouvrage; mais tout cela eft déjà oublié; & que n'oublie-t-on pas? Toutes les pièces nouvelles font déjà hors de la mémoire des hommes. Il n'en eft pas de même de celles de Pierre Corneille; l'édition eft entièrement finie; votre éminence aura inceffamment fes exemplaires. Elle a vu par quelques échantillons, dans quel efprit j'ai travaillé. Je n'ai voulu être ni panégyrifte, ni cenfeur: je n'ai fongé qu'à être utile. C'eft précifément en ne fongeant qu'à cela qu'on s'attire quelquefois des reproches; mais je fuis endurci. Mon cœur ne l'eft certainement pas, il eft plein de l'attachement le plus refpectueux pour votre éminence.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Au Pleffis, près Senlis, le 16 janvier.

LE roi m'a donné pour mes étrennes, mon cher confrère, le premier de tous les biens, la liberté, & la permiffion de lui faire ma cour, qui eft le plus précieux & le plus cher de tous, pour un Français comblé des bienfaits de fon maître. J'ai été reçu à Verfailles avec toute forte de bonté. Le public à Paris a marqué de la joie; les faifeurs d'horofcopes ont fait à ce fujet cent almanachs plus extravagans les uns que les autres. Pour moi, qui ai appris depuis long-temps à fupporter la difgrace & la fortune, je me fuis dérobé aux complimens

vrais & faux, & j'ai regagné mon habitation d'hiver; d'où j'irai de temps en temps rendre mes devoirs à Versailles & voir mes amis à Paris. Les plus anciens à la cour m'ont servi avec amitié; de sorte que mon cœur est fort à son aise, & que je n'ai jamais pu espérer une position plus agréable, plus libre & plus honorable. Vous me parlez de Scipion & de Sully; ces noms-là seraient un peu déparés par le mien, mais je puis sans impertinence me livrer au plaisir d'imiter leurs vertus dans la retraite. Je suis bien fâché de vos fluxions. Vous lisez trop, & sur-tout à la bougie; souvenez-vous que vous n'êtes immortel que dans vos ouvrages. Conservez l'ornement de la France & les délices de vos amis, & de tous ceux qui ont de l'ame & du goût. Envoyez-moi vos contes *honnêtes*, & (comme il est très-raisonnable que je vous prêche un peu) je vous prie de quitter quelquefois la lyre & le luth pour toucher la harpe. C'est un genre sublime, où je suis sûr que vous serez plus élevé & plus touchant qu'aucun de vos anciens. Adieu, mon cher confrère, quoique libre & heureux, je ne vous aime pas moins que dans mon donjon de Vic-sur-Aisne.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 18 janvier.

Huc quoque clara tui pervenit fama triumphi,
Languida quò fessi, vix venit aura noti.

Le philoſophe de Vic-ſur-Aiſne eſt donc actuellement le philoſophe de Paris ſur Seine ; car il ſera toujours philoſophe, & il connaîtra toujours le prix des choſes de ce monde.

Je fais, monſeigneur, mes complimens à votre éminence ; & c'eſt aſſurément de bon cœur. Je vous avais parlé de contes pour vous amuſer ; mais il n'eſt plus queſtion de contes de *ma mère l'oie*. J'avais ſoumis à vos lumières certain drame barbare que j'ai *débarbariſé* tant que j'ai pu, & ſur lequel *motus :* il n'eſt plus queſtion, vraiment, de bagatelles. Vous devez être accablé de nouveaux amis, de ſerviteurs zélés, qui ont tous pris la part *la plus vraie*, la *plus tendre*, qui ont eu l'attachement le *plus inaltérable*, qui *ont été pénétrés*, qui *ſeront pénétrés*, &c. &c. & votre éminence de ſourire.

Si vous n'êtes pas toujours à Verſailles, n'irez-vous pas quelquefois à l'académie ? Tant mieux. Vous y ſerez le protecteur de mes remarques impartiales ſur Corneille. Vous aimez les choſes ſublimes ; mais vous n'aimez pas le galimathias, les penſées alambiquées & forcées, les raiſonnemens abſtrus & faux,

les folécifmes, les barbarifmes, & certes vous faites bien.

Monfeigneur, quelque chofe qu'il arrive, aimez toujours les lettres : j'ai foixante-dix ans, & j'éprouve que ce font de bonnes amies ; elles font comme l'argent comptant, elles ne manquent jamais au befoin. Que votre éminence agrée le tendre refpect du vieux de la Montagne ; honorez-le d'un mot de fouvenir, quand vous aurez expédié la foule.

P. S. Puis-je avoir l'honneur de vous envoyer un Traité fur la Tolérance, fait à l'occafion de l'affaire des Calas, qui va fe juger définitivement au mois de février ? Ce n'eft pas là un conte de *ma mère-l'oie* ; c'eft un livre très-férieux ; votre approbation ferait d'un grand poids. Puis-je l'adreffer en droiture à votre éminence, ou voulez-vous que ce foit fous l'enveloppe de M. Jannel, ou voulez-vous que je ne vous l'envoie point *du tout* ?

DU CARDINAL DE BERNIS.

Au Pleffis, le 26 janvier.

QUAND on eft heureux, il faut être modefte. C'eft pour cela, mon cher confrère, qu'après avoir remercié le roi, je fuis venu remercier la campagne, qui m'a rendu la fanté, & dont le féjour a achevé de me défabufer des grandeurs humaines. Vous devez avoir reçu une lettre de moi à mon retour de Verfailles. J'ai publié une amniftie générale pour tous mes

déserteurs; je les reçois comme un homme du monde, qui est accoutumé au flux & au reflux des amis, selon les circonstances, & comme un philosophe qui plaint les hommes (outre les maladies qui affligent l'humanité) d'être encore sujets aux bassesses & aux platitudes. Les lettres feront mon occupation & mon bonheur, comme elles ont fait mon sort, ou du moins beaucoup contribué à ma fortune. Quand mes affaires seront arrangées, j'aurai l'hiver une maison à Paris, & je jouirai l'été de la dépense que j'ai faite sur les bords de l'Aisne. Voilà mon plan, que Dieu seul & la toute-puissance du roi peuvent déranger. Je crois vous avoir mandé que je n'ai rien perdu de l'ancienne amitié de madame de Pompadour, & que j'ai beaucoup à me louer de M. le duc de Choiseul. C'est tout ce qu'en moi l'homme d'honneur & l'homme sensible pouvaient desirer. Un Traité de la Tolérance est un ouvrage si important, mais si délicat, que je crois plus prudent de vous prier de ne pas me l'adresser. Je suis un peu enrhumé. Priez Dieu que je ne m'enrhume pas davantage à la procession des chevaliers de l'ordre. Il y a des gens qui se moqueraient de moi, en me voyant recourir à vos prières. Pour moi, j'aurai toujours espérance & confiance dans une ame que Dieu a embellie des lumières les plus pures, & des sentimens les plus nobles.

Adieu, mon cher Tirésie, qui voyez si clair; l'hiver va finir : vous retrouverez vos yeux au printemps.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 18 février.

Il y a long-temps, monseigneur, que j'hésite à vous envoyer ce petit conte; mais comme il m'a paru un des plus propres & des plus *honnêtes*, je passe enfin par-dessus tous mes scrupules; vous verrez même en le parcourant que vous y étiez un peu intéressé, & vous sentirez combien je suis fâché de ne pouvoir vous nommer (*a*). Votre éminence a beau dire que le sacré collège n'est pas heureux en poètes; j'ai dans mon porte-feuille des choses qui feraient honneur à un consistoire composé de Tibulles; mais les temps sont changés: ce qui était à la mode du temps des cardinaux Duperron & de Richelieu ne l'est plus aujourd'hui; cela est douloureux.

Je ne sais si votre éminence est au Plessis ou à Paris; si elle est à la campagne, c'est un vrai séjour pour des contes; si elle est à Paris, elle a autre chose à faire qu'à lire ces rapsodies. On m'a dit que vous pourriez bien être berger d'un grand troupeau; si cela est, adieu les belles-lettres. Je ne combattrai pas l'idée de vous voir une houlette à la main; au contraire je féliciterai vos ouailles, & je suis bien sûr que vos pastorales seront d'un autre goût que celles du Puy en Velay; mais j'avoue qu'au fond de mon

(*a*) Voltaire parle ici d'un de ses meilleurs contes en vers, intitulé les *Trois Manières*. Voyez ce conte, tome II *des Mélanges de poésies*, page 155.

cœur, j'aimerais mieux vous voir la plume que la houlette à la main. J'ai dans la tête qu'il n'y a personne au monde plus fait par la nature & plus destiné par la fortune, pour jouir d'une vie charmante & honorée que vous l'êtes; toutes les houlettes du monde n'y ajouteront rien ; ce ne sera qu'un fardeau de plus ; mais faites comme il vous plaira; il faut que chacun suive sa vocation. Je n'en ai aucune pour jouer de la harpe dont vous m'avez parlé; cet instrument ne me va pas, j'en jouerais trop mal.

Tu nihil invitâ dices, faciesve Minervâ.

J'ai été enchanté que vous ayez retrouvé à Versailles votre ancienne amie ; cela lui fait bien de l'honneur dans mon esprit. Je suppose que M. Duclos, notre secrétaire, est toujours très-attaché à votre éminence. Il a le petit livre de la Tolérance ; je vous demande en grace de le lire & de le juger.

Je n'ai plus de place que pour mon profond respect & mon tendre attachement.

Le vieux de la Montagne.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Au Plessis, le 11 mars.

VOTRE lettre & vos contes, mon cher confrère, sont venus à propos pour dissiper la mélancolie d'un rhume mêlé de goutte qui me retient depuis six semaines au coin du feu. Les lettres, qui sont le plaisir le plus vif des gens sains, sont la véritable consolation des malades. *Vos Trois Manières* sont toutes fort

bonnes. Je voudrais ſeulement que *la triſte Apamis* s'appellât *la tendre Apamis*. La triſteſſe emporte toujours l'idée de l'ennui. Je voudrais auſſi que le *corſaire de Théone* évitât cette expreſſion de corſaire: *toutes deux je contenterai : il voulut agir tout de bon*, eſt encore une façon de s'exprimer bonne à éviter (*a*). La délicateſſe de notre langue ſe révolte encore plus contre les mots que contre les idées. A cela près, les trois contes ſont comme vous dites, aſſez *propres*, & pleins de ces vers heureux, qui ont le ſens juſte des proverbes, & qui ſe gravent aiſément & profondément dans la mémoire. Divertiſſez-vous à ce genre dans lequel la Fontaine peut être ſurpaſſé; mais de grace, n'ayez pas la pareſſe de fouiller dans vos poches; vous les trouverez pleines des plus belles gazes du monde; il ſerait dommage que vous négligeaſſiez de vous en ſervir. Notre ſecrétaire eſt toujours de mes amis; je devais aller demain paſſer quelques jours à Paris; la goutte & le rhume ont tout dérangé. Je lirai le petit Traité de la *Tolérance*; il eſt aiſé aux particuliers d'en ſuivre les maximes; c'eſt le chef-d'œuvre de la ſageſſe d'un gouvernement, de les faire pratiquer ſans exciter de fermentation, & ſans bleſſer ou paraître bleſſer les principes. J'ai reçu votre hiſtoire univerſelle juſqu'à nos jours. Il s'en faut de peu (& il ne tiendra qu'à vous) que ce ne ſoit le tableau le plus vrai, comme il eſt le plus philoſophique, le plus agréable & le

(*a*) Voltaire eut peu d'égard à ces obſervations minutieuſes; il changea ſeulement le mot de *corſaire*, que pourtant il pouvait très-bien conſerver.

plus varié. Nous nous verrons quelques jours; cela sera fort doux pour moi, & ne vous sera peut-être pas inutile. Mon cœur est vivement affligé. Madame de Pompadour, mon amie depuis vingt-trois ans, à qui j'ai de très-grandes obligations, est attaquée à Choisi depuis douze jours, d'une maladie dangereuse; le roi y perdrait une amie sincère, & les lettres une protectrice sûre & éclairée. Que la vie a peu d'instans heureux! les lettres! les lettres! les arts! il n'y a que cela qui console dans l'affliction, & qui jette un voile heureux sur toutes nos misères. Adieu, mon cher confrère, conservez votre santé; elle est utile à la mienne; je vous regarde comme le meilleur médecin de l'Europe.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 23 avril.

Je crois, monseigneur, que vous avez fait une véritable perte. Madame de Pompadour était sincèrement votre amie: & s'il m'est permis d'aller plus loin, je crois, du fond de ma retraite allobroge, que le roi éprouve une grande privation; il était aimé pour lui-même par une ame née sincère, qui avait de la justesse dans l'esprit & de la justice dans le cœur; cela ne se rencontre pas tous les jours. Peut-être cet événement vous rendra encore plus philosophe; peut-être en aimerez-vous encore mieux les lettres; ce sont-là des amies qu'on ne peut perdre, & qui vous accompagnent jusqu'au tombeau. Songez que dans le seizième siècle,

ceux qui cultivaient les lettres avec le plus de succès étaient gens de votre étoffe. C'étaient les Médicis, les la Mirandole, les cardinaux Sadolet, Bembo, Bibiena, de la Pole, & plusieurs prélats dont les noms composeraient une longue liste. Nous n'avons eu dans ces deniers temps que le cardinal de Polignac qui ait su mêler cette gloire aux affaires & aux plaisirs; car les Fénelon & les Bossuet n'ont point réuni ces trois mérites. Quoi qu'il en soit, tout ce que je prétends dire à votre éminence, c'est que nous n'avons aujourd'hui que vous, c'est qu'il faut que vous soyez aujourd'hui à notre tête, que vous nous protégiez, & sur tout que vous nous fassiez prendre un meilleur chemin que celui dans lequel nous nous égarons tous aujourd'hui.

Je ne sais si vous avez lu quelque chose des Commentaires sur Corneille; j'en avais déjà soumis quelques-uns à votre jugement, & vous m'aviez encouragé à dire la vérité. Je me doute bien que ceux qui ont plus de préjugés que de goût, & qui ne jugent d'un ouvrage que par le nom de l'auteur, seront un peu effarouchés des libertés que j'ai prises; mais enfin, je n'ai pu dire que ce que je pensais, & non ce que je ne pensais pas. J'ai voulu être utile, & je ne l'aurais pas été si j'avais été un commentateur à la façon des Daciers. Ce commentaire n'a pas seulement servi au mariage de mademoiselle Corneille, mariage qui ne se serait jamais fait sans vos générosités & sans celles des personnes qui vous ont secondé; il fallait encore empêcher les jeunes gens de tomber dans le

faux, dans l'outré, dans l'empoulé; défauts qu'on rencontre trop souvent dans Corneille au milieu de ses sublimes beautés.

Si vous avez du loisir, je vous exhorte à lire la vie du chancelier de l'Hôpital; vous y trouverez des faits & des discours qui méritent, je crois, votre attention. Je voudrais que le petit livre de la tolérance pût parvenir jusqu'à vous; il est très-rare, mais on peut le trouver; je crois d'ailleurs qu'il est bon qu'il soit rare. Il y a des vérités qui ne sont pas pour tous les hommes & pour tous les temps (*a*). Que votre éminence conserve ses bontés à son vieux de la montagne, qui lui est attaché avec le plus tendre & le plus profond respect.

DU MÊME.

Aux Délices, le 27 juin.

MONSEIGNEUR,

Il faut que vous permettiez encore cette petite importunité. Je sais respecter vos occupations, mais il y a une bagatelle très-importante pour moi, pour laquelle je vous implore: elle n'est ni sacerdotale, ni épiscopale; elle est académique. On va jouer une tragédie où votre éminence n'ira pas, & où je voudrais qu'elle pût aller. C'est ce triumvirat, cet assemblage

(*a*) Voltaire reconnaît ici, comme Fontenelle, qu'il y a des vérités que les circonstances peuvent rendre très-dangereuses. On n'a point assez profité de cette leçon.

d'assassins

d'aſſaſſins & de coquins illuſtres ſur quoi je vous conſultai l'année paſſée quand vous aviez du loiſir. J'ai oublié de vous demander le ſecret, & je vous le demande aujourd'hui très-inſtamment. On va donner la pièce ſous le nom d'un petit ex-jéſuite. Prêtez-vous à cette niche ſi on vous en parle. Je vous prends pour mon confeſſeur : vous ne me donnerez peut-être pas l'abſolution ; cependant je vous jure que j'ai ſuivi vos bons avis autant que j'ai pu. Si la pièce eſt ſifflée, ce n'eſt pas votre faute, c'eſt la mienne.

Comme vous voilà établi mon confeſſeur, je vous avouerai, toute réflexion faite, que, malgré mon extrême envie de vous voir uniquement à la tête des lettres, vivant en philoſophe, cependant je vous pardonne d'être archevêque.

Je ne trouve qu'une bonne choſe dans le teſtament attribué au cardinal de Richelieu : c'eſt qu'il faut qu'un évêque ſoit homme d'État plutôt que théologien. Le métier eſt bien triſte pour qui s'en tient aux fonctions épiſcopales ; mais un grand ſeigneur archevêque peut, dans les occaſions, tenir lieu de gouverneur, d'intendant, de juge, & tant vaut l'homme, tant vaut ſon égliſe. Si vous aviez ſiégé à Toulouſe, l'horrible affaire de Calas ne ſerait pas arrivée. Je ſuis obligé de parler ici à votre éminence d'un archevêque de votre voiſinage, qui a fait un étrange mandement. Il m'y a fourré très-indécemment : c'eſt M. d'Auch. Il prenait bien ſon temps ! tandis que je faiſais mille plaiſirs à ſon neveu qui eſt un gentil-homme de mon voiſinage. On dit que c'eſt un Patouillet, jéſuite, qui

eſt l'auteur de ce mandement brûlé à Toulouſe. Il faut que ce Patouillet ſoit un fanatique bien mal inſtruit. Il ne ſavait pas que j'avais recueilli deux jéſuites, dont l'un eſt mon aumônier, & l'autre demeure dans un de mes petits domaines. Le temps où nous vivons, monſeigneur, demande des hommes de votre caractère & de votre eſprit à la tête des grands diocèſes. Comme je ne ſuis qu'un profane, je n'en dirai pas davantage, & je vous demande votre bénédiction.

Je voudrais bien que vous puſſiez lire la Tolérance; je crois que vous y trouveriez quelques-uns de vos principes. L'ouvrage eſt un peu rabinique, mais il vous amuſerait.

J'aurai l'honneur d'écrire à votre éminence, quand elle ſera tranquille au pays des Albigeois, & débarraſſée de la groſſe beſogne.

Je la ſupplie de me conſerver ſes bontés, & d'agréer mon tendre reſpect.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Paris, le 21 juillet.

MES voyages & mes affaires m'ont empêché, mon cher confrère, de répondre plutôt à votre dernière lettre; mais ſoyez bien perſuadé que je vous aime toujours. J'ai lu l'*Éducation d'un prince*, qui m'a paru charmante. A l'égard de vos Remarques ſur Corneille, bien des gens les trouvent trop ſévères, & quelquefois peu reſpectueuſes. Quant à moi, je voudrais qu'on gardât pour les vivans tous les égards de

la politesse, & qu'il fût permis de dire librement son avis sur les morts. Quoique archevêque, j'aimerai toujours les lettres, & je les cultiverai dans les intervalles de mes occupations. Je hais le pédantisme jusques dans les vertus ; ainsi, en remplissant mes devoirs de pasteur, je n'abandonnerai pas entièrement les livres, ni la société des gens d'esprit.

Je partirai au mois d'octobre pour Alby, où je passerai un an de suite ; j'espère que vous m'y donnerez régulièrement de vos nouvelles, & que vous me ferez part de tous les petits ouvrages qu'il sera convenable d'envoyer à un cardinal-archevêque.

Je vais travailler au bonheur de trois cent vingt-sept paroisses : je vous avoue que je suis bien aise d'en avoir le pouvoir, & que la vie ne me paraît qu'une simple végétation, à moins qu'on ne l'emploie à éclairer les hommes & à les rendre plus heureux & meilleurs. Adieu, mon cher confrère, du pied de vos Alpes instruisez, amusez l'Europe, & conservez votre gaieté qui vous a fait vivre pour la gloire des lettres.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, en Bourgogne, par Genève, 15 mai.

J'AVAIS résolu, dans ma timide profanerie, de ne point écrire à monseigneur l'archevêque ; mais j'apprends que votre éminence fait autant de bien que je lui ai connu d'esprit & de grace.

Omnis Aristippum decuit color & status & res.

C'eſt votre bienfaiſance qui m'enhardit. Je m'adreſſe à vous dans votre département, qui eſt celui de ſecourir les malheureux.

Il y a une famille bien plus infortunée que celle des Calas, & qui doit, comme les Calas, ſes malheurs à l'horrible fanatiſme du peuple qui ſéduit quelquefois juſqu'aux magiſtrats. Mais pour ne pas fatiguer votre éminence par de longs détails, je prends le parti de lui envoyer une lettre que j'écrivis il y a quelques mois à un de mes amis, & qu'on rendit publique. On eſt prêt de demander au conſeil dont vous êtes, une évocation. Mais nos avocats ont beſoin de la copie de l'arrêt de Toulouſe, qui confirme la ſentence du premier juge. Cet arrêt eſt du 5 mai 1764; vous pourriez aiſément charger, ſans vous compromettre, quelque homme de confiance, de procurer cette copie. Je vous conjure de m'accorder cette grace, ſi elle eſt en votre pouvoir. Vous tirerez une famille de très-honnêtes gens de l'état le plus cruel où l'on puiſſe être réduit. Il y a bien des malheureux dans ce meilleur des mondes poſſibles; mais il n'y en a point qui méritent plus votre compaſſion. Vous rendrez ſervice au genre humain en ſervant à déraciner le fanatiſme fatal qui change les hommes en tigres. Ces deux exemples des Calas & des Sirven feront une grande époque. Accordez-nous, je vous en ſupplie, toute votre protection dans cette affaire qui intéreſſe l'humanité. Je ne ſais ſi vous êtes lié avec M. l'archevêque de Toulouſe, que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais il me ſemble que votre éminence eſt à portée de l'engager

à nous obtenir cette copie que nous demandons. Il est bien étrange qu'on puisse refuser la communication d'un arrêt. Une telle jurisprudence est monstrueuse, &, j'ose le dire, punissable. De bonne foi souffririez-vous de pareils abus, si vous étiez dans le ministère? Enfin, je m'en remets à votre sagesse & à votre bonté. Vous devez avoir quelque avocat à Toulouse, chargé des affaires de votre archevêché. Il me paraît bien aisé de faire retirer cette pièce par cet avocat. Au nom de Dieu, prenez cette bonne-œuvre à cœur. Je vous aimerai autant qu'on vous aime dans votre diocèse.

Je me flatte que vous jouissez d'une bonne santé, ainsi je n'ai rien à vous souhaiter,

Gratia, fama, valetudo, contingit abundè.

J'écris aujourd'hui de ma main. Une bonne femme m'a presque guéri de mes fluxions qui m'ôtaient l'usage de la vue. Les femmes sont toujours bonnes à quelque chose. Ainsi donc ma main vous assure que mon cœur est pénétré pour votre éminence d'attachement & de respect.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Alby, ce 24 juin.

Je ne voulais vous répondre, mon cher confrère, qu'en vous envoyant ce que vous m'avez demandé. Je n'ai pu encore y réussir. Le marquis de Créquy prétend qu'il sera plus heureux que moi; cela doit être, il

eſt plus jeune. Vous avez beau être *profane*, je vous aime toujours, & je me réſerve pour votre converſion. Je ne veux pas croire, comme la plupart de mes confrères, que votre projet ſoit de bannir la religion de la ſurface de la terre : vous avez toujours été l'ennemi du fanatiſme, & vous penſez ſûrement que ſi le fanatiſme qui s'arme en faveur de la religion eſt dangereux, celui qui s'élève pour la détruire n'eſt pas moins funeſte.

Qand on vous a mandé que je m'occupais ici à rendre heureuſes deux cent mille ouailles dont mon bercail eſt composé, on vous a dit la vérité. Cette occupation me ſatisfait plus que le miniſtère, où je n'avais que des intentions & point de moyens. L'homme n'eſt heureux que par le bien qu'il fait aux autres. Je ſais que vous prêchez cette morale par vos leçons & par vos exemples; auſſi avez-vous recouvré la vue; auſſi le ciel vous accorde-t-il une longue vie, malgré la faibleſſe de vos organes & l'immenſité de vos travaux. Faites donc des heureux encore; répandez vos rayons ſur un ſiècle qui décline : aimez-moi toujours quoique archevêque, & ne paſſez pas un an ſans m'écrire. Vous ſavez que je vous admire; mais peut-être ne ſavez-vous pas aſſez combien je vous aime, & combien je m'intéreſſe à votre bonheur & à votre gloire.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 22 décembre.

MONSEIGNEUR,

Je ſouhaite la bonne année à votre éminence, s'il y a de bonnes années; car elles ſont toutes aſſez mêlées, & j'en ai vu ſoixante-treize dont aucune n'a été fort bonne. Je ne m'imaginerai jamais que vous abandonniez entièrement les belles-lettres; vous ſeriez un ingrat. Vous aimerez toujours les vers français, quand même vous feriez des hymnes latins. Je ne dis pas que vous aimerez les miens, mais vous me les ferez faire meilleurs. Vous m'avez accoutumé à prendre la liberté de vous conſulter: je préſente donc à votre muſe archi-épiſcopale une tragédie profane pour ſes étrennes. Il m'a paru ſi plaiſant de mettre ſur la ſcène tragique une princeſſe qui raccommode ſes chemiſes, & des gens qui n'en ont pas (*a*), que je n'ai pu réſiſter à la tentation de faire ce qu'on n'a jamais fait. Il m'a paru que toutes les conditions de la vie humaine pouvaient être traitées ſans baſſeſſe; & quoique la difficulté d'ennoblir un tel ſujet ſoit aſſez grande, le plaiſir de la nouveauté m'a ſoutenu, & j'ai oublié le *ſolve ſeneſcentem*: mais ſi vous me dites *ſolve*, je jette tout au feu. Jettez-y ſurtout ces étrennes ſi elles vous ennuient, &

(*a*) Voltaire caractériſe ainſi aſſez plaiſamment ſa tragédie des Scythes, où il a mis en oppoſition le luxe d'un peuple eſclave & l'auſtérité des mœurs d'un peuple libre.

tenez-moi compte ſeulement du deſir de vous plaire. Je me flatte que vous jouiſſez d'une bonne ſanté, & que vous êtes heureux. Je ſais du moins que vous faites des heureux, & c'eſt un grand acheminement pour l'être. Vous faites de grands biens dans votre diocèſe; vous contemplez de loin les orages, & vous attendez tranquillement l'avenir.

Pour moi, chétif, je fais la guerre juſqu'au dernier moment. Janſéniſtes, Moliniſtes, Frérons, Pompignans, à droite à gauche, & des Prédicans, & J. J. Rouſſeau. Je reçois cent eſtocades : j'en rends deux cents & je ris. Je vois à ma porte Genève en combuſtion pour des querelles de Bibus, & je ris encore; & dieu-merci, je regarde ce monde comme une farce qui devient quelquefois tragique.

Tout eſt égal au bout de la journée, & tout eſt encore plus égal au bout de toutes les journées.

Quoi qu'il en ſoit, je me meurs d'envie que vous ſoyez mon juge, & je vous demande en grace de me dire ſi j'ai pu vous amuſer une heure. Vous êtes paſteur, & voici une tragédie dont des paſteurs ſont les héros. Il eſt vrai que des bergers de Scythie ne reſſemblent pas à vos ouailles d'Alby. Mais il y a quelques traits où l'on retrouve ſon monde. On aime à voir dans des peintures, quoique imparfaites, quelque choſe de ce qu'on a vu autrefois. Ces réminiſcences amuſent & font penſer. En un mot, monſeigneur, aimez toujours les vers; pardonnez aux miens, & conſervez vos bontés pour votre vieux & attaché ſerviteur. *V*.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Alby, ce 11 janvier.

Vos Scythes, mon cher confrère, n'ont rien de la vieilleſſe; ſi je leur trouvais un défaut, ce ferait plutôt d'être trop jeunes. Cela veut dire que le ſujet conçu par l'homme de génie a été rempli avec trop peu de ſoin. Le contraſte des mœurs perſannes & ſcythes n'eſt pas aſſez frappant; il n'eſt donc pas digne de vous. Fouillez-vous, mon cher confrère, vous trouverez à foiſon de ces vers brillans & heureux, qui s'impriment dans la mémoire, & qui caractériſent vos ouvrages de poéſie; ornez-en un peu vos Perſans & vos Scythes. Vos deux vieillards, l'un nourri à la cour & dans les armes; l'autre, chef de peuples, peuvent dire des choſes plus remarquables. Il faudrait bien établir, dès les premiers actes, que la femme ſcythe doit tuer de ſa main le meurtrier de ſon mari. Cela augmenterait la vraiſemblance, & doublerait le trouble du ſpectateur. Obéide renferme trop ſa paſſion; on ne voit pas aſſez les efforts qu'elle a faits pour l'étouffer, & pour la ſacrifier au devoir & à l'honneur. L'outrage qu'elle a reçu n'eſt pas aſſez démêlé : Athamare a-t-il voulu l'enlever, ou lui faire violence? Le ſpectateur français ne ſouffrirait pas cette dernière idée, elle révolterait la décence des mœurs générales, & réveillerait le goût des mauvaiſes plaiſanteries, ſi naturel aux Français. Obéide ne ſe défend pas aſſez de l'horrible fonction de poignarder ſon amant; elle ſouſcrit trop tôt à cette

loi des Scythes, qui n'eſt fondée ni dans la pièce, ni dans l'hiſtoire. On eſt ſurpris qu'Athamare conſerve la vie, par la ſeule raiſon qu'Obéide a préféré de ſe tuer elle-même; car, convenez-en, ce n'eſt que par une ſubtilité qu'il ſe trouve compris dans le traité paſſé entre les Scythes & les Perſans :

Le coupable reſpire, & l'innocente meurt.

L'ame du ſpectateur n'eſt guères ſatisfaite, quand les malheurs ne s'accordent pas avec la juſtice. Voilà mes remarques ou plutôt mes doutes. J'aime votre gloire : c'eſt ce qui me rend peut-être trop difficile. Je ne vous parle pas de quelques expreſſions faibles ou impropres; vous corrigerez tout cela à votre toilette, ou en vous promenant dans votre cabinet. Dieu vous a donné le talent de produire, & l'heureuſe facilité de corriger. Il vous en a donné un bien plus utile, celui de corriger les ridicules de votre ſiècle, & de les corriger en riant, & en faiſant rire ceux qui ont conſervé le goût de la bonne compagnie. Les écrivains ſe moquent quelquefois de cette bonne compagnie avant d'y être admis; mais il eſt bien rare qu'ils en ſaiſiſſent le ton; or, ce ton n'eſt autre choſe que l'art de ne bleſſer aucune bienſéance. Moquez-vous donc, tant que vous voudrez, de l'inſolence, de la vanité, de la hardieſſe, ſi communes aujourd'hui & ſi déplacées. Vos récréations en ce genre contribuent à la bonne ſanté, & corrigent l'impertinence de nos mœurs. Il eſt plaiſant que l'orgueil s'élève, à meſure que le ſiècle baiſſe : aujourd'hui preſque tous les écrivains veulent

être législateurs, fondateurs d'empires, & tous les gentils-hommes veulent descendre des souverains. On passait autrefois ces chimères aux grandes maisons; elles seules en avaient le privilége exclusif; aujourd'hui tout le monde s'en mêle. Riez de tout cela, & faites-nous rire; mais il est digne du plus beau génie de la France de terminer sa carrière littéraire par un ouvrage qui fasse aimer la vertu, l'ordre, la subordination, sans laquelle toute société est en trouble. Rassemblez ces traits de vertu, d'humanité, d'amour du bien général, épars dans vos ouvrages, & composez-en un tout qui fasse aimer votre ame autant qu'on adore votre esprit. Voilà mes vœux de cette année, ils ne sont pas au-dessus de vos forces, & vous trouverez dans votre cœur, dans votre génie, dans votre mémoire si bien ornée, tout ce qui peut rendre cet ouvrage un chef-d'œuvre. Ce n'est pas une pédanterie que je vous demande, ni une capucinade, c'est l'ouvrage d'une ame honnête & d'un esprit juste.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, le 9 février.

AYANT été mort, monseigneur, & enterré environ cinq semaines dans les horribles glaces des Alpes & du mont Jura, il a fallu attendre que je fusse un peu ressuscité pour remercier votre éminence de ce qu'elle aime toujours ce que vous savez, c'est-à-dire les belles-lettres, & même les vers, & qu'elle daigne aussi aimer ce bon vieillard qui achève sa carrière.

Œbaliæ sub montibus altis.

Je vous réponds qu'il a profité de vos bons avis autant que ſes forces ont voulu le lui permettre. Je crois que je dois dire à préſent,

Claudite jam rivos, pueri, ſat prata biberunt.

N'êtes-vous pas bien content du diſcours de notre nouveau confrère, M. Thomas? Son prédéceſſeur, Hardion, n'en aurait pas autant fait.

J'ai chez moi M. de la Harpe, qui eſt haut comme Ragotin, mais qui a bien du talent en proſe & en vers. Je corromps la jeuneſſe tant que je puis : il a fait un diſcours ſur la guerre & ſur la paix, qui a remporté le prix d'une voix unanime. Si votre éminence ne l'a pas lu, elle devrait bien le faire venir de Paris; elle verrait qu'on glane encore dans ce ſiècle après la moiſſon du ſiècle de Louis XIV. Nous cultivons ici les lettres au ſon du tambour; nous faiſons une guerre plus heureuſe que la dernière; le quartier-général eſt ſouvent chez moi. Nous avons déjà conquis plus de ſix pintes de lait que nos payſannes allaient vendre à Genève. Nos dragons leur ont pris leur lait avec un courage invincible. Et comme il ne faut pas épargner ſon propre pays quand il s'agit de faire trembler le pays ennemi, nous avons été à la veille de mourir de faim.

Ayez la bonté de faire dire quelques prières dans votre diocèſe pour le ſuccès de nos armes, car nous combattons les hérétiques, & je hais ces maudits enfans de Calvin, qui prétendent avec les Janſéniſtes, que les bonnes œuvres ne valent pas un clou à ſoufflet.

Je ne ſuis point du tout de cet avis. Je voudrais qu'on eût envoyé contre ces parpaillots un régiment d'ex-jéſuites, au lieu de dragons.

Tout ce que dit votre éminence ſur les prétentions, eſt d'un homme qui connaît bien ſon ſiècle, & le ridicule des prétendans. Cela mériterait une bonne épître en vers, & ſi vous ne la faites pas, il faudra bien que quelque inconnu la faſſe, & la dédie à un homme titré & illuſtre, ſans le nommer. Mais faudra-t-il dans cette épître paſſer ſous ſilence ceux de vos confrères qui font des mandemens dans le goût des Femmes Savantes de Molière, & qui, au nom du St. Eſprit, examinent ſi un poète doit écrire dans pluſieurs genres ou dans un ſeul; & ſi la Mothe & Fontenelle étaient autoriſés à trouver des défauts dans Homère? Les femmes petits-maîtres pourraient bien auſſi trouver leur place dans cette petite diatribe; on remettrait tout doucement les choſes à leur place. J'avoue que les poliſſons, qui de leur grenier gouvernent le monde avec leur écritoire, ſont la plus ſotte eſpèce de tous. Ce ſont les dindons de la baſſe-cour qui ſe rengorgent. Je finis en renouvellant à votre éminence mon très-tendre & profond reſpect pour le reſte de ma vie. *V.*

DU CARDINAL DE BERNIS.

Alby, le 26 mars.

J'AI attendu, mon cher confrère, pour répondre à votre dernière lettre, d'avoir lu les diſcours de M. Thomas & de M. de la Harpe. Le ſtyle du

premier ne me plaît guères que dans les notes qui accompagnent ſes éloges. Je n'aime point le ſtyle oriental qui ſe met à la mode. Il eſt dommage qu'on ne cherche plus à allier la force avec le naturel, & que Lucain ait parmi nous plus d'imitateurs que Virgile. En général, j'ai été content de la manière d'écrire de M. de la Harpe. S'il paſſe encore quelque temps avec vous, il achèvera de perfectionner des talens qui donnent les plus grandes eſpérances. Dès que vos Scythes ſeront imprimés, je vous prie de m'en envoyer un exemplaire. J'aime toujours les lettres, & même les vers, ſurtout quand c'eſt vous qui les avez faits. Rarement j'en lis d'autres. Je deviens vieux, mon cher confrère, puiſque je deviens ſi difficile. J'eſpère que nous verrons bientôt vos commentaires ſur la petite guerre de Genève. Il ne tiendra qu'à vous de les écrire comme Céſar. L'intérêt des évènemens ne pourra être le même; & je crois que les comptes de votre maître-d'hôtel y joueront le premier rôle.

Dans vos momens de loiſir, je vous prie de vous moquer un peu de la bouffiſſure qui règne aujourd'hui. En fait de goût, dès que les premières bornes ſont franchies, on ne ſait plus juſqu'où l'on pourra aller. Nous touchons preſque au galimatias. Eſt-il poſſible que dans un ſiècle où vous écrivez, on s'éloigne ſi fort du ſtyle de Racine, de Deſpréaux, & du vôtre! Rendez encore ce ſervice aux lettres. Vous pouvez faire cette heureuſe révolution en vous jouant.

Adieu, mon cher confrère; ſoyez toujours bien aimable. Vivez malgré la délicateſſe de vos organes &

la vivacité de votre ame ? ſoyez un prodige dans le monde phyſique comme dans le monde moral ; & ſurtout ayez de l'amitié pour moi, qui vous admire & qui vous aime.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 16 avril.

Albi, ſermonum noſtrorum candide judex.

VOUS êtes ſûrement du nombre des élus, monſeigneur, puiſque vous n'êtes pas du nombre des ingrats. Vous chériſſez toujours les lettres, à qui vous avez dû les principaux évènemens de votre vie. Je leur dois un peu moins que votre éminence, mais je leur ſerai fidèle juſqu'au tombeau. Je ſuis encore moins ingrat envers vous, qui avez bien voulu m'honorer de très-bons conſeils ſur la Scythie. J'attends de Paris mon ouvrage tartare pour vous l'envoyer dans le pays des Viſigoths, quoique aſſurément il n'y ait rien dans le monde de moins viſigoth que vous. Le blocus de Genève retarde un peu les envois de Paris. Cette campagne-ci ſera ſans doute bien glorieuſe, mais elle me gêne beaucoup. Dès que j'aurai ma rapſodie imprimée, j'y ferai coudre proprement une ſoixantaine de vers que vous m'avez fait faire, & je dirai : *Si placet tuum eſt.*

Si votre éminence ſouhaite que je lui envoie le factum des Sirven, il partira à vos ordres. Il eſt ſigné de dix-neuf avocats ; c'eſt un ouvrage très-bien fait. On

y venge votre province de l'affront qu'on lui fait de la croire féconde en parricides. C'était à un *languedochien* & non à moi, de faire rendre juſtice aux Sirven & aux Calas. Mais ces deux familles infortunées s'étant réfugiées dans mes déſerts, j'ai cru que la fortune me les envoyait pour les ſecourir.

Plus vous réfléchiſſez ſur tout ce qui ſe paſſe, plus vous devez aimer votre retraite. La groſſe beſogne archi-épiſcopale me paraît fort ennuyeuſe; mais vous faites du bien, vous êtes aimé, & il vous appartient de vous réjouir dans vos œuvres, comme dit le livre de l'Eccléſiaſte, attribué fort mal-à-propos à Salomon.

Oſerai-je vous demander ſi vous avez lu le Béliſaire de Marmontel, qu'on appelle ſon petit carême? La Sorbonne le cenſure pour n'avoir pas damné Titus, Trajan, & les Antonins. Meſſieurs de Sorbonne ſeront ſauvés probablement dans l'autre monde, mais ils ſont furieuſement ſifflés dans celui-ci.

Riez, monſeigneur, il faut ſouvent rire ſous cape; mais il eſt fort agréable de rire ſous la barette,

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas, &c.

Que votre éminence agrée le très-tendre reſpect du vieux Suiſſe.

D-U

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Alby, le 30 avril.

J'AI lu, mon cher confrère, les Scythes imprimés, avec l'éloge des deux grands ſatrapes de Babylone. J'ai trouvé dans cette pièce des changemens heureux, & pluſieurs morceaux qui prouvent que vous pouvez encore remplir cette carrière avec plus de force & d'intérêt que nos jeunes gens. Si vous m'envoyez des vers, faites enſorte que je puiſſe m'en vanter; je ne ſuis ni pédant ni hypocrite; mais ſûrement vous ſeriez bien fâché que je ne fuſſe pas ce que je dois être & paraître. Vous me ferez grand plaiſir de m'envoyer les mémoires des Sirven. Je ſuis très-diſpoſé à trouver innocens les malheureux; on ne peut d'ailleurs être plus éloigné que je le ſuis du fanatiſme en tout genre. J'aime l'ordre & la paix. L'humanité a ſur moi les droits les plus étendus. A propos d'humanité, avez-vous lu le diſcours d'un avocat-général de Grenoble? Quoiqu'il donne quelquefois dans l'enflure & l'enluminure modernes, on ne peut s'empêcher d'être remué en liſant cet ouvrage. Finiſſez votre petite guerre. Prolongez, embelliſſez votre couchant, en riant des ridicules, en donnant aux jeunes écrivains des leçons & des exemples, & en faiſant les délices de vos amis. Adieu, mon cher confrère, je vous aime autant que je vous admire.

Je n'approuve pas que la Sorbonne cenſure Béliſaire, qui reſpire les bonnes mœurs, & je n'approuve

pas non plus que notre confrère ſe ſoit expoſé à la cenſure par un chapitre épiſodique, & qui ne tient à rien (*a*).

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 18 mai.

VOICI, monſeigneur, deux exemplaires du mémoire en faveur des Sirven, & de la nature, & de la juſtice, contre le fanatiſme & l'abus des lois. J'aime mieux vous envoyer cette proſe que la tragédie des Scythes, que je n'ai pas ſeulement voulu lire, parce que les libraires s'étant trop hâtés, n'ont pas attendu mon dernier mot. On en fait actuellement une édition plus honnête, que j'aurai l'honneur de ſoumettre au jugement de vôtre éminence. Je joue demain un des vieillards ſur mon petit théâtre, & vous ſentez bien que je le jouerai d'après nature.

Vraiment, ſi je ſuis aſſez heureux pour vous dédier une épître, cette épître ne ſera que morale; mais il faut que cette morale ſoit piquante; & c'eſt-là ce qui eſt difficile.

Ce M. Servan ſe taille des ailes pour voler bien haut. Il vint, il y a deux ans, paſſer quelques jours

(*a*) Le cardinal pouvait ajouter que ce chapitre beaucoup trop vanté dans ſon temps par un certain parti, n'était qu'une redite de ce que Bayle & Voltaire ont tant de fois répété ſur la tolérance. Il fallait dire mieux que ces philoſophes, ou ſe taire ſur une matière épuiſée. Notez qu'en abjurant depuis la philoſophie, l'auteur de Béliſaire paraît avoir déſavoué les principes qu'il prêtait alors à ſon héros.

chez moi. C'eſt un jeune philoſophe tout plein d'eſprit. Il penſe profondément. Il n'a pas beſoin des petites pretintailles du ſiècle.

J'ai peur que notre guerre de Genève ne dure autant que celle de Corſe; mais elle ne ſera pas ſanglante. L'aventure des jéſuites fait une très-grande ſenſation juſques dans nos déſerts; & on parle à peine d'une femme qui établit la tolérance dans onze cents mille lieues quarrées de pays, & qui l'établit encore chez ſes voiſins. Voilà, à mon gré, la plus grande époque depuis trois ſiècles. Conſervez-moi vos bontés. Aimez toujours les lettres, & agréez mon tendre & profond reſpect.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Alby, ce 22 juin.

J'ai lu avec intérêt, mon cher confrère, le mémoire des Sirven. Je ſouhaite de tout mon cœur que juſtice leur ſoit rendue, & que leurs malheurs ſoient réparés. O combien l'ignorance & les paſſions ont ſacrifié de victimes, & combien cette partie de l'hiſtoire du genre humain humilie les eſprits éclairés & afflige les ames ſenſibles! Ces ſacrifices ſanglans, répétés d'âge en âge, & dans tous les pays, ne doivent pas nous rendre miſantropes, mais nous exciter à la bienfaiſance. Les belles ames ſe croient chargées de réparer toutes les injuſtices exercées par le plus fort ſur le plus faible. J'aime en vous, de préférence (même à vos talens que j'admire) ce penchant qui vous porte à protéger

le faible, & à secourir l'opprimé. Vos belles actions, en ce genre, dureront autant que vos ouvrages : on ne pourra pas dire que vous ayez cru que la vertu n'était qu'une chimère. Mais on dit que vous vous êtes amusé à faire dans notre langue la *Secchia rapita.* Si cela est assez grave pour moi, faites m'en part. J'attends vos Scythes mieux imprimés. J'aime toujours les lettres; elles m'ont fait plus de bien que je ne leur ai fait d'honneur. Mille entraves m'ont empêché de m'y livrer entièrement; rien ne m'empêchera de les honorer, de les chérir, ni d'admirer, ni d'aimer de tout mon cœur celui qui, dans notre siècle, les a cultivées avec tant de supériorité. *Vale.*

DU MÊME.

Rome, le 24 mai.

Le roi, mon cher confrère, a nommé le pape (*a*); son secrétaire d'état, les principales charges. Êtes-vous content? Vous attendez la suite; & moi aussi. On dit que je ne retournerai pas sitôt en France. On dit à Rome que je suis habile; & moi, je dis que je suis bien malheureux de ne pouvoir vous lire, vous relire, de n'avoir pas vu encore les *quatre Saisons* nouvelles; en un mot, de n'être pas libre. J'ai reçu l'épitre à M. de St. Lambert, & la jolie lettre qui

(*a*) Ganganelli ou Clément XIV, philosophe quoique pape, & l'un de ceux qui a rempli de nos jours avec le plus de distinction la chaire décrépite de Saint Pierre. La France, en effet, eut beaucoup d'influence sur sa nomination.

l'accompagnait. Soyez heureux puisque vous en faites, & n'oubliez pas votre sincère admirateur & serviteur.

DU MÊME.

Rome, le 19 juillet,

Voila, mon cher confrère, la permission que M. Adam desirait pour ne pas s'enrhumer (*a*). Une petite faute, qui avait été faite dans la supplique, en a retardé le succès. Je suis bien aise que M. le duc de Choiseul ait payé le tribut que tout homme d'esprit doit à la poésie. Si j'avais moins de petites affaires ici, qui emploient mon temps sans le remplir, je crois que je ferais encore des vers; mais je me contente de les aimer, & de me ressouvenir qu'ils m'ont ouvert la carrière du monde & de la fortune, & ce qui vaut bien mieux, qu'ils m'ont valu votre amitié. Je ne crois pas que le pape Clément XIV aime les fanatiques, ni qu'il protège le fanatisme. Il a étudié la théologie en homme d'esprit. Je voudrais qu'il eût étudié de même l'histoire. Adieu, mon cher confrère, je vous aime autant que je respecte la supériorité de vos talens & de votre génie.

(*a*) Le jésuite Adam, réfugié chez Voltaire, sollicitait, en cour de Rome, la permission de porter perruque. Il est singulier que Voltaire & le cardinal de Bernis se soient mêlés sérieusement d'une pareille affaire. Voyez, tome III *de la Correspondance générale de Voltaire*, page 236, le commencement de cette étrange négociation.

DE M. DE VOLTAIRE,

A Ferney, le 3 auguste.

PAR pitié pour l'âge caduque
D'un de mes sacrés estafiers,
Vous abritez sa vieille nuque.
Quand on est couvert de lauriers
On peut donner une perruque.
Prêtez-moi quelque rime en uque
Pour orner mes vers familiers.
Nous n'avons que celle d'eunuque;
Ce mot me conviendrait assez:
Mais ce mot est une sottise,
Et les beaux princes de l'Église
Pourraient s'en tenir offensés.

Je remercie très-tendrement votre éminence de la perruque de mon pauvre aumônier, qui ne verra pas ma lettre. Mais souffrez qu'il vous rende de très-humbles actions de graces; il ne les dit jamais à table, & j'en suis fâché.

On dit que vous faites des merveilles à Rome, & que vos pieds, tout potelés qu'ils sont, marchent sur des épines sans se blesser. Je suis très-fâché que votre Saint-Père soit peu versé dans l'histoire, il se croira encore au treizième siècle; mais vous le remettrez au courant, & vous viendrez plus aisément à bout d'un homme d'esprit que d'un sot. Vous avez une grande réputation dans l'Europe, & je vous prédis que vous ne vous en tiendrez pas à la place que vous occupez à présent, Vivez seulement, & laissez faire au temps.

Je fais actuellement de la soie tout comme si j'avais l'honneur d'être de votre diocèse.

Je jouis d'une retraite qui serait agréable, même dans le voisinage de Rome; mais quand le temps viendra où

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et pour nous commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux,

Alors je deviendrai un des plus malheureux agriculteurs qui respirent; alors si j'étais seul, si ma nièce ne venait pas dans ma Sibérie, je volerais en tapinois dans votre climat, je vous ferais ma cour par un escalier dérobé, & je verrais Saint-Pierre. Mais à moi n'appartient tant d'honneur. Je suis comme Mahomet II, qui fit graver, dit-on, sur son tombeau, *il eut un grand desir de voir l'Italie.*

J'en ai un plus grand, c'est que le plus aimable, le plus instruit, le plus brillant & le plus véritablement sage des Septante, agrée toujours mon tendre respect, & me conserve ses bontés.

P. S. Vraiement en relisant le chiffon de M. de Philippopoli, je trouve qu'il renvoie mon aumonier à son évêque, malgré la formule du *non obstantibus contrariis.* Cet évêque est l'ennemi mortel des perruques; il refusera net. Cela ferait un procès : ce procès ferait du bruit, & produirait du ridicule. Un

ex-jésuite & moi, voilà des sujets d'épigrammes, & de quoi égayer les gazetiers. On n'a déjà que trop tympanisé ma dévotion. Je ne ferai donc rien sans un ordre de votre éminence; je jetterais dans le feu les perruques du père Adam & les miennes, plutôt que de compromettre votre éminence.

DU CARDINAL DE BERNIS,

A Rome, le 27 septembre.

On ne peut rien faire de plus, mon cher confrère, pour la perruque de votre aumonier. J'espère que M. l'évêque de Genève ne sera pas plus rigoureux pour lui que le Saint-Siége....

Il est vrai que jusqu'ici les épines sur lesquelles je marche n'ont pas blessé mes pieds. Si le pape avait un peu voyagé; s'il avait respiré un autre air que celui de Rome, il aurait des vues plus étendues, & son ton serait très-aimable. Il a tout l'esprit que la nature peut donner à un homme qui n'a connu que le cloître & les congrégations. Il veut bien vivre avec les souverains, ne point tyranniser les consciences, & souffrir avec douceur le mal qu'il ne peut empêcher. Je ne me repens pas de lui avoir donné mon suffrage, *accompagné de plusieurs autres*. Au surplus, ma santé a très-bien résisté aux chaleurs, & mon ame résistera encore mieux aux petites tracasseries, qui sont les fruits naturels du pays que j'habite. Quand vous ferez quelque folie honnête, soit en vers, soit en prose, souvenez-vous de votre admirateur & du plus fidèle de vos serviteurs & *confrères*.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 13 novembre.

VOTRE éminence veut s'amuser à Rome de quelques vers français : eh bien ! en voilà. *Ma per tutti i santi*, oubliez que vous êtes archevêque & cardinal. Souvenez-vous seulement que vous êtes le plus aimable des hommes, l'académicien le plus éclairé, & que vous avez du génie. J'ajouterai encore : souvenez-vous que vous avez de la bonté pour moi, & dites-moi, je vous en prie, si vous êtes de l'avis de milord Cornsbury.

Vous ne montrerez pas les Guèbres au cardinal Torregiani, n'est-il pas vrai ? Ma foi, votre pape paraît une bonne tête. Comment donc ? depuis qu'il règne, il n'a fait aucune sottise.

DU MÊME.

A Ferney, le 9 février.

VOUS me tenez rigueur, monseigneur; mais permettez-moi de vous dire que votre éminence a tort. Tout fâché que je suis contre vous, je ne laisse pas de vous donner ma bénédiction ; recevez-la avec autant de cordialité que je vous la donne. Si vous êtes cardinal, je suis capucin. Le général qui est à Rome m'en a envoyé la patente. Un gardien me l'a présentée. Je me fais faire une robe de capucin assez jolie. Il

eſt vrai que la robe ne fait pas le moine, & que je ne peux m'appliquer ces vers charmans,

Je ne dis rien de mon ſommeil ;
On ſait bien que les gens du monde
N'en connaiſſent point de pareil.

A l'égard de Joad, vous penſez comme moi; mais vous ne devez pas me le dire : auſſi ne me le dites-vous pas, & vous devez être très-sûr que je vous garderai le ſecret, même ſur votre ſilence. Permettez ſeulement qu'un vieillard de ſoixante - ſeize ans vous aime de tout ſon cœur, indépendamment de ſon reſpect.

Vous êtes bien heureux dans la ville aux ſept collines, dans le temps que je ſuis entre quarante montagnes glacées. Il ne me manque que la femme de neige de Saint-François.

Frère V. capucin indigne.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Rome, ce 28 février.

J'AI tort, mon cher confrère, je l'avoue, mais je ne ſavais pas que vous étiez capucin. Le général a bien fait de vous en envoyer la patente. Cela prouve que l'ordre ſéraphique rend juſtice aux grands talens. Le bon abbé de Saint-Pierre dit dans ſes prophéties : « Un jour viendra que les capucins auront plus d'eſ- « prit que les jéſuites ». Ce jour eſt venu. Sans aucun myſtère, je conviendrai que j'ai lu vos Guèbres avec plaiſir, & qu'Athalie ne m'a jamais paru un ouvrage

fupérieur que par le ftyle (*a*). Je n'ofais pas le dire; mais j'ai toujours été révolté qu'on eût permis de mettre un femblable fujet fur notre théâtre.

J'ai dit au pape ce que vous m'écriviez il y a quelque temps : « Comment donc votre pape paraît avoir une « bonne tête! depuis qu'il règne, il n'a pas fait encore » une fottife ». Sa fainteté écouta cette plaifanterie avec plaifir : elle me parla avec éloge de la fupériorité de vos talens. Si vous finiffez par ê tre un bon capucin, le pape ofera vous aimer autant qu'il vous eftime. Ne me boudez pas; écrivez-moi, quand vous n'avez rien à faire; & foyez sûr que je ferai toujours autant votre ferviteur que votre admirateur.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 11 mai.

QUOIQUE je fois, monfeigneur, fort près d'aller voir Saint-François d'Affife, le patron du pape & le mien, il faut pourtant que je prenne la liberté de vous propofer une négociation mondaine, & que je vous demande votre protection.

Je ne fais fi votre éminence eft informée que M. le duc de Choifeul établit une ville nouvelle à deux pas

(*a*) Il nous femble que le cardinal juge Athalie un peu légèrement. Cette pièce eft non-feulement un chef-d'œuvre par le ftyle, mais c'eft la première tragédie fans amour qui ait été donnée au théâtre. Les caractères admirablement foutenus, l'exacte vérité des mœurs, l'ordonnance noble & fimple, la pompe du fpectacle, les chœurs comparables aux plus beaux modèles de la fcène antique, toutes les règles de l'art fidèlement obfervées, en un mot, tous les genres de mérite paraiffent réunis dans ce magnifique ouvrage.

de mon hameau. On a déjà conftruit fur le lac de Genève un port qui coûte cent mille écus. Les bourgeois de Genève, gens un peũ difficiles à vivre, ont conçu une grande jaloufie de cette ville qui fera commerçante; & depuis que je fuis capucin, ils ont craint que je ne convertiffe leurs meilleurs ouvriers huguenots, & que je ne tranfplantaffe leurs ouailles dans un nouveau bercail, comme de fait, grace à Saint-François, la chofe eft arrivée.

Vous n'ignorez pas qu'il y eut beaucoup de tumulte à Genève, il y a trois mois. Les bourgeois qui fe difent nobles & feigneurs, affaffinèrent quelques Genevois, qui ne font que natifs. Les confrères des affaffinés, ne pouvant fe réfugier dans la ville de M. le duc de Choifeul, parce qu'elle n'eft pas bâtie, choifirent mon village de Ferney pour le lieu de leur tranfmigration; ils fe font répandus auffi dans les villages d'alentour. Je les ai convertis à moitié; car ils ne vont plus au prêche. Il eft vrai qu'ils ne vont pas non plus à la meffe; mais on ne peut pas venir à bout de tout en un jour, & il faut laiffer à la grace le temps d'opérer. Ce font tous d'excellens horlogers; ils fe font mis à travailler dès que je les ai eu logés.

J'ai pris la liberté d'envoyer au roi de leurs ouvrages; il en a été très-content, & il leur accorde fa protection. M. le duc de Choifeul a pouffé la bonté jufqu'à fe charger de faire paffer leurs ouvrages à Rome. Notre deffein eft de ruiner faintement le commerce de Genève, & d'établir celui de Ferney.

Nos montres font très-bien faites, très-jolies, très-bonnes, & à bon marché.

La bonne œuvre que je ſupplie votre éminence de faire, eſt ſeulement de daigner faire chercher par un de vos valets-de-chambre, ou par quelque perſonne en qui vous aurez confiance, un honnête marchand, établi à Rome, qui veuille ſe charger d'être notre correſpondant. Je vous réponds qu'il y trouvera ſon avantage.

Les entrepreneurs de la manufacture lui feront un envoi, dès que vous nous aurez accordé la grace que nous vous demandons.

Je ſuis enchanté de mes nouveaux hôtes; ils ſont tous d'origine françaiſe. Ce ſont des citoyens que je rends à la patrie, & le roi a daigné m'en ſavoir gré. C'eſt cela ſeul qui excuſe la liberté que je prends avec vous. Cette négociation devient digne de vous, dès qu'il s'agit de faire du bien. La plupart de ces familles ſont *languedochiennes*; c'eſt encore une raiſon de plus pour toucher votre cœur.

Si Catherine II prend Conſtantinople, nous comptons bien fournir des montres à l'Égliſe grecque; mais nous donnons de grand cœur la préférence à la vôtre qui eſt incomparablement la meilleure, puiſque vous en êtes cardinal. La triomphante Catherine m'a donné rendez-vous à Athènes, & je n'y trouverai perſonne que je puiſſe vous comparer, quand il deſcendrait d'Homère ou d'Héſiode en droite ligne. Mais en trouverais-je beaucoup à Rome?

Que votre éminence conſerve ſes bontés à frère François, capucin indigne. *V.*

Copie de la lettre circulaire envoyée à tous les ambassadeurs.

A Ferney, le 5 juin.

Monseigneur le cardinal de Bernis est très-humblement supplié d'honorer de sa protection les artistes dont il s'agit.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur d'informer votre excellence que les bourgeois de Genève ayant malheureusement assassiné quelques-uns de leurs compatriotes, plusieurs familles de bons horlogers s'étant réfugiées dans une petite terre que je possède au pays de Gex, & M. le duc de Choiseul les ayant mises sous la protection du roi, j'ai eu le bonheur de les mettre en état d'exercer leurs talens. Ce sont les meilleurs artistes de Genève : ils travaillent en tout genre, & à un prix plus modéré qu'en toute autre fabrique. Ils font en émail avec beaucoup de promptitude tous les portraits dont on veut garnir les boîtes des montres ; ils méritent d'autant plus la protection de votre excellence, qu'ils ont beaucoup de respect pour la religion catholique.

C'est sous les auspices de M. le duc de Choiseul que je supplie votre excellence de les favoriser, soit en leur donnant vos ordres, soit en daignant les faire recommander aux négocians les plus accrédités.

Je vous prie, monsieur, de pardonner à la liberté

que je prends, en conſidération de l'avantage qui en réſulte pour le royaume.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de reſpect, monſieur,

De votre excellence, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE, *gentil-homme ordinaire de la chambre du roi.*

DU MÊME.

A Ferney, le 28 décembre.

Je vois, monſeigneur, par votre lettre à l'académie de Marſeille, que vous êtes mon protecteur; mais j'ai vu par votre ſilence ſur la colonie que j'ai établie, que vous ne me protégez point du tout. Je ne peux m'empêcher de vous dire que vous m'avez profondément affligé. Je n'ai point mérité cette dureté de votre part; je m'en plains à vous avec une extrême douleur.

Vous avez cru apparemment que ma colonie n'était qu'une licence poétique. C'eſt pourtant une colonie très-réelle & très-conſidérable, compoſée de trois fabriques protégées par le roi, & ſingulièrement par M. le duc de Choiſeul. Elles réuſſiſſent toutes. Il n'y a point d'ambaſſadeur qui ne ſe ſoit empreſſé de nous procurer des correſpondances dans les pays étrangers. Vous êtes le ſeul qui non ſeulement n'ayiez pas eu cette bonté, mais qui ayiez dédaigné de me répondre.

Que vous en coûtait-il de faire dire un mot au consul de France, que vous avez à Rome ? J'attendais cette grace de la bienveillance que vous m'aviez témoignée, & de l'ancienne amitié dont vous m'honoriez. Vous faites descendre *canos meos cum mærore ad infernum.*

Je ne devrais pas vous faire des reproches, mais je ne suis pas glorieux. Si vous aviez voulu pour vous, ou pour quelqu'un de vos amis, quelque jolie montre aussi bonne que celles d'Angleterre, & qui aurait coûté la moitié moins, vous l'auriez eue en dix jours par la poste de Lyon.

Que votre éminence agrée s'il lui plait, le respect & l'extrême colére de l'hermite de Ferney. *V.*

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 3 janvier.

Eh bien! cruelle éminence, ne protégez point ma colonie. Laissez-la périr. Je péris bien, moi qui l'ai fondée. Je suis ruiné de fond en comble; mais cela n'est rien à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Souvenez-vous seulement que je vous écrivais il y a deux ans : *vous ne vous en tiendrez pas là.* Vous êtes dans la vigueur de l'âge. Prospérez; il ne tient qu'à vous. Mais de la félicité, n'en avez-vous pas par-dessus la tête ?

Si je meurs, c'est en aimant votre barbare & charmante éminence

Le vieil hermite de Ferney.

DE

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 11 janvier.

J'ÉTAIS, monſeigneur, en colère comme Ragotin quand on ne lui ouvrait pas la porte aſſez-tôt. Je grondais votre éminence dans le temps même que vous m'écriviez, & que je vous devais des remercîmens.

Si je réuſſis dans ma prédiction, je ne vous importunerai point pour les états du pape; mais je demanderai votre protection pour ceux du grand-turc. C'était là le grand objet du commerce de ma colonie. Cette branche a été anéantie par la guerre avec les Ruſſes. Le roi de Pruſſe m'a enlevé douze familles qui devaient s'établir dans mon hameau; & les fermiers-généraux en ont fait déſerter deux par leurs petites perſécutions. Mais ſi Muſtapha me reſte, je ſuis trop heureux. Je vous prierai donc de faire au plutôt la paix entre lui & la victorieuſe Catherine II. C'eſt la grace que j'attends, ſi vous retournez de Rome à Verſailles, comme je l'eſpère. Quoi qu'il arrive, je ſuis sûr que vous ſerez heureux ſoit à Verſailles, ſoit à Rome.

Eſt Ulubris (1), *eſt hîc, animus ſi te non deficit æquus.*

Agréez toujours, monſeigneur, les tendres reſpects de ce vieillard ſi colère. *V.*

(1) Ulubres était une bourgade où Auguſte était né. Comme il avait été élevé au rang des dieux, on lui érigea un temple dans le lieu de ſa naiſſance. On a trouvé réoemment les ruines de cet

DU CARDINAL DE BERNIS.

Rome, le ..... janvier.

Je ne ſuis ni cruel, ni barbare, mon cher confrère, mais je ne veux pas donner à vos horlogers des correſpondans infidèles. Le commerce n'exiſte pas à Rome. Notre conſul n'oſerait vous indiquer un ſeul marchand dont il pût répondre. Je vous ai déjà fait part des motifs de mon ſilence. La négligence, ni l'oubli n'y ont eu aucune part. Je ſais qu'on a parlé de moi. Je ſuis très-flatté que le public y penſe encore; mais je m'eſtime très-heureux de ce que la cour n'y penſe point du tout. Continuez à prouver que vous êtes véritablement philoſophe par votre bonne ſanté. Vous l'avez prouvé par vos écrits. Vous ſavez, mon cher confrère, que je vous aime preſque autant que je vous admire.

Je viens de recevoir votre lettre plus douce du 11.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, le 13 février.

Un garçon bleu (*a*), qui a de bons yeux & de bonnes oreilles, eſt venu dans ce pays-ci pour recueillir une petite ſucceſſion. Il prétend qu'il a entendu un

édifice, & des ſtatues qui le décoraient, à une très-petite diſtance de Vélétri; & ce ſont les fouilles faites à cette occaſion qui ont fait découvrir, il y a moins d'un an, cette ſtatue de Minerve, regardée par les connaiſſeurs, comme un des plus précieux monumens de l'antiquité. (*Note du citoyen Bourgoing*).

(*a*) Il ſemble qu'une note eût été néceſſaire ici.

familier dire au maître : *il n'y a que le cardinal de B. qui puiſſe vous tirer d'affaire*, & que le maître a répondu par un ſourire tout-à-fait agréable, ſans dire un mot.

Je me hâte, monſeigneur, de vous mander cette nouvelle. Peut-être le temps de l'accompliſſement de ma prophétie approche. Pour moi, je penſe comme le familier & comme le garçon bleu, mais il ſe pourrait bien que vous ne vouluſſiez pas quitter votre heureuſe tranquillité pour vous mêler des querelles d'autrui. Quoi qu'il en ſoit, je renouvelle à votre éminence les aſſurances de mon très-tendre reſpect.

Le vieil hermite du Mont-Jura. V.

DU CARDINAL DE BERNIS.

(Sans date).

Les garçons bleus & les eſprits familiers, mon cher confrère, ne ſont pas infaillibles; on juge mieux des évènemens en calculant les intérêts & les paſſions de ceux qui ont le principal crédit. Votre prophétie s'eſt accomplie en partie : le public m'a deſiré (*a*); ma bonne fortune ſauvera ma tranquillité. Vous ſavez qu'il eſt plus difficile & moins glorieux de réparer le mal que de faire le bien. Tenez-vous en à cette maxime, & ne faites plus pour moi des vœux indiſcrets. J'aime & j'admire toujours de tout mon cœur mon cher confrère.

(*a*) Le bruit avait couru que le cardinal de Bernis ferait premier miniſtre.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, le 27 novembre.

On me mande, monſeigneur, qu'un anglais, très-anglais, qu'on appelle M. Muller (*a*), homme d'eſprit, penſant & parlant librement, a répandu dans Rome qu'à ſon retour il m'apporterait les oreilles du grand inquiſiteur dans un papier de muſique; & que le pape, en lui donnant audience, lui a dit : *Faites mes complimens à M. de Voltaire. & annoncez-lui que ſa commiſſion n'eſt pas faiſable ; le grand inquiſiteur à préſent n'a plus ni yeux, ni oreilles.*

J'ai bien quelque idée d'avoir vu cet anglais chez moi, mais je puis aſſurer votre éminence que je n'ai demandé les oreilles de perſonne, pas même celles de Fréron & de la Beaumelle.

Suppoſé que ce M. Muller ait tenu ce diſcours dans Rome, & que le pape lui ait fait cette réponſe, voici ma réplique ci-jointe. Je voudrais qu'elle pût vous amuſer; car, après tout, cette vie ne doit être qu'un amuſement. Je vous amuſe très-rarement par mes lettres, car je ſuis bien vieux, bien malade & bien faible : mes ſentimens pour vous ne tiennent point de cette faibleſſe, ils ne reſſemblent point à mes vers.

Agréez mon très-tendre reſpect, & conſervez vos bontés pour le vieillard de Ferney.

(*a*) Il eſt queſtion de ce M. Muller dans une lettre de Voltaire au maréchal de Richelieu, en date du 27 novembre 1771, tome III *de la Correſpondance générale.*

Le grand Inquisiteur, selon vous, très-saint Père,
N'a plus ni d'oreilles ni d'yeux.
Vous entendez très-bien : vous voyez encor mieux,
Et vous savez surtout bien parler & vous taire.
Je n'ai point ces talens; mais je leur applaudis.
Vivez long-temps dans la paix de l'Église,
Allez très-tard en paradis;
Je ne suis point pressé que l'on vous canonise.
Aux honneurs de là-haut rarement on atteint.
Vous êtes juste & bon, que faut-il davantage ?
C'est bien assez, je crois, qu'on dise il fut un sage.
Dira qui veut, il fut un saint.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Rome, le . . . . (a).

Le pape, mon cher confrère, a très-bien pris vos plaisanteries en prose & en vers : c'est une preuve de la supériorité de son esprit. Car, en général, les Italiens & les Romains modernes n'entendent pas trop la plaisanterie. Le pape donc, voudrait que vous fussiez un peu plus saint que vous ne l'êtes; mais, au surplus, il est flatté de votre estime & desire sincèrement votre conservation pour l'honneur des lettres & de notre siècle. Ménagez votre santé, puisque le souverain pontife le veut, & que je le desire encore plus ardemment que le souverain pontife.

(a) La date manque; mais cette lettre est évidemment une réponse à la précédente.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, le 28 janvier.

Voici, monseigneur, une affaire qui eſt de la compétence d'un archevêque, d'un cardinal & d'un ambaſſadeur. Il s'agit d'acquérir une jolie ſujette au roi, & d'empêcher un ancien officier du roi de ſe damner.

Je ne ſais ſi Florian a l'honneur d'être connu de votre éminence. Il dit qu'il a celui d'être allié de votre maiſon. Il a ci-devant épouſé une de mes nièces, & après la mort de ſa femme il eſt venu paſſer quelques mois dans mon hermitage. Lucrèce Angélique a eſſuyé ſes larmes. Tous deux, & moi troiſième, nous demandons votre protection; ſans quoi Philippe & Lucrèce ſont expoſés à des péchés mortels, qui font trembler.

Moi qui ne peux plus faire de péchés mortels, je m'intéreſſe à deux ames qui courent riſque de perdre leur innocence baptiſmale, ſi le ſaint-père n'y met la main.

Je ſais que le pape eſt *intrà jus & extrà jus*. Je ſais que vous êtes plein de bonté, & que vous favoriſerez autant qu'il eſt en vous les ſacremens & les amours; j'entends les amours légitimes.

Quoi qu'il en ſoit, & de quelque manière que la requête des deux amans ſoit reçue, je ſupplie votre éminence d'agréer le reſpect & le tendre attachement du vieux malade de Ferney. *V.*

Que je vous trouve heureux d'être à Rome ! On dit que la plupart de ceux qui sont à Versailles & à Paris enragent.

Mémoire qui accompagnait cette lettre.

PHILIPPE-ANTOINE DE CLARIS DE FLORIAN, ancien capitaine de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, pensionnaire du roi, né à Sauve en Languedoc, diocèse d'Alais,

Et Lucrèce-Angélique, fille de Jean-Antoine de Normandie, & de Lucrèce-Magdelaine Courtone, née à Roterdam,

Tous deux majeurs, & sans père ni mère, veulent s'épouser.

Le sieur de Florian est catholique;

Lucrèce-Angélique est protestante; mais elle consent de se confesser & de se faire instruire; pourvu qu'elle se marie avant d'être instruite, espérant que la grace descendra sur elle; & que le mari fidèle convertira la femme infidèle.

Elle a eu le malheur d'épouser ci-devant un calviniste à Genève. Mais elle a obtenu un divorce selon les lois de Genève, & est libre.

Ils sont tous deux dans le diocèse de Genève, sur terre de France.

Ils demandent une dispense à sa sainteté pour se marier.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Rome, le 25 février.

J'AURAIS fort desiré, mon cher confrère, de rendre service à M. de Florian, qui est allié de mon beau-frère, & votre parent, mais l'affaire ne peut réussir; elle ne peut pas même être proposée ici.

J'aime beaucoup mieux en effet le séjour de Rome (où l'on n'ose pas m'inquiéter) que celui de Versailles, où je ne serais pas tranquille. Mon étoile, (si étoile il y a) est singulière, mais elle n'est pas malheureuse. Vous vous souvenez que je dis au cardinal de Fleuri : *j'attendrai.* Ce mot explique la conduite de toute ma vie. C'est parce que j'ai eu de la patience & de la modération que j'ai souvent réussi, & que je vis heureux & tranquille. Quoique votre santé soit délicate, & que vous en ayez quelquefois abusé, j'espère que vous vivrez autant que Fontenelle, & cela est bien juste. Vous jouissez de votre réputation & de vous-même; vous rendez heureux ceux qui vous environnent, après avoir illustré votre siècle. Vivez donc cent ans sans radoter, & aimez toujours le plus fidèle de vos serviteurs & le plus sincère de vos admirateurs.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, le 2 mai.

Je l'avais bien dit à votre éminence & à sa sainteté, que vous seriez tous deux responsables des péchés de ce pauvre Florian. Il s'est marié comme il a pu. On prétend que son mariage est nul; mais les conjoints l'ont rendu très-réel. C'est bien la peine d'être pape pour n'avoir pas le pouvoir de marier qui l'on veut. Pour moi, si j'étais pape je donnerais liberté entière sur cet article, & je commencerais par la prendre pour moi.

En attendant, permettez que j'aye l'honneur de vous envoyer ce petit conte qui m'a paru très-honnête, & qui est, je crois, d'un jeune abbé. Quand les Dieux autrefois venaient sur la terre, c'était pour s'y amuser, attendu que la journée a vingt-quatre heures. Votre génie doit s'amuser toujours même à Rome. Il serait peut-être excédé de tracasseries dans Versailles. Il verrait de trop près nos misères. Il est mieux dans le pays des Scipion, des Virgile & des Horace.

Le vieux malade de Ferney vous demande très-humblement votre bénédiction & des indulgences plénières.

DU CARDINAL DU BERNIS.

Rome, le ......

Je ne suis pas trop excusable, mon cher confrère, de n'avoir pas répondu sur-le-champ à votre lettre du mois de mai dernier. La *Bégueule* est fort jolie. Le jeune abbé qui l'a faite a bien profité des leçons de son maître. C'est le seul de vos imitateurs qui ait bien saisi les graces de votre style. Faites beaucoup d'élèves comme celui-là. Si on retranchait du petit conte quelques expressions un peu trop vives pour un abbé, je n'aurais guères lu de vers plus agréables ni plus philosophiques. Ma nièce, qui avait de la disposition à s'ennuyer aisément, a lu votre conte chevaleresque; elle a été sur-le-champ convertie. Continuez, mon confrère, à faire honneur aux lettres & à votre patrie. Éclairez les hommes en leur apprenant à respecter un frein nécessaire à toute société. Triomphez encore long-temps de la mort & de l'envie, & aimez toujours le plus sincère de vos admirateurs.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 8 auguſte.

Le vieux malade de Ferney éprouve ſans doute une grande conſolation quand il reçoit certaines lettres de Rome ; mais il ne les exige pas. Il reſpecte *barette* & *pareſſe*. Il prend ſeulement la liberté d'envoyer ce rogaton (*a*) pour aider un peu à la méridienne après-diné. Il préſente ſon tendre reſpect.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Le 8 août.

Je vous remercie, mon cher confrère, de veiller de temps en temps à ma ſanté. Les derniers vers que vous m'avez envoyés (indépendamment de certaine citation trop flatteuſe) m'ont fait grand bien. On dit que vous avez fait nouvellement d'autres vers, qui reſſemblent à ceux de votre jeuneſſe. Si cela eſt vrai, ſouvenez-vous que j'habite le pays de Virgile & d'Horace, mais que l'un & l'autre ſont morts ſans héritiers. Je vous ſouhaite, mon cher confrère, la longue vie de Sophocle ; perſonne n'a plus de droit que vous d'y prétendre.

(*a*) Ce que Voltaire appelle un *Rogaton*, eſt la pièce intitulée *les Syſtêmes*, tome II des *Mélanges de poéſies*, page 322, pièce que le citoyen Bourgoing ne s'eſt pas rappelée, & dans les notes de laquelle il ſe trouve un éloge très-flatteur, & même des vers du cardinal de Bernis, comparés à des vers latins de l'Anti-Lucrèce du cardinal de Polignac. Voyez ces notes, pages 341 & 342 du même volume.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 10 ſeptembre.

En voici bien d'un autre, monſeigneur. Il court une lettre inſolente, exécrable, abominable, d'un abbé Pinzo au pape. Je n'ai jamais aſſurément entendu parler de cet abbé Pinzo; mais des gens remplis de charité m'attribuent cette belle beſogne. Cette calomnie eſt abſurde, mais il eſt bon de prévenir toute ſorte de calomnie.

Je demande en grace à votre éminence de vouloir bien me mander s'il y a en effet un abbé Pinzo. L'on m'aſſure qu'on a envoyé cette lettre au pape, comme étant mon ouvrage. Je revère trop ſa perſonne, & je l'eſtime trop pour craindre un moment qu'il me ſoupçonne d'une telle ſottiſe. Mais enfin, comme il ſe peut faire qu'une telle impoſture prenne quelque crédit dans Rome chez des gens moins éclairés que ſa ſainteté, vous me pardonnerez de vous en prévenir & même de joindre à cette lettre le témoignage de M. le réſident de France à Genève.

Le dangereux métier d'homme de lettres expoſe ſouvent à de telles imputations. On dit qu'il faut prendre le bénéfice avec les charges; mais ici le bénéfice eſt du vent, & les charges ſont des épines.

Mon très-ancien, très-tendre & très-reſpectueux attachement pour votre éminence, me fait eſpérer qu'elle voudra bien m'ôter cette épine du pied, ou plutôt de la tête: elle eſt bien sûre de mon cœur. *V.*

Pièce jointe à la lettre précédente.

Je soussigné, certifie que M. de Voltaire m'a fait voir aujourd'hui une lettre datée d'une campagne près Paris, du 21 août 1772, contenant en trois pages diverses choses particulières, & à la fin ces mots : « le pape a fait enfermer un abbé Pinzo ; il court ici » une lettre de cet abbé à sa sainteté, &c. ; » & que sur une feuille séparée de la même écriture, est la lettre dudit abbé Pinzo, telle qu'elle a été imprimée ; certifie de plus, que personne ne connaît à Genève cet abbé Pinzo, & que tous les Genévois que j'ai vus m'ont témoigné une indignation marquée de cette lettre vraie ou supposée. Fait à Genève, le 9 septembre 1772.

HENNIN,

Résident pour le roi.

DU CARDINAL DE BERNIS.

(Sans date).

On ne connaît point à Rome, mon cher confrère, ni l'abbé Pinzo, ni la lettre insolente au pape. Sa sainteté méprise les libelles ; elle est bien éloignée de soupçonner qu'un homme d'un mérite supérieur s'abaisse à ces infamies. Soyez tranquille sur cette imputation, également fausse & ridicule. Vivez heureux, c'est-à-dire, tranquille ; & continuez à mériter des envieux, sans cesser de mépriser l'envie. Laissez-lui ronger la lime, elle y brisera ses dents.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 29 ſeptembre.

Je prends la liberté, monſeigneur, de vous préſenter un voyageur Génevois, digne de toutes les bontés de votre éminence, tout huguenot qu'il eſt. Sa famille eſt une des plus anciennes de ce pays, & ſa perſonne une des plus aimables. Il s'appelle M. de Sauſſure. C'eſt un des meilleurs phyſiciens de l'Europe. Sa modeſtie eſt égale à ſon ſavoir. Il mérite de vous être préſenté d'une meilleure main que la mienne. Je me tiens trop heureux de ſaiſir cette occaſion de vous renouveller mes hommages, & le reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monſeigneur, de votre éminence, le, &c.

VOLTAIRE.

DU MÊME.

A Ferney, le 5 octobre.

MONSEIGNEUR,

M. le marquis de Condorcet & M. d'Alembert m'ont appris ce que c'était que cet abbé Pinzo & ſon impertinente lettre; mais certainement celui qui l'a envoyée au pape eſt encore plus impertinent. Il faut être enragé pour l'avoir écrite, & enragé pour l'avoir envoyée. Il ne faudrait pas être moins enragé pour

me l'attribuer. Je vous demande pardon de vous avoir importuné de cette ſottiſe ; mais qu'on ſoit roi ou pape, les choſes perſonnelles ſont toujours ſenſibles. Je m'en ſuis apperçu quelquefois, & notre réſident de Genève m'avait dit qu'il était important d'aller au-devant de cette calomnie. Si cette impoſture a eu quelque ſuite, je vous demande inſtamment votre protection. Si elle eſt ignorée, je vous demande bien pardon de tant d'importunité.

J'ai l'honneur d'être, avec l'attachement le plus reſpectueux & le plus inviolable, monſeigneur, de votre éminence, le très, &c.

VOLTAIRE.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Rome, le 20 janvier.

J'AI reçu, il y a trois jours, mon cher confrère, la lettre que vous aviez remiſe au mois de ſeptembre à M. de Sauſſure. Je vous plains moins d'habiter la campagne depuis que je vois que vous avez de pareilles reſſources dans votre voiſinage. Les gens inſtruits & aimables ſont rares, même dans les capitales. J'ai appris de bonnes nouvelles de votre ſanté. La force de votre eſprit ſoutient votre corps. Je deſire bien vivement que vous deveniez un prodige de longue vie, comme vous l'êtes de talens & d'agrémens.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 14 octobre.

Ceci n'eſt pas, monſeigneur, une affaire d'académie; ce ne ſont pas *levia carmina & faciles verſus.* Pourquoi m'envoie-t-on, à moi ſolitaire, à moi octogénaire, malade, cette lettre attribuée à l'évêque d'Amiens (*a*)? Je ne puis croire qu'elle ſoit de lui. Mais elle eſt ſûrement de la faction, & je crois bien faire de l'envoyer à votre éminence.

S'il arrivait que vous la fiſſiez lire au pape, je vous ſupplierais de lui dire que j'obéis parfaitement à un article de ſa bulle: je ne parle ni en bien, ni en mal des jéſuites, ni du diable. Je trouve le pape très-ſage, très-habile, très-digne de gouverner. Tous nos Génevois & tous nos Suiſſes, gens plus difficiles qu'on ne penſe, l'eſtiment & le révèrent, & je penſe comme eux.

J'ai eu le bonheur de contribuer un peu au gain du ſingulier procès de M. le comte de Morangiés. Je le crois une de vos ouailles. C'était une brebis qui était pourſuivie par des renards & des loups qu'il fallait pendre.

Nota benè que ce petit billet que je prends la liberté de vous écrire, eſt tout entier de ma main: cela n'eſt

(*a*) Cet évêque, nommé la Motte, fut celui qui, par un monitoire fanatique, dont ſans doute il s'eſt repenti, eut le malheur de contribuer au ſupplice de l'infortuné chevalier de la Barre: ſupplice ſi juſtement reproché au parlement de Paris, & dont l'opprobre ne s'effacera jamais.

pas

pas mal pour un vieillard de quatre-vingts ans, qui n'en peut plus. Si jamais j'en ai cent, je ſerai attaché à votre éminence comme aujourd'hui.

Conſervez-moi vos bontés, ſi vous voulez que j'aille juſqu'à la centaine.

Baccio umilmente il lembo di ſua porpora o vero purpura.

Le Vieux de la Montagne.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Rome, le 10 novembre.

Le pape a été fort édifié de votre obéiſſance à ſon bref, mon cher confrère, & très-content que vos Suiſſes & vos Génevois ſoient ſatisfaits de ſa conduite; il ſait bien que vous n'êtes pas ſi aiſé à ſatiſfaire. Je ne lui ai point parlé de la lettre fanatique, fauſſement attribuée à l'évêque d'Amiens: ſa ſainteté doit être raſſaſiée de libelles.

Vos quatre-vingts ans ne vous ont rien fait perdre du côté du ſtyle, ni même du côté de l'écriture. Votre caractère eſt celui d'un homme de vingt ans bien élevé. Il vous ſera plus facile aujourd'hui d'arriver juſqu'à cent ans, qu'il ne vous l'a été d'être parvenu à quatre-vingts.

J'imagine que ni le jeu, ni les femmes, ni même la gourmandiſe, ne ſont plus pour vous des paſſions, & que vous connaiſſez trop les hommes pour vous inquieter de leurs jalouſies & de leurs malices. Votre âge vous donne une auſſi grande ſupériorité que vos

talens. Aimez-moi toujours, & ne doutez jamais de la fidélité de l'attachement que je vous ai voué pour la vie.

DU CARDINAL DE BERNIS.

A Rome, ce 19 décembre.

J'AI fait ce que j'ai pu, mon cher confrère, pour établir ici avec sûreté pour vos horlogers la branche de commerce que vous m'aviez proposée. Cela n'est pas possible. Vous sentez que je ne veux pas & que je ne dois pas répondre de la bonne foi des correspondans. Ce pays-ci est sans commerce. Le pape paraît avoir envie d'y protéger les arts, & de suivre dans les choses essentielles les traces & les principes de Benoît XIV. Il ne saurait mieux faire pour sa gloire & pour la tranquillité publique. Il y a un siècle que je n'ai reçu de vos nouvelles. On m'a envoyé une épître au roi de la Chine, pleine de fautes, & où il y a des vers heureux, un testament que vous n'avez écrit, ni dicté, & quelques brochures. Le bon goût se perd; vos écrits le soutiennent. Puissiez-vous le guider encore long-temps! Vous aurez regretté le président Hénault. Sa maison manquera à Paris. Les gens aimables & sociables y deviendront toujours plus rares.

Adieu, mon cher confrère. Je vous aimerai toute ma vie, sans préjudice à l'admiration qui vous est due, & dont je fais profession.

DU CARDINAL DE BERNIS.

Rome, le 24 avril.

Je ne ſaurais refuſer cette lettre, mon cher & illuſtre confrère, à deux jeunes officiers ſuédois, qui ont fait le voyage d'Italie avec beaucoup d'application & d'intelligence; mais qui croiraient n'avoir rien vu, ſi en retournant dans leur patrie, ils n'avaient pu, au moins un moment, voir & entendre le grand homme de notre ſiècle. Ils ont cru qu'une lettre de moi ſerait un paſſeport pour arriver juſqu'à vous. Je vous prie donc de ne pas vous refuſer à leur curioſité, & au deſir qu'ils ont de vous préſenter un hommage, qui n'eſt pas celui de la flatterie. Il y a bien long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles: je n'en ſais que par la renommée: ce n'eſt pas aſſez pour mon cœur. Ne doutez jamais, mon cher confrère, de l'intérêt que je prends à votre ſanté, à votre conſervation, à votre bonheur. Je n'ai plus de vœux à faire pour votre gloire. Mon attachement pour vous durera autant que ma vie.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 3 juillet.

J'étais dans un bien triſte état, monſeigneur, lorſque j'ai reçu vos deux jeunes gentils-hommes ſuédois; mais j'ai oublié tous mes maux en les entendant parler de vous.

Ils difent que votre éminence,
Au pays des proceffions,
Fait à toutes les nations
Aimer & refpecter la France:
Ils difent que votre entretien,
Cher aux beaux-efprits comme aux belles,
Enchante le Norvégien
Et le voifin des Dardanelles,
Tout autant que l'Italien;
Comme en fa première harangue,
Le chef du collége chrétien
Plaifait à chacun dans fa langue.

Voilà comme vous étiez à Paris, & en Languedoc & par-tout. Vous n'avez point changé au milieu des changemens qui font arrivés en France. Je fuis extafié en mon particulier des bontés que vous confervez pour moi; elles me confolent & m'encouragent *per l'eftreme giornate di mia vita*, comme dit Pétrarque, l'un de vos prédéceffeurs en talens & en graces. Hélas! vous êtes aujourd'hui le feul Pétrarque qui foit à Rome. Nous avons du moins des opéra-comiques, & même encore de la gaieté. Mais on prétend qu'il n'y a plus dans la patrie de Cicéron & d'Horace que des cérémonies. Je me trouve depuis plus de vingt ans à moitié chemin de Rome & de Paris, fans avoir fuccombé à la tentation de voir l'une ou l'autre. Si à mon âge je pouvais avoir une paffion, ce ferait de pouvoir vous faire ma cour dans votre gloire, mais

Vejanius armis
Herculis ad poftem fixis latet abditus agro.

Il vient un temps où il ne faut plus fe montrer. Il

me reſte encore le goût & le ſentiment; mais qu'eſt-ce que cela ? & comment s'aller mêler dans un beau concert, quand on ne peut plus chanter ſa partie? Les bontés que votre éminence me témoigne font ma conſolation & mes regrets. Daignez conſerver ces bontés pour un cœur auſſi ſenſible que celui du vieux malade de Ferney, qui vous ſera attaché avec le reſpect le plus tendre, juſqu'à ce qu'il ceſſe d'exiſter *V.*

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 27 ſeptembre.

MONSEIGNEUR,

Votre éminence croit peut-être que je ſuis mort: en ce cas, elle ne ſe trompe guère; mais pour le peu de vie qui me reſte j'ai la hardieſſe de vous préſenter un jeune huguenot, mon ami, qui n'a nulle envie de ſe convertir, mais qui en a beaucoup de vous faire ſa cour dans un des momens où vous daignez accueillir les étrangers. Il ſe nomme Labat: il eſt capable de ſentir votre mérite, & il cherche à augmenter le ſien en voyant *la bella Italia*, & *la virtuoſa e valente Eminenza: e baccio il ſacro lembo di ſua purpura.*

Le vieux malade de Ferney. *V.*

DU CARDINAL DE BERNIS.

Rome, le 26 février 1777.

VOTRE jeune huguenot, M. Labat, m'a remis, mon cher confrère, la lettre dont vous m'avez honoré le 27 ſeptembre de l'année dernière. Je ne doute pas que ce jeune homme ne ſoit homme d'eſprit, puiſque vous vous y intéreſſez. Il dîna hier chez moi. Je ferai toujours honneur à vos recommandations. Je ne vous ai pas cru mort, vous donnez aſſez ſouvent de bons ſignes de vie; mais j'ai cru que vous m'aimiez moins, puiſque vous m'aviez retranché ces petites lettres qui de temps en temps me font voir que le goût & les graces ne ſont pas totalement perdus pour nous, & que vous luttez heureuſement contre la décadence qui nous menace depuis quelque temps. Je m'intéreſſe à votre conſervation plus que perſonne, parce que je jouis plus ſincèrement que perſonne de votre gloire. Vivez encore long-temps pour l'honneur de la France & pour la ſatisfaction de vos ſerviteurs & de vos amis.

Fin de la Correſpondance de M. de Voltaire avec le cardinal de Bernis.

COMMENTAIRE
HISTORIQUE
SUR LES ŒUVRES
DE
L'AUTEUR DE LA HENRIADE.

1776.

COMMENTAIRE

HISTORIQUE (a).

Je tâcherai, dans ces commentaires ſur un homme de lettres, de ne rien dire que d'un peu utile aux lettres, & ſurtout de ne rien avancer que ſur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun uſage ni des ſatyres, ni des panégyriques preſque innombrables, qui ne ſeront pas appuyés ſur des faits authentiques.

Les uns font naître François de Voltaire le 20 février 1694; les autres le 20 novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates; il nous a dit pluſieurs fois qu'à ſa naiſſance on déſeſpéra de ſa vie, & qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de ſon baptême fut différée pluſieurs mois.

Quoique je penſe que rien n'eſt plus inſipide que les détails de l'enfance & du collége, cependant je dois dire, d'après ſes propres écrits, & d'après la voix publique, qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant fait des

(a) Ce Commentaire fut fait de l'aveu & ſous les yeux de Voltaire, qui, parvenu à l'année 1733, y fondit preſque en entier des Mémoires qu'il avait écrits lui-même ſur ſa vie, & ſur la vie privée du roi de Pruſſe : Mémoires qu'apparemment il était réſolu de ſacrifier, & qui ſont d'une ſingularité très-piquante. Ils ont été retrouvés & publiés après ſa mort, & les Éditeurs de Khell n'ont pas manqué de s'en emparer; mais en laiſſant ici tout ce qui en avait été tiré, ils ont fait évidemment un double emploi. Nous ne les imiterons pas; & lorſque nous en ſerons à l'époque où Voltaire a parlé de lui-même à découvert, nous nous en tiendrons à ſes Mémoires, & nous abandonnerons ce Commentaire hiſtorique, dont on retrouve d'ailleurs tous les faits dans la Correſpondance générale de l'auteur.

vers qui paraiſſaient au-deſſus de cet âge, l'abbé de Châteauneuf, intime ami de la célèbre Ninon de l'Enclos, le mena chez elle; & que cette fille ſi ſingulière lui légua, par ſon teſtament, une ſomme de deux mille francs pour acheter des livres, laquelle ſomme lui fut exactement payée. Cette petite pièce de vers, qu'il avait faite au collége, eſt probablement celle qu'il compoſa pour un invalide qui avait ſervi dans le régiment Dauphin, ſous monſeigneur, fils unique de Louis XIV. Ce vieux ſoldat était allé au collége des jéſuites prier un régent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour monſeigneur : le régent lui dit qu'il était alors trop occupé, mais qu'il y avait un jeune écolier qui pouvait faire ce qu'il demandait. Voici les vers que cet enfant compoſa:

Digne fils du plus grand des rois,
Son amour & notre eſpérance, &c. (*a*).

Cette bagatelle d'un jeune écolier valut quelques louis à l'invalide, & fit quelque bruit à Verſailles & à Paris. Il eſt à croire que dès-lors le jeune homme fut déterminé à ſuivre ſon penchant pour la poéſie. Mais je lui ai entendu dire à lui-même, que ce qui l'y engagea plus fortement, fut qu'au ſortir du collége, ayant été envoyé aux écoles de droit par ſon père, tréſorier de la chambre des comptes, il fut ſi choqué de la manière dont on y enſeignait la juriſprudence,

(*a*) Voyez cette pièce, la première de toutes, dans les *Mélanges de poéſies*, tome I, page 9.

que cela seul le tourna entièrement du côté des belles-lettres.

Tout jeune qu'il était, il fut admis dans la société de l'abbé de Chaulieu, du marquis de la Farre, du duc de Sulli, de l'abbé Courtin. Et il nous a dit plusieurs fois que son père l'avait cru perdu, parce qu'il voyait bonne compagnie & qu'il faisait des vers.

Il avait commencé dès l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Œdipe, dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la manière des anciens (1). Les comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer cette tragédie traitée par Corneille, en possession du théâtre : ils ne la représentèrent qu'en 1718 ; & encore fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort dissipé & plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, & ne s'embarrassait point que sa pièce réussît ou non : il badinait sur le théâtre, & s'avisa de porter la queue du grand-prêtre, dans une scène où ce même grand-prêtre faisait un effet très-tragique. Madame la maréchale de Villars, qui était dans la première loge, demandait quel était ce jeune homme qui faisait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce ; on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans la loge ; & depuis ce temps, il fut attaché à M. le maréchal & à madame jusqu'à la fin de leur

(1) Nous avons une lettre du savant Dacier de 1713, dans laquelle il exhorte l'auteur, qui avait déjà fait sa pièce, à y joindre des chœurs chantans à l'exemple des Grecs. Mais la chose était impraticable sur le théâtre Français. (*Note de l'Éd. de Khell*).

vie, comme on peut le voir par cette épître imprimée :

Je me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais Vinache a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France, &c. (*a*).

Ce fut à Villars qu'il fut présenté à M. le duc de Richelieu, dont il acquit la bienveillance, qui ne s'est point démentie pendant soixante années.

Ce qui est aussi rare, & ce qui à peine a été connu, c'est que le prince de Conti, père de celui qui a été si célèbre par les journées de la barricade de Démont & de Château-Dauphin, fit pour lui des vers dont voici les derniers :

» Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe,
» Pour son premier projet il fait le choix d'Œdipe;
» Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu,
» Par un style plus beau cette pièce changée
» Fit croire des enfers Racine revenu,
» Ou que Corneille avait la sienne corrigée ».

Je n'ai pu retrouver la réponse de l'auteur d'Œdipe. Je lui demandai un jour s'il avait dit au prince en plaisantant : Monseigneur, vous serez un grand poète; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi.

(*a*) Voyez la suite, dans les *Mélanges de poésies*, tome I, page 90.

On prétend auſſi qu'à ſouper il lui dit : Sommes nous tous princes ou tous poètes ? il me répondit : *Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine.*

Il commença la Henriade à Saint-Ange, chez M. de Caumartin, intendant des finances, après avoir fait Œdipe & avant que cette pièce fût jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages, il ne comptait pas les pouvoir finir, & qu'il ne ſavait ni les règles de la tragédie ni celles du poëme épique; mais qu'il fut ſaiſi de tout ce que M. de Caumartin, très-ſavant dans l'hiſtoire, lui contait de Henri IV, dont ce reſpectable vieillard était idolâtre; & qu'il commença cet ouvrage par pur enthouſiaſme, ſans preſque y faire réflexion (1). Il lut un jour pluſieurs chants de ce poëme chez le jeune préſident de Maiſons ſon intime ami. On l'impatienta par des objections; il jeta ſon manuſcrit dans le feu. Le préſident Hénault l'en retira avec peine. « Souvenez-vous, lui dit M. Hénault dans une de ſes lettres, que c'eſt moi qui ai ſauvé la Henriade, & qu'il m'en a coûté une belle paire de manchettes ». Pluſieurs copies de ce poëme qui n'était qu'ébauché, coururent quelques années après dans le public; il fut

(1) M. de Voltaire recueillit dès-lors une partie des matériaux qu'il a employés depuis dans l'hiſtoire du Siècle de Louis XIV. L'évêque de Blois Caumartin avait paſſé une grande partie de ſa vie à s'amuſer de ces petites intrigues qui ſont, pour le commun des courtiſans, une occupation ſi grave & ſi triſte. Il en connaiſſait les plus petits détails, & les racontait avec beaucoup de gaieté. Ce que M. de Voltaire a cru devoir imprimer eſt exact; mais il s'eſt bien gardé de dire tout ce qu'il ſavait (*Note de l'Édit. de Khell*).

imprimé avec beaucoup de lacunes ſous le titre de *la Ligue.*

Tous les poètes de Paris & pluſieurs ſavans ſe déchaînèrent contre lui; on lui décocha vingt brochures; on joua la Henriade à la foire; on dit à l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi, qu'il était indécent & même criminel de louer l'amiral de Coligni & la reine Éliſabeth. La cabale fut ſi forte, qu'on engagea le cardinal de Biſſi, alors préſident de l'aſſemblée du clergé, à cenſurer juridiquement l'ouvrage; mais une ſi étrange procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur fut également étonné & piqué des ces cabales. Sa vie très-diſſipée l'avait empêché de ſe faire des amis parmi les gens de lettres; il ne ſavait point oppoſer intrigue à intrigue; ce qui eſt, dit-on, abſolument néceſſaire dans Paris, quand on veut réuſſir en quelque genre que ce puiſſe être.

Il donna la tragédie de Mariamne en 1722. Mariamne était empoiſonnée par Hérode, lorſqu'elle but la coupe, la cabale cria: *La reine boit*, & la pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre la Henriade, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France ni privilége ni protection. Nous avons vu une lettre de ſa main écrite à M. Dumas d'Aigueberre, depuis conſeiller au parlement de Toulouſe, dans laquelle il parle ainſi de ce voyage:

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le héros célébré ſur ma vielle:
Il fut proſcrit, perſécuté, damné,

Par les dévots & leur douce féquelle:
En Angleterre il trouva du fecours,
J'en vais chercher. . . . .

Le refte des vers eft déchiré: elle finit par ces mots: « Je n'ai pas le nez tourné à être prophète en mon » pays ». Il avait raifon. Le roi George I, & furtout la princeffe de Galles, qui depuis fut reine, lui firent une foufcription immenfe: ce fut le commencement de fa fortune; car étant revenu en France en 1728, il mit fon argent à une loterie établie par M. Desforts, contrôleur-général des finances. On recevait des rentes fur l'hôtel-de-ville pour billet, & on payait les lots argent comptant; de forte qu'une fociété qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'affocia avec une compagnie nombreufe & fut heureux. C'eft un des affociés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve fur fes regiftres. M. de Voltaire lui écrivait: « Pour faire fa fortune dans ce pays-ci, » il n'y a qu'à lire les arrêts du confeil. Il eft rare qu'en » fait de finances, le miniftre ne foit forcé à faire des » arrangemens dont les particuliers profitent ».

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres qui étaient fa paffion dominante. Il donna en 1730 fon Brutus que je regarde comme fa tragédie la plus fortement écrite, fans même en excepter Mahomet. Elle fut très-critiquée. J'étais en 1732 à la première repréfentation de Zaïre, & quoiqu'on y pleurât beaucoup, elle fut fur le point d'être fifflée. On la parodia à la comédie italienne, à la foire; on l'appela la pièce des Enfans trouvés, Arlequin au Parnaffe.

Un académicien l'ayant proposé en ce temps-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne songeait point, M. de Boze déclara que l'auteur de Brutus & de Zaïre ne pouvait jamais devenir un sujet académique (*a*). . . . .

(*a*) C'est ici que commencent les Mémoires écrits par Voltaire lui-même sur sa Vie, & sur la Vie privée du roi de Prusse.

MÉMOIRES

MÉMOIRES DE VOLTAIRE SUR SA VIE, ET SUR LA VIE PRIVÉE DU ROI DE PRUSSE.

MÉMOIRES DE VOLTAIRE,

SUR SA VIE,

ET SUR LA VIE PRIVÉE DU ROI DE PRUSSE.

J'ÉTAIS las de la vie oisive & turbulente de Paris, de la foule des petits-maîtres, des mauvais livres imprimés avec approbation & privilége du roi, des cabales des gens de lettres, des bassesses & du brigandage des misérables qui déshonoraient la littérature. Je trouvai, en 1733, une jeune dame qui pensait à peu-près comme moi, & qui prit la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne pour y cultiver son esprit, loin du tumulte du monde : c'était madame la marquise du Châtelet, la femme de France qui avait le plus de disposition pour toutes les sciences.

Son père, le baron de Breteuil, lui avait fait apprendre le latin qu'elle possédait comme madame Dacier; elle savait par cœur les plus beaux morceaux d'Horace, de Virgile & de Lucrèce; tous les ouvrages philosophiques de Cicéron lui étaient familiers. Son goût dominant était pour les mathématiques & pour

la métaphyſique. On a rarement uni plus de juſteſſe d'eſprit, & plus de goût, avec plus d'ardeur de s'inſtruire ; elle n'aimait pas moins le monde, & tous les amuſemens de ſon âge & de ſon ſexe. Cependant elle quitta tout pour aller s'enſevelir dans un château délabré ſur les frontières de la Champagne & de la Lorraine, dans un terrain très-ingrat & très-vilain. Elle embellit ce château qu'elle orna de jardins aſſez agréables. J'y bâtis une galerie ; j'y formai un très-beau cabinet de phyſique. Nous eûmes une bibliothèque nombreuſe. Quelques ſavans vinrent philoſopher dans notre retraite. Nous eûmes deux ans entiers le célèbre Kœnig, qui eſt mort profeſſeur à la Haie, & bibliothécaire de madame la princeſſe d'Orange. Maupertuis vint avec Jean Bernouilli ; & dès-lors Maupertuis, qui était né le plus jaloux des hommes, me prit pour l'objet de cette paſſion qui lui a été toujours très-chère.

J'enſeignai l'anglais à madame du Châtelet, qui, au bout de trois mois, le ſut auſſi bien que moi, & qui liſait également Locke, Newton & Pope. Elle apprit l'italien auſſi vîte ; nous lûmes enſemble tout le Taſſe & tout l'Arioſte. De ſorte que quand Algarotti vint à Cirey où il acheva ſon *Neutonianiſmo per le dame*, il la trouva aſſez ſavante dans ſa langue pour lui donner de très-bons avis dont il profita. Algarotti était un vénitien fort aimable, fils d'un marchand fort riche ; il voyageait dans toute l'Europe, ſavait un peu de tout, & donnait à tout de la grace.

Nous ne cherchions qu'à nous inſtruire dans cette

délicieuſe retraite, ſans nous informer de ce qui ſe paſſait dans le reſte du monde. Notre plus grande attention ſe tourna long-temps du côté de Leibnitz & de Newton. Madame du Châtelet s'attacha d'abord à Leibnitz, & développa une partie de ſon ſyſtême dans un livre très-bien écrit, intitulé : *Inſtitutions de physique.* Elle ne chercha point à parer cette philoſophie d'ornemens étrangers : cette afféterie n'entrait point dans ſon caractère mâle & vrai. La clarté, la préciſion & l'élégance compoſaient ſon ſtyle. Si jamais on a pu donner quelque vraiſemblance aux idées de Leibnitz, c'eſt dans ce livre qu'il la faut chercher. Mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarraſſer de ce que Leibnitz a penſé.

Née pour la vérité, elle abandonna bientôt les ſyſtêmes, & s'attacha aux découvertes du grand Newton. Elle traduiſit en français tout le livre des principes mathématiques; & depuis, lorſqu'elle eut fortifié ſes connaiſſances, elle ajouta à ce livre, que ſi peu de gens entendent, un commentaire algébrique qui n'eſt pas davantage à la portée du commun des lecteurs. M. Clairault, l'un de nos meilleurs géomètres, a revu exactement ce commentaire. On en a commencé une édition; il n'eſt pas honorable pour notre ſiècle qu'elle n'ait pas été achevée.

Nous cultivions à Cirey tous les arts. J'y compoſai Alzire, Mérope, l'Enfant prodigue, Mahomet. Je travaillai pour elle à un eſſai ſur l'Hiſtoire générale depuis Charlemagne juſqu'à nos jours : je choiſis cette époque de Charlemagne, parce c'eſt celle où Boſſuet

s'eſt arrêté, & que je n'oſais toucher à ce qui avait été traité par ce grand-homme. Cependant elle n'était pas contente de l'Hiſtoire univerſelle de ce prélat. Elle ne la trouvait qu'éloquente; elle était indignée que preſque tout l'ouvrage de Boſſuet roulât ſur une nation auſſi mépriſable que celle des Juifs.

Après avoir paſſé ſix années dans cette retraite, au milieu des ſciences & des arts, il fallut que nous allaſſions à Bruxelles, où la maiſon du Châtelet avait depuis long-temps un procès conſidérable contre la maiſon de Honsbrouk. J'eus le bonheur d'y trouver un petit-fils de l'illuſtre & infortuné grand penſionnaire de Witt, qui était premier préſident de la chambre des comptes. Il avait une des plus belles bibliothèques de l'Europe, qui me ſervit beaucoup pour l'Hiſtoire générale; mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare & qui me fut plus ſenſible: j'accommodai le procès pour lequel les deux maiſons ſe ruinaient en frais depuis ſoixante ans. Je fis avoir à M. le marquis du Châtelet deux cent vingt mille livres, argent comptant, moyennant quoi tout fut terminé.

Lorſque j'étais encore à Bruxelles, en 1740, le gros roi de Pruſſe Frédéric Guillaume, le moins endurant de tous les rois, ſans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils, qui s'eſt fait une réputation ſi ſingulière, entretenait un commerce aſſez régulier avec moi depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui ſe reſſemblaſſent moins que ces deux monarques. Le père était un véritable

vandale qui, dans tout ſon règne, n'avait ſongé qu'à amaſſer de l'argent, & à entretenir à moins de frais qu'il ſe pouvait les plus belles troupes de l'Europe. Jamais ſujets ne furent plus pauvres que les ſiens, & jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de ſa nobleſſe, laquelle avait mangé bien vîte le peu d'argent qu'elle en avait tiré; & la moitié de cet argent était rentrée encore dans les coffres du roi par les impôts ſur la conſommation. Toutes les terres royales étaient affermées à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs & juges; de façon que quand un cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenait ſon habit de juge, & condamnait le délinquant au double. Il faut obſerver que quand ce même juge ne payait pas le roi, le dernier du mois, il était lui-même taxé au double le premier du mois ſuivant.

Un homme tirait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voiſinage des terres du roi, ou avait-il commis quelque autre faute, il fallait payer une amende. Une fille faiſait-elle un enfant, il fallait que la mère, ou le père, ou les parens donnaſſent de l'argent au roi pour la façon.

Madame la baronne de Knipauſen, la plus riche veuve de Berlin, c'eſt-à-dire qui poſſédait ſept à huit mille livres de rente, fut accuſée d'avoir mis au monde un ſujet du roi dans la ſeconde année de ſon veuvage: le roi lui écrivit de ſa main que, pour ſauver ſon honneur, elle envoyât ſur-le-champ trente mille livres

à son trésor; elle fut obligée de les emprunter, & fut ruinée.

Il avait un ministre à la Haie nommé Luicius : c'était assurément de tous les ministres des têtes couronnées le plus mal payé; ce pauvre homme, pour se chauffer, fit couper quelques arbres dans le jardin d'Hons-lardik, appartenant pour lors à la maison de Prusse; il reçut bientôt après des dépêches du roi son maître qui lui retenaient une année d'appointemens. Luicius désespéré se coupa la gorge avec se seul rasoir qu'il eût : un vieux valet vint à son secours, & lui sauva malheureusement la vie. J'ai retrouvé depuis son excellence à la Haie, & je lui ai fait l'aumône à la porte du palais nommé *la vieille cour*, palais appartenant au roi de Prusse, & où ce pauvre ambassadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie est une république en comparaison du despotisme exercé par Frédéric-Guillaume. C'est par ces moyens qu'il parvint, en vingt-huit ans de règne, à entasser dans les caves de son palais de Berlin, environ vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il se donna le plaisir de meubler tout le grand appartement du palais de gros effets d'argent massif, dans lesquels l'art ne surpassait pas la matière. Il donna aussi à la reine sa femme, en compte, un cabinet dont tous les meubles étaient d'or, jusqu'aux pommeaux des pelles & pincettes, & jusqu'aux cafetières.

Le monarque ſortait à pied de ce palais, vêtu d'un méchant habit de drap bleu, à boutons de cuivre, qui lui venait à la moitié des cuiſſes; & quand il achetait un habit neuf, il faiſait ſervir ſes vieux boutons. C'eſt dans cet équipage que ſa majeſté, armée d'une groſſe canne de ſergent, faiſait tous les jours la revue de ſon régiment des géans. Ce régiment était ſon goût favori & ſa plus grande dépenſe. Le premier rang de ſa compagnie était compoſé d'hommes dont le plus petit avait ſept pieds de haut: il les faiſait acheter aux bouts de l'Europe & de l'Aſie. J'en vis encore quelques-uns après ſa mort. Le roi ſon fils, qui aimait les beaux hommes & non les grands-hommes, avait mis ceux-ci chez la reine ſa femme, en qualité d'édukes. Je me ſouviens qu'ils accompagnèrent un vieux carroſſe de parade qu'on envoya au-devant du marquis de Beauvau qui vint complimenter le nouveau roi au mois de novembre 1740. Le feu roi Frédéric Guillaume, qui avait autrefois fait vendre tous les meubles magnifiques de ſon père, n'avait pu ſe défaire de cet énorme carroſſe dédoré. Les édukes qui étaient aux portières pour le ſoutenir, en cas qu'il tombât, ſe donnaient la main par-deſſus l'impériale.

Quand Frédéric Guillaume avait fait ſa revue, il allait ſe promener par la ville; tout le monde s'enfuyait au plus vîte: s'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait ſon temps dans la rue: *Va-t-en chez toi, gueuſe; une honnête femme doit être dans ſon ménage.* Et il accompagnait cette remontrance ou d'un bon ſoufflet, ou d'un coup de pied dans

le ventre, ou de quelques coups de canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les ministres du saint évangile, quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger si ce vandale était étonné & fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de graces, de politesse & d'envie de plaire, qui cherchait à s'instruire, & qui faisait de la musique & des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire? il le jettait au feu. Le prince jouait-il de la flûte? le père cassait la flûte, & quelquefois traitait son altesse royale comme il traitait les dames & les prédicans à la parade.

Le prince, lassé de toutes les attentions que son père avait pour lui, résolut un beau matin, en 1730, de s'enfuir, sans bien savoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier général ou d'un marchand anglais. Il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, Kat & Keit, devaient l'accompagner. Kat était le fils unique d'un brave officier général. Keit était gendre de cette même baronne de Knipausen à qui il en avait coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour & l'heure étaient déterminés. Le père fut informé de tout: on arrêta en même temps le prince & ses deux compagnons de voyage. Le roi crut d'abord que la princesse Guillemine sa fille, qui depuis a épousé le prince margrave de Bareith, était du complot; & comme il était expéditif en fait de justice, il la jeta, à coups de pieds, par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La reine

mère, qui ſe trouva à cette expédition dans le temps que Guillemine allait faire le ſaut, la retint à peine par ſes jupes. Il en reſta à la princeſſe une contuſion au deſſous du teton gauche, qu'elle a conſervée toute ſa vie comme une marque des ſentimens paternels, & qu'elle m'a fait l'honneur de me montrer.

Le prince avait une eſpèce de maîtreſſe, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg, établie à Potſdam. Elle jouait du clavecin aſſez mal : le prince royal l'accompagnait de la flûte. Il crut être amoureux d'elle, mais il ſe trompait : ſa vocation n'était pas pour le ſexe. Cependant, comme il avait fait ſemblant de l'aimer, le père fit faire à cette demoiſelle le tour de la place de Potſdam, conduite par le bourreau qui la fouettait ſous les yeux de ſon fils.

Après l'avoir régalé de ce ſpectacle, il le fit tranſférer à la citadelle de Cuſtrin, ſituée au milieu d'un marais. C'eſt-là qu'il fut enfermé ſix mois, ſans domeſtiques, dans une eſpèce de cachot; & au bout de ſix mois, on lui donna un ſoldat pour le ſervir. Ce ſoldat, jeune, beau, bien fait, & qui jouait de la flûte, ſervit en plus d'une manière à amuſer le priſonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis ſa fortune. Je l'ai vu à la fois valet-de-chambre & premier miniſtre, avec toute l'inſolence que ces deux poſtes peuvent inſpirer.

Le prince était depuis quelques ſemaines dans ſon château de Cuſtrin, lorſqu'un vieil officier, ſuivi de quatre grenadiers, entra dans ſa chambre, fondant en larmes. Frédéric ne douta pas qu'on ne vînt lui

couper le cou. Mais l'officier, toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre, & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de ſon ami Kat ſur un échafaud dreſſé immédiatement ſous la croiſée. Il tendit la main à Kat, & s'évanouit. Le père était préſent à ce ſpectacle, comme il l'avait été à celui de la fille fouettée.

Quant à Keit, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande. Le roi dépêcha des ſoldats pour le prendre : il ne fut manqué que d'une minute, & s'embarqua pour le Portugal, où il demeura juſqu'à la mort du clément Frédéric Guillaume.

Le roi n'en voulait pas demeurer là : ſon deſſein était de faire couper la tête à ſon fils. Il conſidérait qu'il avait trois autres garçons, dont aucun ne faiſait des vers, & que c'était aſſez pour la grandeur de la Pruſſe. Les meſures étaient déjà priſes pour faire condamner le prince royal à la mort, comme l'avait été le czarowitz, fils aîné du czar Pierre I.

Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines & humaines, qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé, pour avoir voulu voyager. Mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges auſſi habiles que ceux de Ruſſie. En tout cas ſon autorité paternelle aurait ſuffi. L'empereur Charles VI, qui prétendait que le prince royal, comme prince de l'empire, ne pouvait être jugé à mort que dans une diète, envoya le comte de Sekendorff au père, pour lui faire les plus ſérieuſes remontrances. Le comte de Sekendorff, que j'ai vu depuis en Saxe où il s'eſt retiré, m'a juré qu'il avait eu

beaucoup de peine à obtenir qu'on ne tranchât pas la tête au prince. C'eſt ce même Sekendorff qui a commandé les armées de Bavière, & dont le prince, devenu roi de Pruſſe, fait un portrait affreux dans l'hiſtoire de ſon père, qu'il a inſérée dans une trentaine d'exemplaires des *Mémoires de Brandebourg*(1). Après cela, ſervez les princes, & empêchez qu'on ne leur coupe la tête.

Au bout de dix-huit mois, les ſollicitations de l'empereur & les larmes de la reine de Pruſſe obtinrent la liberté du prince héréditaire qui ſe mit à faire des vers & de la muſique plus que jamais. Il liſait Leibnitz, & même Volff, qu'il appelait un compilateur de fatras, & il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les ſciences à la fois.

Comme ſon père lui accordait peu de part aux affaires, & que même il n'y avait point d'affaires dans ce pays, où tout conſiſtait en revues, il employa ſon loiſir à écrire aux gens de lettres de France qui étaient un peu connus dans le monde. Le principal fardeau tomba ſur moi. C'était des lettres en vers; c'était des traités de métaphyſique, d'hiſtoire, de politique. Il me traitait d'homme divin: je le traitais de Salomon. Les épithètes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelques-unes de ces fadaiſes dans le recueil de mes œuvres: & heureuſement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très-belle écritoire de Martin; il eut la bonté de me faire

(1) J'ai donné à l'électeur Palatin l'exemplaire dont le roi de Pruſſe m'avait fait préſent.

préſent de quelques colifichets d'ambre ; & les beaux eſprits des cafés de Paris s'imaginèrent avec horreur que ma fortune était faite.

Un jeune courlandais nommé Keyſerling, qui faiſait auſſi des vers français, tant bien que mal, & qui en conſéquence était alors ſon favori, nous fut dépêché à Cirey des frontières de la Poméranie. Nous lui donnâmes une fête. Je fis une belle illumination, dont les lumières deſſinaient les chiffres & le nom du prince royal, avec cette deviſe *L'eſpérance du genre humain.* Pour moi, ſi j'avais voulu concevoir des eſpérances perſonnelles, j'en étais très en droit, car on m'écrivait *mon cher ami*, & on me parlait ſouvent, dans les dépêches, des marques ſolides d'amitié qu'on me deſtinait, quand on ſerait ſur le trône. Il y monta enfin, lorſque j'étais à Bruxelles, & il commença par envoyer en France en ambaſſade extraordinaire un manchot nommé Camas, ci-devant français réfugié, & alors officier dans ſes troupes. Il diſait qu'il y avait un miniſtre de France à Berlin, à qui il manquait une main, & que pour s'acquitter de tout ce qu'il devait au roi de France, il lui envoyait un ambaſſadeur qui n'avait qu'un bras. Camas, en arrivant au cabaret, me dépêcha un jeune homme, qu'il avait fait ſon page, pour me dire qu'il était trop fatigué pour venir chez moi; qu'il me priait de me rendre chez lui ſur l'heure, & qu'il avait le plus grand & le plus magnifique préſent à me faire de la part du roi ſon maître. Courez vîte, dit madame du Châtelet; on vous envoie sûrement les diamans de la couronne. Je courus, je trouvai

l'ambaſſadeur qui pour toute valiſe avait derrière ſa chaiſe un quarteau de vin de la cave du feu roi, que le roi régnant m'ordonnait de boire. Je m'épuiſai en proteſtations d'étonnement & de reconnaiſſance ſur les marques liquides des bontés de ſa majeſté, ſubſtituées aux ſolides dont elle m'avait flatté, & je partagai le quartaut avec Camas.

Mon Salomon était alors à Strasbourg. La fantaiſie lui avait pris, en viſitant ſes longs & étroits états qui allaient depuis Gueldres juſqu'à la mer Baltique, de voir incognito les frontières & les troupes de France.

Il ſe donna ce plaiſir dans Strasbourg ſous le nom du comte du Four, riche ſeigneur de Bohême. Son frère le prince royal, qui l'accompagnait, avait pris auſſi ſon nom de guerre; & Algarotti, qui s'était déjà attaché à lui, était le ſeul qui ne fût pas en maſque.

Le roi m'envoya à Bruxelles une relation de ſon voyage, moitié proſe & moitié vers, dans un goût approchant de Bachaumont & de Chapelle, c'eſt-à-dire, autant qu'un roi de Pruſſe peut en approcher. Voici quelques endroits de ſa lettre:

« Après des chemins affreux, nous avons trouvé des gîtes plus affreux encore.

Car des hôtes intéreſſés,
De la faim nous voyant preſſés,
D'une façon plus que frugale,
Dans une chaumière infernale,
En nous empoiſonnant, nous volaient nos écus.
O ſiècle différent du temps de Lucullus!

Des chemins affreux, mal nourris, mal abreuvés;

ce n'était pas tout : nous essuyâmes encore bien des accidens, & il faut assurément que notre équipage ait un air bien singulier, puisque en chaque endroit où nous passâmes, on nous prit pour quelque chose d'autre.

Les uns nous prenaient pour des rois ;
D'autres pour des filous courtois ;
D'autres pour gens de connaissance.
Parfois le peuple s'attroupait,
Entre les yeux nous regardait
En badauds curieux remplis d'impertinence.

Le maître de la poste de Khel nous ayant assuré qu'il n'y avait point de salut sans passe-port, & voyant que le cas nous mettait dans la nécessité absolue d'en faire nous-mêmes, ou de ne point entrer à Strasbourg, il fallut prendre le premier parti, à quoi les armes prussiennes que j'avais sur mon cachet, nous secondèrent merveilleusement.

Nous arrivâmes à Strasbourg, & le corsaire de la douane & le visiteur parurent contens de nos preuves.

Ces scélérats nous épiaient ;
D'un œil le passe-port lisaient,
De l'autre lorgnaient notre bourse.
L'or, qui toujours fut de ressource,
Par lequel Jupin jouissait
De Danaé qu'il caressait :
L'or, par qui César gouvernait
Le Monde, heureux sous son empire ;
L'or, plus Dieu que Mars & l'Amour ;
Ce même or fut nous introduire
Le soir dans les murs de Strasbourg ».

On

On voit par cette lettre qu'il n'était pas encore devenu le meilleur de nos poètes, & que ſa philoſophie ne regardait pas avec indifference le métal dont ſon père avait fait proviſion.

De Strasbourg il alla voir ſes États de la baſſe Allemagne, & me manda qu'il viendrait incognito me voir à Bruxelles. Nous lui préparâmes une belle maiſon; mais étant tombe malade dans le petit château de Meuſe, à deux lieues de Clèves, il m'écrivit qu'il comptait que je ferais les avances. J'allai donc lui préſenter mes profonds hommages. Maupertuis qui avait déjà ſes vues, & qui était poſſédé de la rage d'être préſident d'une académie, s'était préſenté de lui-même, & logeait avec Algarotti & Keyſerling dans un grenier de ce palais. Je trouvai à la porte de la cour un ſoldat pour toute garde. Le conſeiller privé, Rambonet, miniſtre d'État, ſe promenait dans la cour en ſoufflant dans ſes doigts. Il portait de grandes manchettes de toile, ſales, un chapeau troué, une vieille perruque de magiſtrat dont un côté entrait dans une de ſes poches, & l'autre paſſait à peine l'épaule. On me dit que cet homme était chargé d'une affaire d'État importante; & cela était vrai.

Je fus conduit dans l'appartement de ſa majeſté. Il n'y avait que les quatre murailles. J'apperçus dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat, de deux pieds & demi de large, ſur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu: c'était le roi qui ſuait & qui tremblait ſous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent.

Je lui fis la révérence, & commençai la connaiſſance par lui tâter le pouls, comme ſi j'avais été ſon premier médecin. L'accès paſſé, il s'habilla, & ſe mit à table. Algarotti, Keyſerling, Maupertuis, & le miniſtre du roi auprès des États-Généraux, nous fûmes du ſouper, où l'on traita à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté, & des androgynes de Platon.

Le conſeiller Rambonet était pendant ce temps-là monté ſur un cheval de louage : il alla toute la nuit, & le lendemain arriva aux portes de Liége, où il inſtrumenta au nom du roi ſon maître, tandis que deux mille hommes des troupes de Véſel mettaient la ville de Liége à contribution. Cette belle expédition avait pour prétexte quelques droits que le roi prétendait ſur un faubourg. Il me chargea même de travailler à un manifeſte, & j'en fis un, tant bon que mauvais, ne doutant pas qu'un roi avec qui je ſoupais, & qui m'appelait ſon ami, ne dût avoir toujours raiſon. L'affaire s'accommoda bientôt, moyennant un million qu'il exigea en ducats de poids, & qui ſervirent à l'indemniſer des frais de ſon voyage de Strasbourg, dont il s'était plaint dans ſa poétique lettre.

Je ne laiſſais pas de me ſentir attaché à lui; car il avait de l'eſprit, des graces, & de plus il était roi : ce qui fait toujours une grande ſéduction, attendu la faibleſſe humaine. D'ordinaire ce ſont nous autres gens de lettres qui flattons les rois; celui-là me louait depuis les pieds juſqu'à la tête, tandis que l'abbé Desfontaines & d'autres gredins me diffamaient dans Paris, au moins une fois la ſemaine.

Le roi de Prusse, quelque temps avant la mort de son père, s'était avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avait eu un prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée, aurait été d'écrire contre lui; mais le prince royal n'y avait pas entendu tant de finesse. Il avait écrit de bonne foi, dans le temps qu'il n'était pas encore souverain, & que son père ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique. Il louait alors de tout son cœur la modération, la justice; & dans son enthousiasme il regardait toute usurpation comme un crime. Il m'avait envoyé son manuscrit à Bruxelles, pour le corriger & le faire imprimer; & j'en avais déjà fait présent à un libraire d'Hollande, nommé Van Duren, le plus insigne frippon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'Anti-Machiavel, tandis que le roi de Prusse, qui avait cent millions dans ses coffres, en prenait un aux pauvres Liégeois par la main du conseiller Rambonet. Je jugeai que mon Salomon ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laissé soixante & six mille quatre cents hommes complets d'excellentes troupes; il les augmentait, & paraissait avoir envie de s'en servir à la première occasion.

Je lui représentai qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le temps même qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Il me permit d'arrêter l'édition. J'allai en Hollande, uniquement pour lui rendre ce petit service; mais le libraire demanda tant d'argent, que le roi, qui d'ailleurs n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être

imprimé, aima mieux l'être pour rien, que de payer pour ne l'être pas.

Lorſque j'étais en Hollande occupé de cette beſogne, l'empereur Charles VI mourut, au mois d'octobre 1740, d'une indigeſtion de champignons, qui lui cauſa une apoplexie; & ce plat de champignons changea la deſtinée de l'Europe. Il parut bientôt que Frédéric III, roi de Pruſſe, n'était pas auſſi ennemi de Machiavel, que le prince royal avait paru l'être. Quoiqu'il roulât déjà dans ſa tête le projet de ſon invaſion en Siléſie, il ne m'appela pas moins à ſa cour.

Je lui avais déjà ſignifié que je ne pouvais m'établir auprès de lui, que je devais préférer l'amitié à l'ambition, que j'étais attaché à madame du Châtelet, & que philoſophe pour philoſophe, j'aimais mieux une dame qu'un roi.

Il approuvait cette liberté, quoiqu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'octobre. Le cardinal de Fleuri m'écrivit une longue lettre pleine d'éloges pour l'Anti-Machiavel & pour l'auteur; je ne manquai pas de la lui montrer. Il raſſemblait déjà ſes troupes, ſans que aucun de ſes généraux ni de ſes miniſtres pût pénétrer ſon deſſein. Le marquis de Beauvau, envoyé auprès de lui pour le complimenter, croyait qu'il allait ſe déclarer contre la France en faveur de Marie-Thérèſe, reine de Hongrie & de Bohême, fille de Charles VI; qu'il voulait appuyer l'élection à l'Empire de François de Lorraine, grand duc de Toſcane, époux de cette reine; qu'il pouvait y trouver de grands avantages.

Je devais croire plus que perſonne qu'en effet le nouveau roi de Pruſſe allait prendre ce parti ; car il m'avait envoyé, trois mois auparavant, un écrit politique de ſa façon, dans lequel il regardait la France comme l'ennemie naturelle & la déprédatrice de l'Allemagne. Mais il était dans ſa nature de faire toujours tout le contraire de ce qu'il diſait & de ce qu'il écrivait, non par diſſimulation, mais parce qu'il écrivait & parlait avec une eſpèce d'enthouſiaſme, & agiſſait enſuite avec une autre.

Il partit au 15 décembre, avec la fièvre quarte, pour la conquête de la Siléſie, à la tête de trente mille combattans, bien pourvus de tout, & bien diſciplinés; il dit au marquis de Beauvau, en montant à cheval : « Je vais jouer votre jeu ; ſi les as me viennent, nous « partagerons ».

Il a écrit depuis l'hiſtoire de cette conquête ; il me l'a montrée toute entière. Voici un des articles curieux du début de ces annales ; j'eus ſoin de le tranſcrire de préférence, comme un monument unique.

« Que l'on joigne à ces conſidérations des troupes » toujours prêtes d'agir, mon épargne bien remplie, » & la vivacité de mon caractère ; c'étaient les raiſons » que j'avais de faire la guerre à Marie-Thérèſe, reine » de Bohême & de Hongrie ». Et quelques lignes enſuite, il y avait ces propres mots : « L'ambition, » l'intérêt, le déſir de faire parler de moi, l'emportèrent, & la guerre fut réſolue ».

Depuis qu'il y a des conquérans, ou des eſprits ardens qui ont voulu l'être ; je crois qu'il eſt le

premier qui se soit ainsi rendu justice. Jamais homme peut-être n'a plus senti la raison, & n'a plus écouté ses passions. Ces assemblages de philosophie & de déréglemens d'imagination ont toujours composé son caractère.

C'est dommage que je lui aie fait retrancher ce passage, quand je corrigeai depuis tous ses ouvrages. Un aveu si rare devait passer à la postérité, & servir à faire voir sur quoi sont fondées presque toutes les guerres. Nous autres gens de lettres, poètes, historiens, déclamateurs d'académie, nous célébrons ces beaux exploits: & voilà un roi qui les fait, & qui les condamne.

Ses troupes étaient déjà en Silésie, quand le baron de Gotter, son ministre à Vienne, fit à Marie-Thérèse la proposition incivile de céder de bonne grace au roi électeur son maître les trois quarts de cette province, moyennant quoi, le roi de Prusse lui prêterait trois millions d'écus, & ferait son mari empereur.

Marie-Thérèse n'avait alors ni troupes, ni argent, ni crédit; & cependant elle fut inflexible. Elle aima mieux risquer de tout perdre que de fléchir sous un prince qu'elle ne regardait que comme le vassal de ses ancêtres, & à qui l'empereur son père avait sauvé la vie. Ses généraux rassemblèrent à peine vingt mille hommes: son maréchal Neuperg, qui les commandait, força le roi de Prusse de recevoir la bataille sous les murs de Neiss à Molwitz. La cavalerie prussienne fut d'abord mise en déroute par la cavalerie autrichienne; & dès le premier choc, le roi qui n'était

pas encore accoutumé à voir des batailles, s'enfuit jusqu'a Opeleim, à douze grandes lieues du champ où l'on se battait. Maupertuis, qui avait cru faire une grande fortune, s'était mis à sa suite dans cette campagne, s'imaginant que le roi lui ferait au moins fournir un cheval. Ce n'était pas la coutume du roi. Maupertuis acheta un âne deux ducats, le jour de l'action, & se mit à suivre sa majesté sur son âne du mieux qu'il put. Sa monture ne put fournir sa course: il fut pris & dépouillé par les housards.

Frédéric passa la nuit couché sur un grabat dans un cabaret de village près de Ratibor, sur les confins de la Pologne: il était désespéré, & se croyait réduit à traverser la moitié de la Pologne pour rentrer dans le nord de ses États, lorsqu'un de ses chasseurs arriva du camp de Molwitz, & lui annonça qu'il avait gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un aide de camp. La nouvelle était vraie. Si la cavalerie prussienne était mauvaise, l'infanterie était la meilleure de l'Europe. Elle avait été disciplinée pendant trente ans par le vieux prince d'Anhalt. Le maréchal de Shwerin, qui la commandait, était un élève de Charles XII; il gagna la bataille aussitôt que le roi de Prusse se fut enfui. Le monarque revint le lendemain, & le général vainqueur fut à peu-près disgracié.

Je retournai philosopher dans la retraite de Cirey. Je passais les hivers à Paris, où j'avais une foule d'ennemis; car m'étant avisé d'écrire, long-temps auparavant, l'Histoire de Charles XII, de donner plusieurs

pièces de théâtre, de faire même un poëme épique; j'avais comme de raison pour persécuteurs tous ceux qui se mêlaient de vers & de prose. Et comme j'avais même poussé la hardiesse jusqu'à écrire sur la philosophie, il fallait bien que les gens qu'on appelle *dévots*, me traitâssent d'athée, selon l'ancien usage.

J'avais été le premier qui eût osé développer à ma nation les découvertes de Newton, en langage intelligible. Les préjugés carthésiens, qui avaient succédé en France aux préjugés péripatéticiens, étaient alors tellement enracinés, que le chancelier d'Aguesseau regardait comme un homme ennemi de la raison & de l'État quiconque adoptait des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner de privilège pour l'impression des Élémens de la philosophie de Newton.

J'étais grand admirateur de Locke; je le regardais comme le seul métaphysicien raisonnable; je louai surtout cette retenue si nouvelle, si sage en même temps, & si hardie, avec laquelle il dit que nous n'en saurons jamais assez par les lumières de notre raison pour affirmer que Dieu ne peut accorder le don du sentiment & de la pensée à l'être appelé *matière*.

On ne peut concevoir avec quel acharnement & avec quelle intrépidité d'ignorance on se déchaîna contre moi sur cet article. Le sentiment de Locke n'avait point fait de bruit en France auparavant, parce que les docteurs lisaient Saint-Thomas & Quesnel, & que le gros du monde lisait des romans.

Lorſque j'eus loué Locke, on cria contre lui & contre moi. Les pauvres gens qui s'emportaient dans cette diſpute, ne ſavaient sûrement ni ce que c'eſt que la *matière*, ni ce que c'eſt que l'*eſprit*. Le fait eſt que nous ne ſavons rien de nous-mêmes, que nous avons le mouvement, la vie, le ſentiment & la penſée, ſans ſavoir comment; que les élémens de la matière nous ſont auſſi inconnus que le reſte; que nous ſommes des aveugles qui marchons & raiſonnons à tâtons; & que Locke a été très-ſage, en avouant que ce n'eſt pas à nous à décider de ce que le tout-puiſſant ne peut pas faire.

Cela, joint à quelques ſuccès de mes pièces de théâtre, m'attira une bibliothèque immenſe de brochures, dans leſquelles on prouvait que j'étais un mauvais poète, athée & fils d'un payſan.

On imprima l'hiſtoire de ma vie dans laquelle on me donna cette belle généalogie. Un allemand n'a pas manqué de ramaſſer tous les contes de cette eſpèce, dont on avait farci les libelles qu'on imprimait contre moi. On m'imputait des aventures avec des perſonnes que je n'avais jamais connues, & avec d'autres qui n'avaient jamais exiſté.

Je trouve, en écrivant ceci, une lettre de M. le maréchal de Richelieu, qui me donnait avis d'un gros libelle où il était prouvé que ſa femme m'avait donné un beau carroſſe & quelque autre choſe, dans le temps qu'il n'avait point de femme. Je m'étais d'abord donné le plaiſir de faire un recueil de ces calomnies; mais elles ſe multiplièrent au point que j'y renonçai.

C'était-là tout le fruit que j'avais tiré de mes travaux. Je m'en consolais aisément, tantôt dans la retraite de Cirey, & tantôt dans la bonne compagnie de Paris.

Tandis que les excrémens de la littérature me faisaient ainsi la guerre, la France la faisait à la reine d'Hongrie : & il faut avouer que cette guerre n'était pas plus juste ; car après avoir solennellement stipulé, garanti, juré la pragmatique sanction de l'empereur Charles VI, & la succession de Marie-Thérèse à l'héritage de son père ; après avoir eu la Lorraine pour prix de ces promesses, il ne paraissait pas trop conforme au droit des gens de manquer à un tel engagement. On entraîna le cardinal de Fleuri hors de ses mesures. Il ne pouvait pas dire comme le roi de Prusse, que c'était la vivacité de son tempérament qui lui faisait prendre les armes. Cet heureux prêtre régnait à l'âge de quatre-vingt-six ans, & tenait les rênes de l'État d'une main très-faible. On s'était uni avec le roi de Prusse dans le temps qu'il prenait la Silésie ; on avait envoyé en Allemagne deux armées, pendant que Marie-Thérèse n'en avait point. L'une de ces armées avait pénétré jusqu'à cinq lieues de Vienne, sans trouver d'ennemis ; on avait donné la Bohême à l'électeur de Bavière, qui fut élu empereur, après avoir été nommé lieutenant général des armées du roi de France. Mais on fit bientôt toutes les fautes qu'il fallait pour tout perdre.

Le roi de Prusse ayant, pendant ce temps-là, mûri son courage, & gagné des batailles, faisait sa paix

avec les Autrichiens. Marie lui abandonna, à ſon très-grand regret, le comté de Glatz avec la Siléſie. S'étant détaché de la France ſans ménagement, à ces conditions, au mois de juin 1742, il me manda qu'il s'était mis dans les remèdes, & qu'il conſeillait aux autres malades de ſe rétablir.

Ce prince ſe voyait alors au comble de ſa puiſſance, ayant à ſes ordres cent trente mille hommes de troupes victorieuſes, dont il avait formé la cavalerie, tirant de la Siléſie le double de ce qu'elle avait produit à la maiſon d'Autriche, affermi dans ſa nouvelle conquête, & d'autant plus heureux que toutes les autres puiſſances ſouffraient. Les princes ſe ruinent aujourd'hui par la guerre : il s'y était enrichi.

Ses ſoins ſe tournèrent alors à embellir la ville de Berlin, à bâtir une des plus belles ſalles d'opéra qui ſoient en Europe, à faire venir des artiſtes en tout genre; car il voulait aller à la gloire par tous les chemins, & au meilleur marché poſſible.

Son père avait logé à Potſdam dans une vilaine maiſon; il en fit un palais. Potſdam devint une jolie ville. Berlin s'agrandiſſait : on commençait à y connaître les douceurs de la vie que le feu roi avait très-négligées. Quelques perſonnes avaient des meubles : la plupart même portaient des chemiſes; car ſous le règne précédent, on ne connaiſſait guère que des devans de chemiſes qu'on attachait avec des cordons; & le roi régnant n'avait pas été élevé autrement. Les choſes changeaient à vue d'œil : Lacédémone devenait Athènes. Des déſerts furent défrichés : cent trois

villages furent formés dans des marais desséchés. Il n'en faisait pas moins de la musique & des livres : ainsi il ne fallait pas me savoir si mauvais gré de l'appeler le Salomon du Nord. Je lui donnais dans mes lettres ce sobriquet qui lui demeura long-temps.

Les affaires de la France n'étaient pas alors si bonnes que les siennes. Il jouissait du plaisir secret de voir les Français périr en Allemagne, après que leur diversion lui avait valu la Silésie. La cour de France perdait ses troupes, son argent, sa gloire & son crédit, pour avoir fait Charles VII empereur ; & cet empereur perdait tout, pour avoir cru que les Français le soutiendraient.

Le cardinal de Fleuri mourut le 29 de janvier 1743, âgé de quatre-vingt-dix ans. Jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère, & jamais ministre n'avait gardé sa place plus long-temps. Il commença sa fortune, à l'âge de soixante-treize ans, par être roi de France, & le fut jusqu'à sa mort sans contradiction ; affectant toujours la plus grande modestie, n'amassant aucun bien, n'ayant aucun faste, & se bornant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable, plutôt que d'un génie, & passa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe.

J'avais eu l'honneur de le voir beaucoup chez madame la maréchale de Villars, quand il n'était qu'ancien évêque de la petite vilaine ville de Fréjus, dont il s'était toujours intitulé *évêque par l'indignation divine*, comme on le voit dans quelques-unes de ses lettres. Fréjus était une très-laide femme, qu'il avait

répudiée le plutôt qu'il avait pu. Le maréchal de Villeroi, qui ne ſavait pas que l'évêque avait été long temps l'amant de la maréchale ſa femme, le fit nommer par Louis XIV précepteur de Louis XV; de précepteur il devint premier miniſtre, & ne manqua pas de contribuer à l'exil du maréchal ſon bienfaiteur. C'était, à l'ingratitude près, un aſſez bon homme. Mais comme il n'avait aucun talent, il écartait tous ceux qui en avaient, dans quelque genre que ce pût être.

Pluſieurs académiciens voulurent que j'euſſe ſa place à l'académie françaiſe. On demanda, au ſouper du roi, qui prononcerait l'oraiſon funèbre du cardinal à l'académie. Le roi répondit que ce ſerait moi. Sa maîtreſſe, la ducheſſe de Châteauroux, le voulait; mais le comte de Maurepas, ſecrétaire d'état, ne le voulut point: il avait la manie de ſe brouiller avec toutes les maîtreſſes de ſon maître, & il s'en eſt trouvé mal.

Un vieil imbécille, précepteur du dauphin, autrefois théatin, & depuis évêque de Mirepoix, nommé Boyer, ſe chargea, par principe de conſcience, de ſeconder le caprice de M. de Maurepas. Ce Boyer avait la feuille des bénéfices, le roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé: il traita celle-ci comme un point de diſcipline eccléſiaſtique. Il repréſenta que c'était offenſer Dieu qu'un profane comme moi ſuccédât à un cardinal. Je ſavais que M. de Maurepas le faiſait agir; j'allai trouver ce miniſtre; je lui dis: Une place à l'académie n'eſt pas une dignité bien importante, mais après avoir été nommé, il eſt triſte d'être exclus. Vous êtes brouillé avec madame de Châteauroux que

le roi aime, & avec M. le duc de Richelieu qui la gouverne, quel rapport y a-t-il, je vous prie, de vos brouilleries avec une pauvre place à l'académie françaiſe ? Je vous conjure de me répondre franchement : en cas que madame de Châteauroux l'emporte ſur M. l'évêque de Mirepoix, vous y oppoſerez-vous ?... Il ſe recueillit un moment & me dit : *Oui, & je vous écraſerai.*

Le prêtre enfin l'emporta ſur la maîtreſſe. Et je n'eus point une place dont je ne me ſouciais guère. J'aime à me rappeler cette aventure qui fait voir les petiteſſes de ceux qu'on appelle grands, & qui marque combien les bagatelles ſont quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal que dans ſes deux dernières années. La maiſon d'Autriche renaiſſait de ſa cendre. La France étoit preſſée par elle & par l'Angleterre. Il ne nous reſtait alors d'autre reſſource que dans le roi de Pruſſe qui nous avait entraînés dans la guerre, & qui nous avait abandonnés au beſoin.

On imagina de m'envoyer ſecrettement chez ce monarque pour ſonder ſes intentions, pour voir s'il ne ſerait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt on tard de Vienne ſur lui, après avoir tombé ſur nous, & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes, dans l'occaſion, pour mieux aſſurer ſa Siléſie. Cette idée était tombée dans la tête de M. de Richelieu & de madame de Châteauroux. Le roi l'adopta ; & M. Amelot, miniſtre des affaires

étrangères, mais miniſtre très-ſubalterne, fut chargé ſeulement de preſſer mon départ.

Il fallait un prétexte. Je pris celui de ma querelle avec l'ancien évêque de Mirepoix. Le roi approuva cet expédient. J'écrivis au roi de Pruſſe que je ne pouvais plus tenir aux perſécutions de ce théatin, & que j'allais me réfugier auprès d'un roi philoſophe, loin des tracaſſeries d'un bigot. Comme ce prélat ſignait toujours, l'*anc. évêq. de Mirepoix*, en abrégé, & que ſon écriture était aſſez incorrecte, on liſait : *L'ane de Mirepoix*, au lieu de l'ancien : ce fut un ſujet de plaiſanteries ; & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le roi de Pruſſe, qui n'y allait pas de main morte quand il fallait frapper ſur les moines & ſur les prélats de cour, me répondit avec un déluge de railleries ſur l'âne de Mirepoix, & me preſſa de venir. J'eus grand ſoin de faire lire mes lettres & les réponſes. L'évêque en fut informé. Il alla ſe plaindre à Louis XV de ce que je le faiſais, diſait-il, paſſer pour un ſot dans les cours étrangères. Le roi lui répondit que c'était une choſe dont on était convenu, & qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde.

Cette réponſe de Louis XV, qui n'eſt guère dans ſon caractère, m'a toujours paru extraordinaire. J'avais à la fois le plaiſir de me venger de l'évêque qui m'avait exclu de l'académie, celui de faire un voyage très-agréable, & celui d'être à portée de rendre ſervice au roi & à l'État. M. de Maurepas entrait même avec chaleur dans cette aventure, parce qu'alors il

gouvernait M. Amelot, & qu'il croyait être le ministre des affaires étrangères.

Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'il fallut mettre madame du Châtelet de la confidence. Elle ne voulait point, à quelque prix que ce fût, que je la quittasse pour le roi de Prusse; elle ne trouvait rien de si lâche & de si abominable dans le monde que de se séparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint, pour l'appaiser, qu'elle entrerait dans le mystère, & que les lettres passeraient par ses mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage, sur mes simples reçus, de M. de Montmartel. Je n'en abusai pas. Je m'arrêtai quelque temps en Hollande, pendant que le roi de Prusse courait d'un bout à l'autre de ses États pour faire des revues. Mon séjour ne fut pas inutile à la Haie. Je logeai dans le palais de la vieille cour qui appartenait alors au roi de Prusse, par ses partages avec la maison d'Orange. Son envoyé, le jeune comte de Podevils, amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'État, attrapait par les bontés de cette dame des copies de toutes les résolutions secrètes de leurs hautes-puissances très-mal intentionnées contre nous. J'envoyais ces copies à la cour; & mon service était très-agréable.

Quand j'arrivai à Berlin, le roi me logea chez lui, comme il avait fait dans mes précédens voyages. Il menait à Potsdam la vie qu'il a toujours menée depuis son avénement au trône. Cette vie mérite quelque petit détail.

Il

Il ſe levait à cinq heures du matin en été, & à ſix en hiver. Si vous voulez ſavoir les cérémonies royales de ce lever, quelles étaient les grandes & les petites entrées, quelles étaient les fonctions de ſon grand aumônier, de ſon grand chambellan, de ſon premier gentil-homme de la chambre, de ſes huiſſiers; je vous répondrai qu'un laquais venait allumer ſon feu, l'habiller, & le raſer; encore s'habillait-il preſque tout ſeul. Sa chambre était aſſez belle; une riche baluſtrade d'argent, ornée de petits amours très-bien ſculptés, ſemblait fermer l'eſtrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque: & quant au lit du roi, c'était un grabat de ſangles avec un matelas mince, caché par un paravent. Marc-Aurèle & Julien, ſes deux apôtres, & les plus grands-hommes du ſtoïciſme, n'étaient pas plus mal couchés.

Quand ſa majeſté était habillée & bottée, le ſtoïque donnait quelques momens à la ſecte d'Épicure : il faiſait venir deux ou trois favoris, ſoit lieutenans de ſon régiment, ſoit pages, ſoit édukes, ou jeunes cadets. On prenait du café. Celui à qui on jetait le mouchoir, reſtait demi-quart d'heure tête à tête. Les choſes n'allaient pas juſqu'aux dernières extrémités, attendu que le prince, du vivant de ſon père, avait été fort maltraité dans ſes amours de paſſade, & non moins mal guéri. Il ne pouvait jouer le premier rôle; il fallait ſe contenter des ſeconds.

Ces amuſemens d'écoliers étant finis, les affaires d'État prenaient la place. Son premier miniſtre

arrivait par un escalier dérobé, avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait au second étage dans la maison de Federsdoff, ce soldat devenu valet de chambre & favori, qui avait autrefois servi le roi prisonnier dans le château de Custrin. Les secrétaires d'état envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en apportait l'extrait : le roi faisait mettre les réponses à la marge, en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainsi en une heure. Rarement les secrétaires d'état, les ministres en charge l'abordaient : il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi son père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi en bottes faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes : & à la même heure, tous les colonels en faisaient autant dans toutes les provinces. Dans l'intervalle de la parade & du dîner, les princes ses frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à sa table, qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas, il se retirait seul dans son cabinet, & faisait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite venait un jeune homme nommé d'Arget, ci-devant secrétaire de Valori, envoyé de France, qui faisait la

lecture. Un petit concert commençait à sept heures : le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste. Les concertans exécutaient souvent de ses compositions ; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât, & il n'eût pas essuyé chez les Grecs la mortification qu'eut Epaminondas d'avouer qu'il ne savait pas la musique.

On soupait dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont il avait donné le dessin à Pêne son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant des femmes, des nymphes sous des satyres, des amours qui jouaient au jeu des Encolpes & des Gitons : quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui se baisaient, des boucs sautant sur des chèvres, & des béliers sur des brebis.

Les repas n'étaient pas souvent moins philosophiques. Un survenant qui nous aurait écoutés, en voyant cette peinture, aurait cru entendre les sept sages de la Grèce au bordel. Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes ; & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries & de mépris. Dieu était respecté ; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom, n'étaient pas épargnés.

Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres. En un mot, Frédéric vivait sans cour, sans conseil, & sans culte.

Quelques juges de provinces voulurent faire brûler

je ne sais quel pauvre paysan accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse : on n'exécutait personne sans que le roi eût confirmé la sentence, loi très-humaine qui se pratique en Angleterre & dans d'autres pays ; Frédéric écrivit au bas de la sentence, qu'il donnait dans ses États *liberté de conscience & de* v...

Un prêtre d'auprès de Stettin, très-scandalisé de cette indulgence, glissa dans un sermon sur Hérode, quelques traits qui pouvaient regarder le roi son maître : il fit venir ce ministre de village à Potsdam, en le citant au consistoire, quoiqu'il n'y eût à la cour pas plus de consistoire que de messe. Le pauvre homme fut amené : le roi prit une robe & un rabat de prédicant ; d'Argens, l'auteur des *Lettres juives*, & un baron de Polnitz, qui avait changé trois ou quatre fois de religion, se revêtirent du même habit ; on mit un tome du Dictionnaire de Bayle sur une table, en guise d'évangile, & le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois ministres du Seigneur. *Mon frère*, lui dit le roi, *je vous demande au nom de Dieu sur quel Hérode vous avez prêché ? .... Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfans*, répondit le bon homme. *Je vous demande*, ajouta le roi, *si c'était Hérode premier du nom, car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs.* Le prêtre de village ne sut que répondre. *Comment !* dit le roi, *vous osez prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle était sa famille ! vous êtes indigne du saint ministère. Nous vous pardonnons cette fois, mais sachez que nous vous excommunierons si*

jamais vous prêchez quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra sa sentence & son pardon. On signa trois noms ridicules, inventés à plaisir. *Nous allons demain à Berlin*, ajouta le roi, *nous demanderons grace pour vous à nos frères : ne manquez pas de nous venir parler.* Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres : on se moqua de lui ; & le roi qui était plus plaisant que libéral, ne se soucia pas de payer son voyage.

Frédéric gouvernait l'église aussi despotiquement que l'État. C'était lui qui prononçait les divorces quand un mari & une femme voulaient se marier ailleurs. Un ministre lui cita un jour l'ancien Testament, au sujet d'un de ces divorces : Moïse, lui dit-il, *menait ses Juifs comme il voulait, & moi je gouverne mes Prussiens comme je l'entends.*

Ce gouvernement singulier, ces mœurs encore plus étranges, ce contraste de stoïcisme & d'épicuréisme, de sévérité dans la discipline militaire, & de mollesse dans l'intérieur du palais, des pages avec lesquels on s'amusait dans son cabinet, & des soldats qu'on faisait passer trente-six fois par les baguettes sous les fenêtres du monarque qui les regardait, des discours de morale, & une licence effrénée, tout cela composait un tableau bizarre, que peu de personnes connaissaient alors, & qui depuis a percé dans l'Europe.

La plus grande économie présidait dans Potsdam à tous ses goûts. Sa table, & celle de ses officiers & de ses domestiques, étaient réglées à trente-trois écus par jour, indépendamment du vin. Et au lieu que chez

les autres rois ce ſont des officiers de la couronne qui ſe mêlent de cette dépenſe, c'était ſon valet de chambre Federſdoff qui était à la fois ſon grand-maître d'hôtel, ſon grand échanſon, & ſon grand panetier.

Soit économie, ſoit politique, il n'accordait pas la moindre grace à ſes anciens favoris, & ſur-tout à ceux qui avaient riſqué leur vie pour lui quand il était prince royal. Il ne payait pas même l'argent qu'il avait emprunté alors : & comme Louis XII ne vengeait pas les injures du duc d'Orléans, le roi de Pruſſe oubliait les dettes du prince royal.

Cette pauvre maîtreſſe qui avait été fouettée pour lui par la main du bourreau, était alors mariée à Berlin, au commis du bureau des fiacres; car il y avait dix-huit fiacres dans Berlin; & ſon amant lui faiſait une penſion de ſoixante & dix écus qui lui a toujours été très-bien payée. Elle s'appelait madame Shommers, grande femme, maigre, qui reſſemblait à une ſybille, & n'avait nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un prince.

Cependant quand il allait à Berlin, il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil. C'était un très beau ſpectacle pour les hommes vains, c'eſt-à-dire, pour preſque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt princes de l'empire, ſervi dans la plus belle vaiſſelle d'or de l'Europe, & trente beaux pages & autant de jeunes édukes ſuperbement parés, portant de grands plats d'or maſſifs. Les grands officiers paraiſſaient alors, mais hors de là on ne les connaiſſait point.

On allait après dîner à l'opéra, dans cette grande ſalle de trois cents pieds de long qu'un de ſes chambellans, nommé Knoberſtof avait bâtie ſans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danſeurs étaient à ſes gages. La Barbarini danſait alors ſur ſon théâtre: c'eſt elle qui depuis épouſa le fils de ſon chancelier. Le roi avait fait enlever à Veniſe cette danſeuſe par des ſoldats qui l'emmenèrent par Vienne même juſqu'à Berlin. Il en était un peu amoureux, parce qu'elle avait les jambes d'un homme. Ce qui était incompréhenſible, c'eſt qu'il lui donnait trente-deux mille livres d'appointemens.

Son poète italien, à qui il faiſait mettre en vers les opéra dont lui-même faiſait toujours le plan, n'avait que douze cents livres de gages; mais auſſi il faut conſidérer qu'il était fort laid, & qu'il ne danſait pas. En un mot, la Barbarini touchait à elle ſeule plus que trois miniſtres d'état enſemble. Pour le poète italien, il ſe paya un jour par ſes mains. Il découſut dans une chapelle du premier roi de Pruſſe, de vieux galons d'or dont elle était ornée. Le roi qui jamais ne fréquenta de chapelle, dit qu'il ne perdait rien. D'ailleurs il venait d'écrire une diſſertation en faveur des voleurs, qui eſt imprimée dans les recueils de ſon académie: & il ne jugea pas à propos, cette fois-là, de détruire ſes écrits par les faits.

Cette indulgence ne s'étendait pas ſur le militaire. Il y avait dans les priſons de Spandau un vieux gentil-homme de Franche-Comté, haut de ſix pieds, que le feu roi avait fait enlever pour ſa belle taille; on

lui avait promis une place de chambellan, & on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec quelques-uns de ses camarades; il fut saisi, & ramené devant le feu roi, auquel il eut la naïveté de dire qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un tyran comme lui. On lui coupa, pour réponse, le nez & les oreilles; il passa par les baguettes trente-six fois; après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore quand M. de Valori, notre envoyé, me pressa de demander sa grace au très-clément fils du très-dur Frédéric-Guillaume. Sa majesté se plaisait à dire que c'était pour moi qu'il faisait jouer *la Clemenza di Tito*, opéra plein de beautés, du célèbre Metastasio, mis en musique par le roi lui-même, aidé de son compositeur. Je pris mon temps pour recommander à ses bontés ce pauvre franc-comtois, sans oreilles & sans nez, & je lui détachai cette semonce.

Génie universel, ame sensible & ferme,
Quoi! lorsque vous régnez il est des malheureux!
Aux tourmens d'un coupable, il vous faut mettre un terme,
Et n'en mettre jamais à vos soins généreux.

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,
Filles du repentir, maîtresses des grands cœurs,
S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
Les mains qui de la terre ont dû sécher les pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triomphe Titus!
Pour achever la fête, égalez sa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte; mais on a le privilège

de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque adouciſſement ; & même pluſieurs mois après, il eut la bonté de mettre le gentil-homme dont il s'agiſſait à l'hôpital, à ſix ſous par jour. Il avait refuſé cette grace à la reine ſa mère, qui apparemment ne l'avait demandée qu'en proſe.

Au milieu des fêtes, des opéra, des ſoupers, ma négociation ſecrète avançait. Le roi trouvait bon que je lui parlaſſe de tout, & j'entremêlais ſouvent des queſtions ſur la France & ſur l'Autriche à propos de l'*Énéide* & de Tite-Live. La converſation s'animait quelquefois : le roi s'échauffait, & me diſait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviſerait pas de ſe battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à ſon appartement mes réflexions ſur un papier à mi-marge. Il répondait ſur une colonne à mes hardieſſes. J'ai encore ce papier où je lui diſais : *Doutez-vous que la maiſon d'Autriche ne vous redemande la Siléſie à la première occaſion ?* Voici ſa réponſe en marge :

« Ils ſeront reçus, biribi,
» A la façon de barbari, mon ami ».

Cette négociation d'une eſpèce nouvelle finit par un diſcours qu'il me tint dans un de ſes mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre, ſon cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas. Celui de Pruſſe diſait : *George eſt l'oncle de Frédéric, mais George ne l'eſt pas du roi de Pruſſe.* Enfin il me dit : *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre, & je marche.*

Je n'en voulais pas davantage. Je retournai vîte à la cour de France : je rendis compte de mon voyage. Je lui donnai l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin. Elle ne fut point trompeuse : & le printemps suivant le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Si j'avais conté à quelque bon parisien mon aventure & le service que j'avais rendu, il n'eût pas douté que je ne fusse promu à quelque beau poste. Voici quelle fut ma récompense.

La duchesse de Châteauroux fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle ; il lui avait pris envie de chasser M. Amelot, parce qu'il était bégue, & que ce petit défaut lui déplaisait ; elle haïssait de plus cet Amelot, parce qu'il était gouverné par M. de Maurepas ; il fut renvoyé au bout de huit jours, & je fus enveloppé dans sa disgrace.

Il arriva quelque temps après que Louis XV fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz ; M. de Maurepas & sa cabale prirent ce temps pour perdre madame de Châteauroux. L'évêque de Soissons, Fitz-James, fils du bâtard de Jacques II, regardé comme un saint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni absolution ni communion, s'il ne chassait sa maîtresse & sa sœur la duchesse de Lauraguais, & leurs amis. Les deux sœurs partirent chargées de l'exécration du peuple de Metz. Ce fut pour cette action que le

peuple de Paris, aussi sot que celui de Metz, donna à Louis XV le surnom de *Bien-aimé*. Un polisson, nommé Vadé, imagina ce titre, que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince se porta bien, il ne voulut être que le bien aimé de sa maîtresse. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans son ministère; elle allait partir de Paris pour Versailles, quand elle mourut subitement des suites de la rage que sa démission lui avait causée. Elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtresse. Le choix tomba sur la demoiselle Poisson, fille d'une femme entretenue & d'un paysan de la Ferté-sous-Jouare, qui avait amassé quelque chose à vendre du blé aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque malversation. On avait marié sa fille au sous-fermier le Normand, seigneur d'Étiole, neveu du fermier général le Normand de Tournehem, qui entretenait la mère. La fille était bien élevée, sage, aimable, remplie de graces & de talens, née avec du bon sens & un bon cœur. Je la connaissais assez; je fus même le confident de son amour. Elle m'avouait qu'elle avait toujours eu un secret pressentiment qu'elle serait aimée du roi; & qu'elle s'était senti une violente inclination pour lui, sans trop la démêler.

Cette idée qui aurait pu paraître chimérique dans sa situation, était fondée sur ce qu'on l'avait souvent menée aux chasses que faisait le roi dans la forêt de Sénar; Tournehem, l'amant de sa mère, avait une maison de campagne dans le voisinage. On promenait

madame d'Etiole dans une jolie calêche. Le roi la remarquait, & lui envoyait ſouvent des chevreuils. Sa mère ne ceſſait de lui dire qu'elle était plus jolie que madame de Châteauroux ; & le bon homme Tournehem s'écriait ſouvent : *Il faut avouer que la fille de madame Poiſſon eſt un morceau de roi.* Enfin, quand elle eut tenu le roi entre ſes bras, elle me dit qu'elle croyait fermement à la deſtinée ; & elle avait raiſon. Je paſſai quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le roi faiſait la campagne de 1746.

Cela me valut des récompenſes qu'on n'avait jamais données ni à mes ouvrages, ni à mes ſervices. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie. Je fus nommé hiſtoriographe de France : & le roi me fit préſent d'une charge de gentil-homme ordinaire de ſa chambre. Je conclus que pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtreſſe d'un roi que d'écrire cent volumes.

Dès que j'eus l'air d'un homme heureux, tous mes confrères les beaux-eſprits de Paris ſe déchaînèrent contre moi avec toute l'animoſité & l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un à qui on donnait toutes les récompenſes qu'ils méritaient.

J'étais toujours lié avec la marquiſe du Châtelet par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude. Nous demeurions enſemble à Paris & à la campagne. Cirey eſt ſur les confins de la Lorraine : le roi Staniſlas tenait alors ſa petite & agréable cour à Lunéville. Tout vieux & tout dévot qu'il était, il avait une maîtreſſe : c'était madame la marquiſe de Boufflers. Il

partageait ſon ame entre elle & un jéſuite nommé Menou, le plus intrigant & le plus hardi prêtre que j'aie jamais connu. Cet homme avait attrapé au roi Staniſlas, par les importunités de ſa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maiſon pour lui & pour quelques jéſuites, dans la ville de Nanci. Cette maiſon était dotée de vingt-quatre mille livres de rente, dont douze pour la table de Menou, & douze pour donner à qui il voudrait.

La maîtreſſe n'était pas, à beaucoup près, ſi bien traitée. Elle tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des jupes; & cependant le jéſuite enviait ſa portion, & était furieuſement jaloux de la marquiſe. Ils étaient ouvertement brouillés. Le pauvre roi avait tous les jours bien de la peine, au ſortir de la meſſe, à rapatrier ſa maîtreſſe & ſon confeſſeur.

Enfin notre jéſuite ayant entendu parler de madame du Châtelet, qui était très-bien faite & encore aſſez belle, imagina de la ſubſtituer à madame de Boufflers. Staniſlas ſe mêlait quelquefois de faire d'aſſez mauvais petits ouvrages : Menou crut qu'une femme auteur réuſſirait mieux qu'une autre auprès de lui. Et le voilà qui vient à Cirey pour ourdir cette belle trame : il cajole madame du Châtelet, & nous dit que le roi Staniſlas ſera enchanté de nous voir : il retourne dire au roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. Staniſlas recommande à madame de Boufflers de nous amener.

Et en effet, nous allâmes paſſer à Lunéville toute

l'année 1749. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le révérend père. Nous nous attachâmes à madame de Boufflers. Et le jésuite eut deux femmes à combattre.

La vie de la cour de Lorraine était assez agréable, quoiqu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracasseries. Poncet, évêque de Troyes, perdu de dettes & de réputation, voulut, sur la fin de l'année, augmenter notre cour & nos tracasseries : quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de ses oraisons funèbres & de ses sermons. Il obtint par nos dames d'être grand aumônier du roi, qui fut flatté d'avoir un évêque à ses gages, & à de petits gages.

Cet évêque ne vint qu'en 1750. Il débuta par être amoureux de madame de Boufflers, & fut chassé. Sa colère retomba sur Louis XV, gendre de Stanislas : car étant retourné à Troyes, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des billets de confession, inventés par l'archevêque de Paris, Beaumont ; il tint tête au parlement, & brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ses dettes ; mais c'était celui de se faire enfermer. Le roi de France l'envoya prisonnier en Alsace, dans un couvent de gros moines allemands. Mais il faut revenir à ce qui me touche.

Madame du Châtelet mourut dans le palais de Stanislas, après deux jours de maladie. Nous étions tous si troublés, que personne de nous ne songea à faire venir ni curé, ni jésuites, ni sacrement. Elle n'eut point les horreurs de la mort : il n'y eut que nous

qui les sentîmes. Je fus saisi de la plus douloureuse affliction. Le bon roi Stanislas vint dans ma chambre me consoler & pleurer avec moi. Peu de ses confrères en font autant en de pareilles occasions. Il voulut me retenir : je ne pouvais plus supporter Lunéville, & je retournai à Paris.

Ma destinée était de courir de roi en roi, quoique j'aimasse ma liberté avec idolâtrie. Le roi de Prusse, à qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais madame du Châtelet pour lui, voulut à toute force m'attraper quand il fut défait de sa rivale. Il jouissait alors d'une paix qu'il s'était acquise par des victoires, & son loisir était toujouts employé à faire des vers, ou à écrire l'histoire de son pays, & de ses campagnes. Il était bien sûr, à la vérité, que ses vers & sa prose étaient fort au-dessus de ma prose & de mes vers, quant au fonds des choses; mais il croyait que, pour la forme, je pouvais, en qualité d'académicien, donner quelque tournure à ses écrits; il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'employât pour me faire venir.

Le moyen de résister à un roi victorieux, poète, musicien & philosophe, & qui faisait semblant de m'aimer! je crus que je l'aimais. Enfin je pris encore le chemin de Potsdam au mois de juin 1750. Astolphe ne fut pas mieux reçu dans le palais d'Alcine. Être logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de Saxe, avoir à ma disposition les cuisiniers du roi quand je voulais manger chez moi, & les cochers quand je voulais me promener, c'était les moindres faveurs

qu'on me faiſait. Les ſoupers étaient très-agréables. Je ne ſais ſi je me trompe, il me ſemble qu'il y avait bien de l'eſprit; le roi en avait & en faiſait avoir; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que je n'ai jamais fait de repas ſi libres. Je travaillais deux heures par jour avec ſa majeſté; je corrigeais tous ſes ouvrages, ne manquant jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorſque je raturais tout ce qui ne valait rien. Je lui rendais raiſon par écrit de tout; ce qui compoſa une rhétorique & une poétique à ſon uſage; il en profita, & ſon génie le ſervit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire, nulle viſite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait une vie libre, & je ne concevais rien de plus agréable que cet état.

Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu tournée, redoubla ſes potions enchantées pour m'enivrer tout-à-fait. La dernière ſéduction fut une lettre qu'il m'écrivit de ſon appartement au mien. Une maîtreſſe ne s'explique pas plus tendrement; il s'efforçait de diſſiper dans cette lettre la crainte que m'inſpirait ſon rang & ſon caractère : elle portait ces mots ſinguliers :

« Comment pourrais-je jamais cauſer l'infortune » d'un homme que j'eſtime, que j'aime & qui me » ſacrifie ſa patrie & tout ce que l'humanité a de plus » cher?... Je vous reſpecte comme mon maître en » éloquence. Je vous aime comme un ami vertueux. » Quel eſclavage, quel malheur, quel changement y » a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous eſtime

» autant

» autant que dans votre patrie, & chez un ami qui
» a un cœur reconnaissant? J'ai respecté l'amitié qui
» vous liait à madame du Châtelet, mais après elle
» j'étais un de vos plus anciens amis. Je vous promets
» que vous serez heureux autant que je vivrai ».

Voilà une lettre telle que peu de majestés en écrivent. Ce fut le dernier verre qui m'enivra. Les protestations de bouche furent encore plus fortes que celles par écrit. Il était accoutumé à des démonstrations de tendresse singulières avec des favoris plus jeunes que moi; & oubliant un moment que je n'étais pas de leur âge, & que je n'avais pas la main belle, il me la prit pour la baiser. Je lui baisai la sienne, & je me fis son esclave. Il fallait une permission du roi de France pour appartenir à deux maîtres. Le roi de Prusse se chargea de tout.

Il écrivit pour me demander au roi mon maître. Je n'imaginais pas qu'on fût choqué à Versailles qu'un gentil-homme ordinaire de la chambre, qui est l'espèce la plus inutile de la cour, devînt un inutile chambellan à Berlin. On me donna toute permission. Mais on fut très-piqué; & on ne me le pardonna point. Je déplus fort au roi de France, sans plaire davantage à celui de Prusse, qui se moquait de moi dans le fond de son cœur.

Me voilà donc avec une clef d'argent doré pendue à mon habit, une croix au cou, & vingt mille francs de pension. Maupertuis en fut malade, & je ne m'en apperçus pas. Il y avait alors un médecin à Berlin, nommé la Métrie, le plus franc athée de toutes les

facultés de médecine de l'Europe : homme d'ailleurs gai, plaiſant, étourdi, tout auſſi inſtruit de la théorie qu'aucun de ſes confrères, & ſans contredit le plus mauvais médecin de la terre dans la pratique; auſſi, graces à Dieu, ne pratiquait-il point. Il s'était moqué de toute la faculté à Paris, & avait même écrit contre les médecins beaucoup de perſonnalités qu'ils ne pardonnèrent point; ils obtinrent contre lui un décret de priſe de corps. La Métrie s'était donc retiré à Berlin, où il amuſait aſſez par ſa gaieté; écrivant d'ailleurs, & faiſant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté ſur la morale. Ses livres plurent au roi qui le fit, non pas ſon médecin, mais ſon lecteur.

Un jour, après la lecture, la Métrie, qui diſait au roi tout ce qui lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune. Laiſſez faire, lui dit le roi, on preſſe l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus. La Métrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme, digne de Denis de Syracuſe.

Je réſolus dès-lors de mettre en sûreté les pelures de l'orange. J'avais environ trois cent mille livres à placer. Je me gardai bien de mettre ce fonds dans les États de mon Alcine; je le plaçai avantageuſement ſur les terres que le duc de Virtemberg poſsède en France. Le roi, qui ouvrait toutes mes lettres, ſe douta bien que je ne prétendais pas reſter auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le poſſédait comme Denis. Il fallait que je rabotaſſe continuellement, &

que je reviſſe encore ſon hiſtoire de Brandebourg, & tout ce qu'il compoſait.

La Métrie mourut après avoir mangé, chez milord Tirconel, envoyé de France, tout un pâté farci de truffes, après un très-long dîné. On prétendit qu'il s'était confeſſé avant de mourir; le roi en fut indigné; il s'informa exactement ſi la choſe était vraie; on l'aſſura que c'était une calomnie atroce, & que la Métrie était mort comme il avait vécu, en reniant Dieu & les médecins. Sa majeſté ſatisfaite compoſa ſur-le-champ ſon oraiſon funèbre, qu'il fit lire en ſon nom à l'aſſemblée publique de l'académie, par d'Arget ſon ſecrétaire, & il donna ſix cents livres de penſion à une fille de joie que la Métrie avait amenée de Paris, quand il avait abandonné ſa femme & ſes enfans.

Maupertuis, qui ſavait l'anecdote de l'écorce d'orange, prit ſon temps pour répandre le bruit que j'avais dit que la charge d'athée du roi était vacante. Cette calomnie ne réuſſit pas; mais il ajouta enſuite que je trouvais les vers du roi mauvais, & cela réuſſit.

Je m'apperçus que depuis ce temps-là les ſoupers du roi n'étaient plus ſi gais; on me donnait moins de vers à corriger; ma diſgrace était complète.

Algarotti, d'Arget, & un autre français nommé Chaſot, qui était un de ſes meilleurs officiers, le quittèrent tous à la fois. Je me diſpoſais à en faire autant. Mais je voulus auparavant me donner le plaiſir de me moquer d'un livre que Maupertuis venait d'imprimer. L'occaſion était belle; on n'avait jamais

rien écrit de ſi ridicule & de ſi fou. Le bon homme propoſait ſérieuſement de faire un voyage droit aux deux pôles, de diſſéquer des têtes de géans, pour connaître la nature de l'ame par leurs cervelles; de bâtir une ville où l'on ne parlerait que latin, de creuſer un trou juſqu'au noyau de la terre, de guérir les maladies en enduiſant les malades de poix réſine, & enfin de prédire l'avenir en exaltant ſon ame.

Le roi rit du livre, j'en ris, tout le monde en rit. Mais il ſe paſſait alors une ſcène plus ſérieuſe, à propos de je ne ſais quelle fadaiſe de mathématique, que Maupertuis voulait ériger en découverte. Un géomètre plus ſavant, nommé Kœnig, bibliothécaire de la princeſſe d'Orange, à la Haie, lui fit appercevoir qu'il ſe trompait, & que Leibnitz, qui avait autrefois examiné cette vieille idée, en avait démontré la fauſſeté dans pluſieurs de ſes lettres, dont il lui montra des copies.

Maupertuis, préſident de l'académie de Berlin, indigné qu'un aſſocié étranger lui prouvât ſes bévues, perſuada d'abord au roi, que Kœnig, en qualité d'homme établi en Hollande, était ſon ennemi, & avait dit beaucoup de mal de la proſe & de la poéſie de ſa majeſté à la princeſſe d'Orange.

Cette première précaution priſe, il apoſta quelques pauvres penſionnaires de l'académie qui dépendaient de lui, & fit condamner Kœnig, comme fauſſaire, à être rayé du nombre des académiciens. Le géomètre d'Hollande avait pris les devants, & avait renvoyé ſa patente de la dignité d'académicien de Berlin.

Tous les gens de lettres de l'Europe furent aussi indignés des manœuvres de Maupertuis qu'ennuyés de son livre. Il obtint la haine & le mépris de ceux qui se piquaient de philosophie & de ceux qui n'y entendaient rien. On se contentait à Berlin de lever les épaules, car le roi ayant pris parti dans cette malheureuse affaire, personne n'osait parler; je fus le seul qui élevai la voix. Kœnig était mon ami; j'avais à-la-fois le plaisir de défendre la liberté des gens de lettres avec la cause d'un ami, & celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modestie que le mien. Je n'avais nul dessein de rester à Berlin; j'ai toujours préféré la liberté à tout le reste. Peu de gens de lettres en usent ainsi. La plupart sont pauvres; la pauvreté énerve le courage; & tout philosophe à la cour devient aussi esclave que le premier officier de la couronne. Je sentis combien ma liberté devait déplaire à un roi plus absolu que le grand turc. C'était un plaisant roi dans l'intérieur de sa maison, il le faut avouer. Il protégeait Maupertuis, & se moquait de lui plus que de personne. Il se mit à écrire contre lui, & m'envoya son manuscrit dans ma chambre par un des ministres de ses plaisirs secrets, nommé Marvits; il tourna beaucoup en ridicule le trou au centre de la terre, sa méthode de guérir avec un enduit de poix résine, le voyage au pôle austral, la ville latine, & la lâcheté de son académie qui avait souffert la tyrannie exercée sur le pauvre Kœnig. Mais comme sa devise était: point de bruit si je ne le fais, il fit brûler tout

ce qu'on avait écrit sur cette matière, excepté son ouvrage.

Je lui renvoyai son ordre, sa clef de chambellan, ses pensions; il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, & moi tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit sa croix & sa clef, il voulut que je soupasse avec lui; je fis donc encore un souper de Damoclès; après quoi je partis avec promesse de revenir, & avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie.

Ainsi nous fûmes quatre qui nous échappâmes en peu de temps, Chasot, d'Arget, Algarotti & moi. Il n'y avait pas en effet moyen d'y tenir. On sait bien qu'il faut souffrir auprès des rois; mais Frédéric abusait un peu trop de sa prérogative. La société a ses lois, à moins que ce ne soit la société du lion & de la chèvre. Frédéric manquait toujours à la première loi de la société, de ne rien dire de désobligeant à personne. Il demandait souvent à son chambellan Polnitz, s'il ne changerait pas volontiers de religion pour la quatrième fois, & il offrait de payer cent écus comptant pour sa conversion. Eh mon Dieu, mon cher Polnitz, lui disait-il, j'ai oublié le nom de cet homme que vous volâtes à la Haie, en lui vendant de l'argent faux pour du fin; aidez un peu ma mémoire, je vous prie. Il traitait à-peu-près de même ce pauvre d'Argens. Cependant ces deux victimes restèrent. Polnitz ayant mangé tout son bien, était obligé d'avaler ces couleuvres pour vivre; il n'avait pas d'autre pain; & d'Argens n'avait pour tout bien dans le monde que ses

Lettres juives, & ſa femme nommée Cochois, mauvaiſe comédienne de province, ſi laide qu'elle ne pouvait rien gagner à aucun métier, quoiqu'elle en fit pluſieurs. Pour Maupertuis qui avait été aſſez mal aviſé pour placer ſon bien à Berlin, ne ſongeant pas qu'il vaut mieux avoir cent piſtoles dans un pays libre, que mille dans un pays deſpotique, il fallait bien qu'il reſtât dans les fers qu'il s'était forgés.

En ſortant de mon palais d'Alcine, j'allai paſſer un mois auprès de madame la ducheſſe de Saxe-Gotha, la meilleure princeſſe de la terre, la plus douce, la plus ſage, la plus égale, & qui, Dieu merci, ne faiſait point de vers. De-là je fus quelques jours à la maiſon de campagne du landgrave de Heſſe, qui était beaucoup plus éloigné de la poéſie que la princeſſe de Gotha. Je reſpirais. Je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'était là que m'attendait ma très-bizarre deſtinée.

Je tombai malade à Francfort; une de mes nièces, veuve d'un capitaine au régiment de Champagne, femme très-aimable, remplie de talens, & qui de plus était regardée à Paris comme bonne compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver ſur le Mein; mais elle me trouva priſonnier de guerre. Voici comme cette belle aventure s'était paſſée. Il y avait à Francfort un nommé Freitag, banni de Dreſde, après y avoir été mis au carcan & condamné à la brouette, devenu depuis, dans Francfort, agent du roi de Pruſſe, qui ſe ſervait volontiers de tels miniſtres,

parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux paſſans.

Cet ambaſſadeur & un marchand nommé Smith, condamné ci-devant à l'amende pour fauſſe monnaie, me ſignifièrent, de la part de ſa majeſté le roi de Pruſſe, que j'euſſe à ne point ſortir de Francfort, juſqu'à ce que j'euſſe rendu les effets précieux que j'emportais à ſa majeſté. Hélas! meſſieurs, je n'emporte rien de ce pays-là, je vous jure, pas même les moindres regrets. Quels ſont donc les joyaux de la couronne brandebourgeoiſe que vous redemandez? *c'être, monſir*, répondit Freitag, *l'œuvre de poëshie du roi mon gracieux maître.* Oh! je lui rendrai ſa proſe & ſes vers de tout mon cœur, lui répliquai-je, quoiqu'après tout j'aie plus d'un droit à cet ouvrage. Il m'a fait préſent d'un bel exemplaire imprimé à ſes dépens. Malheureuſement cet exemplaire eſt à Leipſick avec mes autres effets. Alors Freitag me propoſa de reſter à Francfort juſqu'à ce que le tréſor qui était à Leipſick fût arrivé; & il me ſigna ce beau billet.

« Monſir, ſitôt le gros ballot de Leipſick ſera ici, » où eſt l'œuvre de *poëshie* du roi mon maître, que ſa » majeſté demande, & l'œuvre de poëshie rendu à » moi, vous pourrez partir où vous paraîtra bon. A » Francfort, 1 de juin 1753. Freitag, réſident du roi » mon maître ». J'écrivis au bas du billet, *bon pour l'œuvre de poëshie du roi votre maître:* de quoi le réſident fut très-ſatisfait.

Le 17 de juin arriva le grand ballot de *Poëshie.* Je

remis fidèlement ce sacré dépôt, & je crus pouvoir m'en aller sans manquer à aucune tête couronnée : mais dans l'instant que je partais, on m'arrête, moi, mon secrétaire & mes gens ; on arrête ma nièce ; quatre soldats la traînent au milieu des boues chez le marchand Smith, qui avait je ne sais quel titre de conseiller privé du roi de Prusse. Ce marchand de Francfort se croyait alors un général prussien : il commandait douze soldats de la ville dans cette grande affaire, avec toute l'importance & la grandeur convenables. Ma nièce avait un passe-port du roi de France, & de plus, elle n'avait jamais corrigé les vers du roi de Prusse. On respecte d'ordinaire les dames dans les horreurs de la guerre ; mais le conseiller Smith & le résident Freitag, en agissant pour Frédéric, croyaient lui faire leur cour en traînant le pauvre beau sexe dans les boues.

On nous fourra tous deux dans une espèce d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent postés douze soldats : on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier où l'on avait conduit ma nièce, quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille. Ma nièce avait à la vérité un petit lit ; mais ses quatre soldats avec la baïonnette au bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux & de femmes de chambre.

Nous avions beau dire que nous en appellions à César, que l'empereur avait été élu dans Francfort, que mon secrétaire était florentin, & sujet de sa majesté impériale, que ma nièce & moi nous étions sujets

du roi très-chétien, & que nous n'avions rien à démêler avec le margrave de Brandebourg : on nous répondit que le margrave avait plus de crédit dans Francfort que l'empereur. Nous fûmes douze jours prisonniers de guerre, & il nous fallut payer cent quarante écus par jour.

Le marchand Smith s'était emparé de tous mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié. On ne pouvait payer plus chèrement l'*œuvre de poëshie du roi de Prusse*. Je perdis environ la somme qu'il avait dépensée pour me faire venir chez lui, & pour prendre de mes leçons. Partant nous fûmes quittes.

Pour rendre l'aventure complète, un certain Van Duren, libraire à la Haie, frippon de profession, & banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était le même homme à qui j'avais fait présent, treize ans auparavant, du manuscrit de l'*Anti-Machiavel* de Frédéric. On retrouve ses amis dans l'occasion. Il prétendit que sa majesté lui redevait une vingtaine de ducats, & que j'en étais responsable. Il compta l'intérêt, & l'intérêt de l'intérêt. Le sieur Fichard, bourgmestre de Francfort, qui était même le bourgmestre régnant, comme cela se dit, trouva, en qualité de bourgmestre, le compte très-juste, & en qualité de régnant, il me fit débourser trente ducats, en prit vingt-six pour lui, & en donna quatre au frippon de libraire.

Toute cette affaire d'ostrogoths & de vandales étant finie, j'embrassai mes hôtes, & je les remerciai de leur douce réception.

Quelque temps après, j'allai prendre les eaux de Plombières; je bus sur tout celles du Léthé, bien persuadé que les malheurs, de quelque espèce qu'ils soient, ne sont bons qu'à oublier. Ma nièce, madame Denis, qui faisait la consolation de ma vie, & qui s'était attachée à moi par son goût pour les lettres, & par la plus tendre amitié, m'accompagna de Plombières à Lyon. J'y fus reçu avec des acclamations par toute la ville, & assez mal par le cardinal de Tencin, archevêque de Lyon, si connu par la manière dont il avait fait sa fortune en rendant catholique ce Law ou Lass, auteur du système qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de Law avait commencée. Le système le rendit si riche qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'État; & en qualité de ministre il m'avoua confidemment qu'il ne pouvait me donner à dîner en public; parce que le roi de France était fâché contre moi de ce que je l'avais quitté pour le roi de Prusse. Je lui dis que je ne dînais jamais, & qu'à l'égard des rois, j'étais l'homme du monde qui prenais le plus aisément mon parti, aussi bien qu'avec les cardinaux. On m'avait conseillé les eaux d'Aix en Savoie; quoiqu'elles fussent sous la domination d'un roi, je pris ma route pour aller en boire. Il fallait passer par Genève: le fameux médecin Tronchin, établi à Genève depuis peu, me déclara que les eaux d'Aix me tueraient, & qu'il me ferait vivre.

J'acceptai le parti qu'il me proposait. Il n'est permis à aucun catholique de s'établir à Genève, ni dans les

cantons Suisses protestans. Il me parut plaisant d'acquérir des domaines dans les seuls pays de la terre où il ne m'était pas permis d'en avoir.

J'achetai, par un marché singulier & dont il n'y avait point d'exemple dans le pays, un petit bien d'environ soixante arpens, qu'on me vendit le double de ce qu'il eût coûté auprès de Paris: mais le plaisir n'est jamais trop cher; la maison est jolie & commode; l'aspect en est charmant; il étonne & ne lasse point. C'est d'un côté le lac de Genève, c'est la ville de l'autre; le Rhône en sort à gros bouillons, & forme un canal au bas de mon jardin; la rivière d'Arve qui descend de la Savoie se précipite dans le Rhône; plus loin on voit encore une autre rivière. Cent maisons de campagnes, cent jardins rians, ornent les bords du lac & des rivières; dans le lointain s'élèvent les Alpes, & à travers leurs précipices on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles. J'ai encore une plus belle maison & une vue plus étendue à Lausanne; mais ma maison auprès de Genève est beaucoup plus agréable. J'ai dans ces deux habitations ce que les rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le repos & la liberté; & j'ai encore ce qu'ils donnent quelquefois, & que je ne tiens pas d'eux; je mets en pratique ce que j'ai dit dans le Mondain.

Oh, le bon temps que le siècle de fer!

Toutes les commodités de la vie en ameublemens, en équipages, en bonne chère, se trouvent dans mes deux maisons; une société douce & de gens d'esprit

remplit les momens que l'étude & le ſoin de ma ſanté me laiſſent. Il y a là de quoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confrères les gens de lettres ; cependant je ne ſuis pas né riche, il s'en faut de beaucoup. On me demande par quel art je ſuis parvenu à vivre comme un fermier-général ; il eſt bon de le dire, afin que mon exemple ſerve. J'ai vu tant de gens de lettres pauvres & mépriſés, que j'ai conclu dès long-temps que je ne devais pas en augmenter le nombre.

Il faut être en France enclume ou marteau : j'étais né enclume. Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, & que ſouvent le gouvernement a touché aux rentes & aux eſpèces. Il faut être attentif à toutes les opérations que le miniſtère, toujours obéré & toujours inconſtant, fait dans les finances de l'État. Il y en a toujours quelqu'une dont un particulier peut profiter, ſans avoir obligation à perſonne ; & rien n'eſt ſi doux que de faire ſa fortune par ſoi-même : le premier pas coûte quelques peines ; les autres ſont aiſés. Il faut être économe dans ſa jeuneſſe ; on ſe trouve dans ſa vieilleſſe un fonds dont on eſt ſurpris. C'eſt le temps où la fortune eſt le plus néceſſaire, c'eſt celui où je jouis ; & après avoir vécu chez des rois, je me ſuis fait roi chez moi, malgré des pertes immenſes.

Depuis que je vis dans cette opulence paiſible & dans la plus extrême indépendance ; le roi de Pruſſe eſt revenu à moi ; il m'envoya, en 1755, un opéra

qu'il avait fait de ma tragédie de Mérope : c'était sans contredit ce qu'il avait jamais fait de plus mauvais. Depuis ce temps il a continué à m'écrire ; j'ai toujours été en commerce de lettres avec sa sœur la margrave de Bareith qui m'a conservé des bontés inaltérables.

Pendant que je jouissais dans ma retraite de la vie la plus douce qu'on puisse imaginer, j'eus le petit plaisir philosophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuse tranquillité, & de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands monarques, comme vous allez voir.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neige, en 1756 : dans le même temps l'impératrice reine d'Hongrie, parut avoir quelque envie de reprendre, si elle pouvait, sa chère Silésie, que le roi de Prusse lui avait arrachée. Elle négociait dans ce dessein avec l'impératrice de Russie, & avec le roi de Pologne, seulement en qualité d'électeur de Saxe ; car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de France, de son côté, voulait se venger sur les états d'Hanovre, du mal que l'électeur d'Hanovre, roi d'Angleterre, lui faisait sur mer. Frédéric, qui était alors allié avec la France, & qui avait un profond mépris pour notre gouvernement, préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de France, & s'unit avec la maison d'Hanovre, comptant empêcher d'une main les Russes d'avancer dans sa Prusse, & de l'autre les Français de venir en Allemagne ; il se trompa dans

ces deux idées ; mais il en avait une troisième dans laquelle il ne se trompa point ; ce fut d'envahir la Saxe sous prétexte d'amitié, & de faire la guerre à l'impératrice reine d'Hongrie, avec l'argent qu'il pilla chez les Saxons.

Le marquis de Brandebourg, par cette manœuvre singulière, fit seul changer tout le systême de l'Europe. Le roi de France voulant le retenir dans son alliance, lui avait envoyé le duc de Nivernois, homme d'esprit & qui faisait de très-jolis vers. L'ambassade d'un duc & pair & d'un poète semblait devoir flatter la vanité & le goût de Frédéric ; il se moqua du roi de France, & signa son traité avec l'Angleterre le jour même que l'ambassadeur arriva à Berlin ; joua très-poliment le duc & pair, & fit une épigramme contre le poète.

C'était alors le privilège de la poésie de gouverner les Etats. Il y avait un autre poète à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable, en un mot l'abbé de Bernis, depuis cardinal. Il avait débuté par faire des vers contre moi, & ensuite était devenu mon ami, ce qui ne lui servait à rien ; mais il était devenu celui de madame de Pompadour, & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnasse en ambassade à Venise ; il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Prusse, dans ce beau livre de *poëshie*, que ce M. Freitag redemandait à Francfort avec tant d'instance, avait glissé un vers contre l'abbé de Bernis :

Évitez de Bernis la stérile abondance.

Je ne crois pas que ce livre & ce vers fussent parvenus jusqu'à l'abbé : mais comme Dieu est juste, Dieu se servit de lui pour venger la France du roi de Prusse. L'abbé conclut un traité offensif & défensif avec M. de Staremberg, ambassadeur d'Autriche, en dépit de Rouillé, alors ministre des affaires étrangères. Madame de Pompadour présida à cette négociation: Rouillé fut obligé de signer le traité conjointement avec l'abbé de Bernis, ce qui était sans exemple. Ce ministre Rouillé, il faut l'avouer, était le plus inepte secrétaire d'état que jamais roi de France ait eu, & le pédant le plus ignorant qui fût dans la robe. Il avait demandé un jour si la Vétéravie était en Italie. Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter, on le souffrit : mais dès qu'on eut de grands objets, on sentit son insuffisance, on le renvoya, & l'abbé de Bernis eut sa place.

Mademoiselle Poisson, dame le Normand, marquise de Pompadour, était réellement premier ministre d'Etat. Certains termes outrageans, lâchés contre elle par Frédéric qui n'épargnait ni les femmes, ni les poètes, avaient blessé le cœur de la marquise, & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit en un moment les maisons de France & d'Autriche, après plus de deux cents ans d'une haine réputée immortelle. La cour de France qui avait prétendu en 1741 écraser l'Autriche, la soutint en 1756, & enfin, l'on vit la France, la Russie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le fiscal de l'Empire

l'Empire, déclarés contre le seul marquis de Brandebourg.

Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entretenir vingt mille hommes, avait une armée de cent mille fantassins, & de quarante mille cavaliers, bien composée, encore mieux exercée, pourvue de tout; mais enfin il y avait plus de quatre cent mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva, dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. Frédéric prit la Saxe, la France prit les états de Frédéric depuis la ville de Gueldre jusqu'à Minden sur le Véser, & s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre & de la Hesse, alliée de Frédéric: l'impératrice de Russie prit toute la Prusse: ce roi, battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, & ensuite en fut battu dans la Bohême, le 18 de juin 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce monarque; pressé de tous côtés par les Russes, par les Autrichiens & par la France, lui-même se crut perdu. Le maréchal de Richelieu venait de conclure près de Stade un traité avec les Hanovriens & les Hessois, qui ressemblait à celui des Fourches Caudines. Leur armée ne devait plus servir; le maréchal était près d'entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes; le prince de Soubise allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille, & était secondé de l'armée des Cercles de l'Empire; de-là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second

combat, & étaient déjà dans Breslau ; un de leurs généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin, & l'avait mis à contribution : le trésor du roi de Prusse était presque épuisé, & bientôt il ne devait plus lui rester un village ; on allait le mettre au ban de l'Empire ; son procès était commencé ; il était déclaré rébelle ; & s'il était pris, l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête.

Dans ces extrémités, il lui passa dans l'esprit de vouloir se tuer. Il écrivit à sa sœur, madame la margrave de Bareith, qu'il allait terminer sa vie : il ne voulut point finir la pièce sans quelques vers ; la passion de la poésie était encore plus forte en lui que la haine de la vie. Il écrivit donc au marquis d'Argens une longue épître en vers, dans laquelle il lui faisait part de sa résolution, & lui disait adieu. Quelque singulière que soit cette épître par le sujet, & par celui qui l'a écrite, & par le personnage à qui elle est adressée, il n'y a pas moyen de la transcrire ici toute entière, tant il y a de répétitions ; mais on y trouve quelques morceaux assez bien tournés pour un roi du Nord ; en voici plusieurs passages :

Ami, le sort en est jeté ;
Las de plier dans l'infortune,
Sous le joug de l'adversité,
J'accourcis le temps arrêté
Que la nature notre mère,
A mes jours remplis de misère
A daigné prodiguer par libéralité.

D'un cœur assuré, d'un œil ferme
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort,
Sans timidité, sans effort.
Adieu grandeurs, adieu chimères;
De vos bleuettes passagères
Mes yeux ne sont plus éblouis.
Si votre faux éclat de ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des desirs indiscrets, long-temps évanouis,
Au sein de la philosophie,
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui produit les erreurs du songe de la vie.
Adieu, divine volupté,
Adieu, plaisirs charmans, qui flattez la mollesse,
Et dont la troupe enchanteresse,
Par des liens de fleurs enchaîne la gaieté.
Mais que fais-je, grand Dieu! courbé sous la tristesse,
Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse?
Et sous la griffe du vautour
Voit-on la tendre tourterelle
Et la plaintive Philomèle
Chanter ou respirer l'amour?
Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière
N'éclaira que des jours signalés par mes maux;
Depuis long-temps Morphée, avare de pavots,
N'en daigne plus jeter sur ma triste paupière.
Je disais ce matin, les yeux couverts de pleurs,
Le jour qui dans peu va paraître
M'annonce de nouveaux malheurs;
Je disais à la nuit: tu vas bientôt renaître
Pour éterniser mes douleurs.
Vous, de la liberté héros que je révère,
O manes de Caton, ô manes de Brutus!

Votre illuſtre exemple m'éclaire
Parmi l'erreur & les abus ;
C'eſt votre flambeau funéraire
Qui m'inſtruit du chemin peu connu du vulgaire
Que nous avaient tracé vos antiques vertus.
J'écarte les romans & les pompeux fantômes
Qu'engendra de ſes flancs la Superſtition ;
Et pour approfondir la nature des hommes,
Pour connaître ce que nous ſommes,
Je ne m'adreſſe point à la Religion.
J'apprends de mon maître Epicure
Que du temps la cruelle injure
Diſſout les êtres compoſés ;
Que ce ſouffle, cette étincelle
Ce feu vivifiant des corps organiſés,
N'eſt point de nature immortelle.
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans ;
Souffre de la douleur cruelle,
Il s'égare, il s'éclipſe, il baiſſe avec les ans.
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra nous arracher du nombre des vivans.
Vaincu, perſécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
Je ſouffre, en ma douleur profonde,
Plus de maux dans cet univers,
Que dans les fictions de la fable féconde
N'en a jamais ſouffert Promethée aux Enfers.
Ainſi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un deſtin cruel & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort briſent leurs chaînes ;
Sans m'embarraſſer des moyens
Je romps les funeſtes liens
Dont la ſubtile & fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon ame.

Tu vois dans ce cruel tableau
De mon trépas la juste cause.
Au moins ne pense pas du néant du caveau
Que j'aspire à l'apothéose.
Mais lorsque le printemps paraissant de nouveau,
De son sein abondant t'offre des fleurs écloses,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de roses
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Il m'envoya cette épître écrite de sa main. Il y a plusieurs hémistiches pillés de l'abbé de Chaulieu & de moi. Les idées sont incohérentes, les vers en général mal faits, mais il y en a de bons; & c'est beaucoup pour un roi de faire une épître de deux cents mauvais vers dans l'état où il était. Il voulait qu'on dît qu'il avait conservé toute la présence & toute la liberté de son esprit dans un moment où les hommes n'en ont guère.

La lettre qu'il m'écrivit témoignait les mêmes sentimens; mais il y avait moins de myrthes & de roses, & d'Ixions & de douleur profonde. Je combattis en prose la résolution qu'il disait avoir prise de mourir; & je n'eus pas de peine à le déterminer à vivre. Je lui conseillai d'entamer une négociation avec le maréchal de Richelieu, d'imiter le duc de Cumberland; je pris enfin toutes les libertés qu'on peut prendre avec un poète désespéré, qui était tout près de n'être plus roi. Il écrivit en effet au maréchal de Richelieu; mais n'ayant pas de réponse, il résolut de nous battre. Il me manda qu'il allait combattre le prince de Soubise; sa lettre finissait par des vers plus dignes de sa

situation, de sa dignité, de son courage & de son esprit.

Quand on est voisin du naufrage,
Il faut, en affrontant l'orage,
Penser, vivre & mourir en roi.

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à madame la margrave de Bareith, sa sœur, qu'il se ferait tuer: mais il fut plus heureux qu'il ne le disait, & qu'il ne le croyait. Il attendit, le 5 de novembre 1757, l'armée française & impériale dans un poste assez avantageux, à Rosbac, sur les frontières de la Saxe; & comme il avait toujours parlé de se faire tuer, il voulut que son frère le prince Henri acquittât sa promesse à la tête de cinq bataillons Prussiens qui devaient soutenir le premier effort des armées ennemies, tandis que son artillerie les foudroyerait, & que sa cavalerie attaquerait la leur.

En effet, le prince Henri fut légèrement blessé à la gorge d'un coup de fusil; & ce fut, je crois, le seul Prussien blessé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la première décharge. Ce fut la déroute la plus inouie & la plus complète dont l'histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac sera long-temps célèbre. On vit trente mille Français & vingt mille Impériaux prendre une fuite honteuse & précipitée devant cinq bataillons & quelques escadrons. Les défaites d'Azincour, de Crécy, de Poitiers, ne furent pas si humiliantes.

La discipline & l'exercice militaire que son père avait établis, & que le fils avait fortifiés, furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice prussien s'était perfectionné pendant cinquante ans. On avait voulu l'imiter en France comme dans tous les autres états; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans, avec des Français peu disciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Prussiens; on avait même changé les manœuvres en France presque à chaque revue, de sorte que les officiers & les soldats, ayant mal appris des exercices nouveaux, & tous différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, & n'avaient réellement aucune discipline ni aucun exercice. En un mot, à la seule vue des Prussiens, tout fut en déroute, & la fortune fit passer Frédéric, en un quart d'heure, du comble du désespoir, à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-passager; il craignait d'avoir à porter tout le poids de la puissance de la France, de la Russie, & de l'Autriche; & il aurait bien voulu détacher Louis XV de Marie-Thérèse.

La funeste journée de Rosbac faisait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de Bernis avec la cour de Vienne. Le cardinal de Tencin, archevêque de Lyon, avait toujours conservé son rang de ministre d'État, & une correspondance particulière avec le roi de France; il était plus opposé que personne à l'alliance avec la cour autrichienne. Il m'avait fait à Lyon

une réception dont il pouvait croire que j'étais peu satisfait : cependant l'envie de se mêler d'intrigues, qui le suivait dans sa retraite, & qui, à ce qu'on prétend, n'abandonne jamais les hommes en place, le porta à se lier avec moi pour engager madame la margrave de Bareith à s'en remettre à lui, & à lui confier les intérêts du roi son frère. Il voulait reconcilier le roi de Prusse avec le roi de France, & croyait procurer la paix. Il n'était pas bien difficile de porter madame de Bareith & le roi son frère à cette négociation ; je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir que je voyais très-bien qu'elle ne réussirait pas.

Madame la margrave de Bareith écrivit de la part du roi son frère. C'était par moi que passaient les lettres de cette princesse & du cardinal : j'avais en secret la satisfaction d'être l'entremeteur de cette grande affaire, & peut-être encore un autre plaisir, celui de sentir que mon cardinal se préparait un grand dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi en lui envoyant celle de la margrave ; mais il fut tout étonné que le roi lui répondît assez sèchement que le secrétaire d'état des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions.

En effet, l'abbé de Bernis dicta au cardinal la réponse qu'il devait faire : cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modèle de la lettre que lui envoyait l'abbé de Bernis ; il m'envoya cette triste lettre qui finissait tout ; & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu comment on meurt de chagrin, & comment des ministres & de vieux cardinaux, qui ont l'ame si dure, ont pourtant assez de sensibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût : mon dessein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, & non pas de le faire mourir.

Il y avait une espèce de grandeur dans le ministère de France à refuser la paix au roi de Prusse, après avoir été battu & humilié par lui ; il y avait de la fidélité & bien de la bonté de se sacrifier encore pour la maison d'Autriche : ces vertus furent long-temps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens, les Brunswikois, les Hessois furent moins fidèles à leurs traités, & s'en trouvèrent mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de Richelieu qu'ils ne serviraient plus contre nous ; qu'ils repasseraient l'Elbe, au-delà duquel on les avait renvoyés ; ils rompirent leur marché des Fourches Caudines, dès qu'ils surent que nous avions été battus à Rosbac. L'indiscipline, la désertion, les maladies détruisirent notre armée, & le résultat de toutes nos opérations fut, au printemps de 1758, d'avoir perdu trois cents millions & cinquante mille hommes en Allemagne pour Marie-Thérèse, comme nous avions fait dans la guerre de 1741, en combattant contre elle.

Le roi de Prusse qui avait battu notre armée dans la Thuringe à Rosbac, s'en alla combattre l'armée autrichienne à soixante lieues delà. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe, les vainqueurs

marchaient ailleurs; rien n'aurait arrêté les Français; mais ils avaient jetté leurs armes, perdu leurs canons, leurs munitions, leurs vivres, & surtout la tête. Ils s'éparpillèrent. On rassembla leurs débris difficilement. Frédéric, au bout d'un mois, remporte à pareil jour une victoire plus signalée & plus disputée sur l'armée d'Autriche, auprès de Breslau; il reprend Breslau, il y fait quinze mille prisonniers; le reste de la Silésie rentre sous ses lois: Gustave-Adolphe n'avait pas fait de si grandes choses. Il fallut bien alors lui pardonner ses vers, ses plaisanteries, ses petites malices, & même ses péchés contre le sexe féminin. Tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du héros.

Aux Délices, 6 de Novembre 1759.

J'avais laissé là mes mémoires, les croyant aussi inutiles que les lettres de Bayle à madame sa chère mère, & que la vie de Saint-Evremont, écrite par des Maiseaux, & que celle de l'abbé de Mongon, écrite par lui-même: mais bien des choses qui me paraissent ou neuves ou plaisantes me ramènent au ridicule de parler de moi à moi-même.

Je vois de mes fenêtres la ville où régnait J. Chauvin, le picard, dit Calvin, & la place où il fit brûler Servet pour le bien de son ame. Presque tous les prêtres de ce pays-ci pensent aujourd'hui comme Servet, & vont même plus loin que lui. Ils ne croient point du tout Jésus-Christ Dieu; & ces messieurs qui ont fait

autrefois main basse sur le purgatoire, se sont humanisés jusqu'à faire grace aux ames qui sont en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne seront point éternelles, que Théfée ne sera pas toujours dans son fauteuil, que Sisyphe ne roulera pas toujours son rocher : ainsi, de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils ont fait le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'est une assez jolie révolution dans l'histoire de l'esprit humain. Il y avait là de quoi se couper la gorge, allumer des bûchers, faire des Saint-Barthélemi ; cependant on ne s'est pas même dit d'injures, tant les mœurs sont changées. Il n'y a que moi à qui un de ces prédicans en ait dites, parceque j'avais osé avancer que le Picard Calvin était un esprit dur qui avait fait brûler Servet fort mal à propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement sectateurs de Servet, & qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que Calvin l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verts.

Ils ont voulu me prouver en forme que Calvin était un bon homme ; ils ont prié le conseil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de Servet : le conseil, plus sage qu'eux, les a refusées ; il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Genève. Je regarde ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur ses ennemis à Lausanne. Quelques ministres s'étaient avisés dans ce pays-là de compiler je ne sais

quel mauvais livre contre moi, pour l'honneur, disaient-ils, de la religion chrétienne. J'ai trouvé sans peine le moyen de faire saisir les exemplaires, & de les supprimer par autorité du magistrat : c'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire, & à respecter un philosophe. Jugez si je ne dois pas aimer passionnément ce pays-ci. Êtres pensans, je vous avertis qu'il est très-agréable de vivre dans une république aux chefs de laquelle on peut dire : Venez demain dîner chez moi. Cependant je ne me suis pas encore trouvé assez libre ; & ce qui est, à mon gré, digne de quelque attention, c'est que, pour l'être parfaitement, j'ai acheté des terres en France. Il y en avait deux à ma bienséance à une lieue de Genève, qui avaient joui autrefois de tous les privilèges de cette ville. J'ai eu le bonheur d'obtenir du roi un brevet par lequel ces privilèges me sont conservés. Enfin j'ai tellement arrangé ma destinée, que je me trouve indépendant à la fois en Suisse, sur le territoire de Genève & en France.

J'entends parler beaucoup de liberté, mais je ne crois pas qu'il y ait eu en Europe un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra ou qui pourra.

Je ne pouvais certainement mieux prendre mon temps pour chercher cette liberté & le repos loin de Paris. On y était alors aussi fou & aussi acharné dans des querelles puériles que du temps de la fronde ; il n'y manquait que la guerre civile ; mais comme Paris

n'avait ni un roi des halles, tel que le duc de Beaufort, ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard, il n'y eut que des tracasseries civiles : elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés, comme j'ai déjà dit, par l'archevêque de Paris Beaumont, homme opiniâtre, faisant le mal de tout son cœur par excès de zèle, un fou sérieux, un vrai saint dans le goût de Thomas de Cantorbéri. La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à laquelle le parlement de Paris prétendait nommer, & que l'archevêque réputait place sacrée, dépendante uniquement de l'Église. Tout Paris prit parti; les petites factions janséniste & moliniste ne s'épargnèrent pas; le roi les voulut traiter comme on fait quelquefois les gens qui se battent dans la rue; on leur jette des seaux d'eau pour les séparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raison; mais ils n'en furent que plus envenimés : il exila l'archevêque, il exila le parlement; mais un maître ne doit chasser ses domestiques que quand il est sûr d'en trouver d'autres pour les remplacer; la cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement, parce qu'une chambre nommée royale, composée de conseillers d'état & de maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Parisiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette cour de justice qu'on appelle parlement. Tous ses membres furent donc rappellés, & crurent avoir remporté une victoire signalée sur le roi. Ils l'avertirent paternellement,

dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il exilât une autre fois son parlement, attendu, disaient-ils, *que cela était de mauvais exemple.* Enfin ils en firent tant que le roi résolut au moins de casser une de leurs chambres, & de réformer les autres. Alors ces messieurs donnèrent tous leur démission, excepté la grand'chambre; les murmures éclatèrent: on déclamait publiquement au palais contre le roi. Le feu qui sortait de toutes les bouches prit malheureusement à la cervelle d'un laquais, nommé Damiens, qui allait souvent dans la grand'salle. Il est prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais seulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne passe par la tête des hommes. Ce misérable avait été cuistre au collége des jésuites, collége où j'ai vu quelquefois les écoliers donner des coups de canifs, & les cuistres leur en rendre. Damiens alla donc à Versailles dans cette résolution, & blessa le roi au milieu de ses gardes & de ses courtisans avec un de ces petits canifs dont on taille des plumes.

On ne manqua pas, dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jésuites qui étaient, disait-on, en possession par un ancien usage. J'ai lu une lettre d'un père Griffet, dans laquelle il disait: *Cette fois-ci ce n'est pas nous, c'est à présent le tour de messieurs.* C'était naturellement au grand prévôt de la cour à juger l'assassin, puisque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Le

malheureux commença par accuser sept membres des enquêtes : il n'y avait qu'à laisser subsister cette accusation, & exécuter le criminel ; par-là le roi rendait le parlement à jamais odieux, & se donnait sur lui un avantage aussi durable que la monarchie. On croit que M. d'Argenson porta le roi à donner à son parlement la permission de juger l'affaire : il en fut bien récompensé, car huit jours après il fut dépossédé & exilé.

Le roi eut la faiblesse de donner de grosses pensions aux conseillers qui instruisirent le procès de Damiens, comme s'ils avaient rendu quelque service signalé & difficile. Cette conduite acheva d'inspirer à messieurs des enquêtes une confiance nouvelle ; ils se crurent des personnages importans ; & leurs chimères de représenter la nation & d'être les tuteurs des rois, se réveillèrent : cette scène passée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amusèrent à persécuter les philosophes.

Omer Joly de Fleuri, avocat général du parlement de Paris, étala devant les chambres assemblées le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaise foi & l'hypocrisie aient jamais remporté. Plusieurs gens de lettres très-estimables par leur science & par leur conduite, s'étaient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain : c'était un très-grand objet de commerce pour la librairie de France : le chancelier, les ministres encourageaient une si belle entreprise. Déjà sept volumes avaient paru ; on les traduisait en italien, en anglais,

en allemand, en hollandais; & ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous faisait alors le plus d'honneur, tant les excellens articles du *Dictionnaire encyclopédique* rachetaient les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre. On ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour grossir l'ouvrage; mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà Omer Joly de Fleuri qui, le 23 de février 1759, accuse ces pauvres gens d'être athées, déistes, corrupteurs de la jeunesse, rebelles au roi, &c. Omer, pour prouver ces accusations, cite S. Paul, le procès de Théophile, & Abraham Chaumeix (1). Il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parla; ou s'il l'avait lu, Omer était un étrange imbécille. Il demande justice à la cour contre l'article *ame*, qui, selon lui, est le matérialisme tout pur. Vous remarquerez que cet article *ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre docteur de sorbonne, qui se tue à déclamer à tort & à travers contre le matérialisme. Tout le discours d'Omer Joly de Fleuri fut un tissu de bévues pareilles. Il défère donc à la justice le livre qu'il n'a point lu ou qu'il n'a point entendu; & tout le parlement, sur la réquisition d'Omer,

(1) Abraham Chaumeix, ci-devant vinaigrier, s'étant fait janséniste & convulsionnaire, était alors l'oracle du parlement de Paris. Omer Fleuri le cita comme un père de l'Église. Chaumeix a été depuis maître d'école à Moscou.

d'Omer, condamne l'ouvrage, non-ſeulement ſans aucun examen, mais ſans en avoir lu une page. Cette façon de rendre juſtice eſt fort au-deſſous de celle de Bridoye, car au moins Bridoye pouvait rencontrer juſte.

Les éditeurs avaient un privilége du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les privilèges accordés par ſa majeſté; il ne lui appartient de juger ni d'un arrêt du conſeil, ni de rien de ce qui eſt ſcellé à la chancellerie : cependant il ſe donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé; il nomma des conſeillers pour décider des objets de géométrie & de métaphyſique contenus dans l'*Encyclopédie*. Un chancelier un peu ferme aurait caſſé l'arrêt du parlement comme très-incompétent : le chancelier de Lamoignon ſe contenta de révoquer le privilége, afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du ſceau de l'autorité ſuprême. On croirait que cette aventure eſt du temps du père Garaſſe, & des arrêts contre l'émétique; cependant elle eſt arrivée dans le ſeul ſiècle éclairé qu'ait eu la France, tant il eſt vrai qu'il ſuffit d'un ſot pour déshonorer une nation. On avouera ſans peine que dans de telles circonſtances Paris ne devait pas être le ſéjour d'un philoſophe, & qu'Ariſtote fut très-ſage de ſe retirer à Calcis lorſque le fanatiſme dominait dans Athènes. D'ailleurs l'état d'homme de lettres à Paris eſt immédiatement au-deſſus de celui d'un bateleur; l'état de gentil-homme ordinaire de ſa majeſté, que

le roi m'avait conservé, n'est pas grand'chose. Les hommes sont bien sots, & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château, comme j'ai fait, y jouer la comédie & y faire bonne chère que d'être levraudé à Paris, comme Helvétius, par les gens tenant la cour de parlement, & par les gens tenant l'écurie de la sorbonne. Comme je ne pouvais assurément ni rendre les hommes plus raisonnables, ni le parlement moins pédant, ni les théologiens moins ridicules, je continuai à être heureux loin d'eux.

Je suis quasi honteux de l'être, en contemplant du port tous les orages : je vois l'Allemagne inondée de sang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos ministres renvoyés l'un après l'autre, sans que nos affaires en aillent mieux, le roi de Portugal assassiné, non pas par un laquais, mais par les grands du pays, & cette fois-ci les jésuites ne peuvent pas dire : *Ce n'est pas nous.* Ils avaient conservé leur droit, & il a été bien prouvé depuis que les bons pères avaient saintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils disent pour leurs raisons qu'ils sont souverains au Paraguai, & qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Voici une petite aventure aussi singulière qu'on en ait vu depuis qu'il y a eu des rois & des poètes sur la terre : Frédéric ayant passé un temps assez long à garder les frontières de la Silésie dans un camp inexpugnable, s'y est ennuyé, & pour passer le temps, il

a fait une ode contre la France & contre le roi. Il m'envoya, au commencement de mai 1759, son ode signée Frédéric, & accompagnée d'un paquet énorme de vers & de prose. J'ouvre le paquet & je m'apperçois que je ne suis pas le premier qui l'ait ouvert : il était visible qu'en chemin il avait été décacheté. Je fus transi de frayeur en lisant dans l'ode les strophes suivantes :

O nation folle & vaine,
Quoi, sont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, sous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers ?
Qui, vrais amans de la gloire,
Affrontaient pour la victoire
Les dangers & le trépas.
Je vois leur vil assemblage
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats.

Quoi, votre faible monarque
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour,
Lui qui, détestant les peines,
Au hasard remet les rênes
De son empire aux abois,
Cet esclave parle en maître (a)
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois.

(a) Voltaire, par l'habitude qu'il avait de corriger les vers du roi de Prusse, s'est permis de faire un léger changement à la fin de

Je tremblai donc en voyant ces vers parmi lesquels il y en a de très-bons, ou du moins qui passeront pour tels. J'ai malheureusement la réputation méritée d'avoir jusqu'ici corrigé les vers du roi de Prusse. Le paquet a été ouvert en chemin, les vers transpireront dans le public, le roi de France les croira de moi, & me voilà criminel de lèse-majesté, & , qui pis est, coupable envers madame de Pompadour.

Dans cette perplexité, je priai le résident de France à Genève de venir chez moi; je lui montre le paquet; il convient qu'il a été décacheté avant de me parvenir. Il juge qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre, dans une affaire où il y allait de ma tête, que d'envoyer le paquet à M. le duc de Choiseul, ministre en France: en toute autre circonstance je n'aurais point fait cette démarche: mais j'étais obligé de prévenir ma ruine, je faisais connaître à la cour tout le fonds du caractère de son ennemi. Je savais bien que le duc de Choiseul n'en abuserait pas, & qu'il se bornerait à persuader le roi de France que le roi de Prusse était un ennemi irréconciliable qu'il fallait écraser, si on pouvait. Le duc de Choiseul ne se borna pas là; c'est un homme de beaucoup d'esprit, il fait des vers, il a

cette strophe. Dans la copie qui nous en fut remise par le duc de Choiseul, elle finissait ainsi:

Ce Céladon, sous un hêtre,
Prétend nous parler en maître,
Et dicter le sort des rois.

La leçon de Voltaire est meilleure.

des amis qui en font, il paya le roi de Prusse en même monnaie, & m'envoya une Ode contre Frédéric aussi mordante (*a*), aussi terrible que l'était celle de Frédéric contre nous. En voici des échantillons détachés :

Ce n'est plus cet heureux génie
Qui des arts dans la Germanie
Devait allumer le flambeau ;
Époux, fils, & frère coupable,
C'est celui qu'un père équitable
Voulut étouffer au berceau.

Cependant c'est lui dont l'audace
Des neuf sœurs & du dieu de Thrace
Croit réunir les attributs,
Lui qui, chez Mars comme au Parnasse,
N'a jamais occupé de place
Qu'entre Zoïle & Mévius.

Vois, malgré la garde romaine,
Néron poursuivi sur la scène
Par le mépris des légions ;
Vois l'oppresseur de Syracuse
Denis prostituant sa muse
Aux insultes des nations.

Jusque-là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature & des amours.
Peux-tu condamner la tendresse,
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours ?

(*a*) Cette Ode était de Palissot, & les strophes que Voltaire en cite ne sont point exactes. Elle fut long-temps une espèce de

Le duc de Choiſeul, en me faiſant parvenir cette réponſe, m'aſſura qu'il allait la faire imprimer, ſi le roi de Pruſſe publiait ſon ouvrage, & qu'on battrait Frédéric à coups de plume, comme on eſpérait le battre à coups d'épée. Il ne tenait qu'à moi, ſi j'avais voulu me réjouir, de voir le roi de France & le roi de Pruſſe faire la guerre en vers : c'était une ſcène nouvelle dans le monde. Je me donnai un autre plaiſir, celui d'être plus ſage que Frédéric : je lui écrivis que ſon ode était fort belle, mais qu'il ne devait pas la rendre publique ; qu'il n'avait pas beſoin de cette gloire ; qu'il ne devait pas ſe fermer toutes les voies de reconciliation avec le roi de France, l'aigrir ſans retour, & le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une juſte vengeance. J'ajoutai que ma nièce avait brûlé ſon ode, dans la crainte mortelle qu'elle ne me fût imputée. Il me crut, me remercia, non ſans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il eût faits en ſa vie. Le duc de Choiſeul, de ſon côté, tint parole & fut diſcret.

Pour rendre la plaiſanterie complète, j'imaginai de poſer les premiers fondemens de la paix de l'Europe ſur ces deux pièces qui devaient perpétuer la guerre

ſecret d'état, & ne fut avouée de l'auteur & publiée pour la première fois qu'il y a deux ans, à la ſuite d'une nouvelle édition de la Dunciade : édition très-curieuſe par les divers changemens que l'auteur fit à ce poëme, & ſurtout par une addition remarquable qui termine le ſeptième chant. A l'égard de l'Ode, nous la croyons mieux placée à la ſuite de ces Mémoires ; il nous paraît même qu'elle y devient un ſupplément indiſpenſable.

Jusqu'à ce que Frédéric fût écrasé. Ma correspondance avec le duc de Choiseul me fit naître cette idée; elle me parut si ridicule, si digne de tout ce qui se passait alors, que je l'embrassai; & je me donnai la satisfaction de prouver par moi-même sur quels petits & faibles pivots roulent les destinées des royaumes. M. de Choiseul m'écrivit plusieurs lettres ostensibles, tellement conçues que le roi de Prusse pût se hasarder à faire quelques ouvertures de paix, sans que l'Autriche pût prendre ombrage du ministère de France, & Frédéric m'en écrivit de pareilles dans lesquelles il ne risquait pas de déplaire à la cour de Londres. Ce commerce très-délicat dure encore; il ressemble aux mines que font deux chats qui montrent d'un côté patte de velours, & des griffes de l'autre. Le roi de Prusse battu par les Russes & ayant perdu Dresde, a besoin de la paix: la France, battue sur terre par les Hanovriens, & sur mer par les Anglais, ayant perdu son argent très-mal à propos, est forcée de finir cette guerre ruineuse.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

Aux Délices, ce 27 de novembre 1759.

Je continue, & ce font toujours des chofes fingulières. Le roi de Pruffe m'écrit du 17 de décembre : *Je vous en manderai davantage de Drefde où je ferai dans trois jours ;* & le troifième jour il eft battu par le maréchal Daun, & il perd dix-huit mille hommes. Il me femble que tout ce que je vois eft la fable du *Pot au lait.* Notre grand marin Berrier, ci-devant lieutenant de police à Paris, & qui a paffé de ce pofte à celui de fecrétaire d'état & de miniftre des mers, fans avoir jamais vu d'autre flotte que la galiotte de Saint-Cloud & le coche d'Auxerre ; notre Berrier, dis-je, s'était mis dans la tête de faire un bel armement naval pour opérer une defcente en Angleterre : à peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Breft, qu'elle a été battue par les Anglais, brifée par les rochers, détruite par les vents ou engloutie dans la mer.

Nous avons eu pour contrôleur général des finances un Silhouette, que nous ne connaiffions que pour avoir traduit en profe quelques vers de Pope : il paffait pour un aigle ; mais en moins de quatre mois l'aigle s'eft changé en oifon. Il a trouvé le fecret d'anéantir le crédit au point que l'État a manqué d'argent tout d'un coup pour payer les troupes. Le roi a été obligé d'envoyer fa vaiffelle à la

monnaie; une bonne partie du royaume a suivi cet exemple.

12 *de février* 1760.

Enfin, après quelques perfidies du roi de Prusse, comme d'avoir envoyé à Londres des lettres que je lui avais confiées, d'avoir voulu semer la zizanie entre nous & nos alliés, toutes perfidies très-permises à un grand roi, surtout en temps de guerre, je reçois des propositions de paix de la main du roi de Prusse, non sans quelques vers; il faut toujours qu'il en fasse. Je les envoie à Versailles; je doute qu'on les accepte: il ne veut rien céder, & il propose pour dédommager l'électeur de Saxe, qu'on lui donne Erford qui appartient à l'électeur de Mayence: il faut toujours qu'il dépouille quelqu'un; c'est sa façon. Nous verrons ce qui résultera de ces idées, & surtout de la campagne qu'on va faire.

Comme cette grande & horrible tragédie est toujours mêlée de comique, on vient d'imprimer à Paris les *poëshies du roi mon maître*, comme disait Freitag; il y a une épître au maréchal Keit, dans laquelle il se moque beaucoup de l'immortalité de l'ame & des chrétiens. Les dévots n'en sont pas contens, les prêtres calvinistes murmurent, ces pédans le regardaient comme le soutien de la bonne cause, ils l'admiraient quand il jetait dans des cachots les magistrats de Leipsick, & qu'il vendait leurs lits pour avoir leur argent.

Mais depuis qu'il s'est avisé de traduire quelques passages de Sénèque, de Lucrèce & de Cicéron, ils le regardent comme un monstre. Les prêtres canoniseraient Cartouche dévot.

FIN DES MÉMOIRES.

ODE

AU ROI DE PRUSSE (a).

O Muse, soutiens mon courage,
Retrace-moi cet heureux âge
Chéri de l'antique Memphis,
Où d'un sénat juste & terrible,
Le tribunal incorruptible
Jugeait les rois ensevelis.

Renouvellons ces grands exemples :
Si la crainte érigea des temples
Aux tyrans de l'humanité,
Périssent leurs honneurs frivoles !
Traînons ces superbes idoles
Aux pieds de la Postérité.

Tyran des rives de la Sprée,
Toi, dont la puissance abhorrée
Allarme aujourd'hui tant d'États,
Je te dénonce aux Euménides,
Sous leurs mains de vengeance avides,
Viens expier tes attentats.

(a) Cette Ode est la même dont Voltaire cite quelques strophes, page 245. Palissot la fit par ordre, en réponse à celle du roi de Prusse. Elle fut véritablement envoyée à ce prince ; mais elle ne devait paraître que s'il publiait la sienne ; & c'est ce qu'il eut la sagesse de ne pas faire.

Il a donc rompu sa barrière,
Ce torrent que l'Europe entière
Devait arrêter dans son cours;
Peuples, menacés du naufrage,
Unissez-vous : contre sa rage
La fuite est un faible secours.

Ce n'est plus cet heureux génie
Qui des arts, dans la Germanie,
Devait allumer le flambleau :
Époux, fils & frère coupable,
C'est lui que son père équitable
Voulut étouffer au berceau.

Le voilà ce roi pacifique,
Qui, d'une affreuse politique,
Promit d'enchaîner la fureur;
Il n'en dévoila les maximes,
Il n'approfondit l'art des crimes,
Que pour en surpasser l'horreur.

Saxe, désolée & sanglante,
Dresde, autrefois si florissante,
Séjour du commerce & des arts,
Vous le savez! & vos ruines
Du spectacle de ses rapines
Affligent encor les regards.

Mais quelle douloureuse image!
Veut-il donc ce tyran sauvage
Braver tous les droits des humains?
Où fuyez-vous, reine éplorée?
O reine, à ses fureurs livrée,
Que je tremble pour vos destins!

A force d'attentats célèbres,
Prétend-il franchir les ténèbres
De l'oubli qu'il a mérité,
Et dont le voile heureux & sombre
Eût enseveli dans son ombre
Son règne impie & détesté.

Parmi le tumulte & les armes,
Il croit s'aguerrir aux allarmes
Qu'il traîne en tous lieux sur ses pas :
Mais, au bruit de l'airain qui tonne,
L'effroi le saisit, il frissonne,
Et ne voit plus que le trépas.

Fier d'un avantage éphémère,
Veut-il d'un laurier moins vulgaire
Tenter les périlleux hasards ?
Prague échappe à son imprudence ;
Olmutz, qu'il croyait sans défense,
Le voit fuir loin de ses remparts.

Tombez, voiles de sa faiblesse,
Prestiges vains, dont son adresse
A long-temps fasciné les yeux ;
C'est sur la fraude & l'artifice
Qu'il fonda le frêle édifice
De ses projets ambitieux.

Si d'une tactique savante
L'art formidable qu'il nous vante
Put le mettre au rang des guerriers ;
De cette gloire imaginaire
L'honneur appartient à son père,
Frédéric lui doit ses lauriers.

Jaloux d'une double couronne,
Il ose, infidèle à Bellone,
Courir fur les pas d'Apollon;
Dût-il des fommets du Parnaffe,
Pour expier fa folle audace,
Subir le fort de Phaéton.

Abjure un efpoir téméraire:
En vain la Mufe de Voltaire
T'enivra d'un coupable encens;
Jamais, aux faftes de la gloire,
La main des filles de mémoire
N'infcrivit le nom des tyrans.

Vois, malgré la garde romaine,
Néron pourfuivi fur la fcène
Par les fifflets des légions;
Vois l'oppreffeur de Syracufe,
Denis, proftituant fa Mufe
Aux infultes des nations.

Par tes vers, par ta politique,
Et par ton orgueil defpotique,
Déjà trop femblable à Denis,
Héritier de fes artifices,
De fon génie & de fes vices,
Crains la difgrace de fon fils.

Que pourrait alors ta faibleffe?
Sur une indocile jeuneffe
Régner encor par la terreur,
Et retrouver dans ce délire
Quelque apparence de l'empire
Que tu perdis par ta fureur.

Jusques-là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la Nature & des Amours :
Peux-tu condamner la tendresse,
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes Tambours ?

Vaillante Élite de la France,
Accablez de votre vengeance
Ce Salmonée audacieux ;
Il ose imiter le tonnerre,
Hâtez-vous d'en purger la terre ;
Sa mort doit absoudre les dieux.

NOTE

SUR CETTE PIÈCE.

Cette pièce fut commandée, & elle le fut par la vengeance. Le roi de Prusse, en manquant aux bienséances du trône, en se permettant une satyre contre Louis XV, &, ce qui était plus inexcusable, contre la France, devait s'attendre à cette représaille. On sent bien cependant qu'il serait très-injuste de le juger d'après un ouvrage consacré à la vengeance. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des vérités. Il est certain que le père de ce prince, très-capable d'imiter Philippe II, & le czar Pierre, voulut le faire mourir.

Il est certain que ce même Frédéric-Guillaume, que Voltaire appelle le moins endurant de tous les rois, fut le premier qui fit de la Prusse un état purement militaire, & qu'il donna à son fils les premières idées de cette tactique qu'il perfectionna depuis, & qui contribua tant à ses victoires.

Avant de monter sur le trône, ce jeune prince avait donné les plus belles espérances, en écrivant contre cette politique de Machiavel, dont la théorie, si décriée, n'est pas moins encore la seule en usage dans la plupart des cabinets de l'Europe. Mais à peine eut-il commencé à régner, que cette même politique sembla devenir la règle de toutes ses actions.

On connaît son invasion dans la Saxe, les ravages qu'il y commit, & la manière violente dont il s'empara des archives de l'électeur, en osant retenir la femme de ce prince prisonnière dans son propre palais.

On sait que, malgré l'intrépidité dont il donna depuis tant de preuves, il avait éprouvé le sentiment naturel de la peur à la bataille de Molwitz, la première qu'il donna, & que la croyant perdue, il risqua, en fuyant, le salut de son armée.

On sait qu'il craignait l'expérience du général Daun, & qu'il fut obligé de lever le siége de Prague & celui d'Olmutz.

On sait enfin l'éloignement qu'il avait pour les plaisirs naturels, qu'il ne voulut jamais goûter avec sa femme, & les voluptés licencieuses auxquelles il s'abandonnait, soit avec ses pages, soit avec ses gardes.

Mais tous ces faits, on le répète, étaient présentés sous les couleurs les plus odieuses, & c'était une satyre qu'on avait voulu opposer à une satyre.

L'auteur, qui ne croyait pas que cette pièce dût jamais devenir publique, n'en regardait pas moins le roi de Prusse comme un des rois dont le nom aura le plus d'éclat dans l'histoire. Ce prince était non-seulement digne de régner; mais n'eût-il été que particulier, son esprit seul lui eût fait une grande réputation. Il avait un talent réel, un talent distingué, pour la poésie & pour la musique; il était enflammé de l'amour de la gloire; & sans en excepter Gustave Adolphe, aucun prince n'eut plus que lui le génie de la guerre.

VIE

DE MOLIÈRE,

Avec de petits sommaires de ses pièces.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du Molière *in*-4°, édition de Paris. On pria un homme très-connu de faire cette vie & ces courtes analyses destinées à être placées au-devant de chaque pièce. M. Rouillé, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé la Serre (*a*) : c'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de la Serre fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du Molière. On nous a dit que quelques curieux desiraient une nouvelle édition de cette bagatelle ; nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écrasé par la Serre.

(*a*) L'anecdote est très-vraie. La Serre, écrivain à peine connu, mais protégé par M. Rouillé, vit préférer son travail à celui de Voltaire ; & par une complaisance servile envers un homme en place, les libraires de Paris consentirent à déshonorer leur édition. Il faut avouer cependant que les analyses des pièces de Molière paraissent un peu maigres, & que, de la part de Voltaire, on devait s'attendre à quelque chose de mieux.

VIE DE MOLIÈRE.

Le goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière ; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté, & on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encore sous les pilliers des halles. Son père Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre & tapissier chez le roi, marchand frippier, & Anne Boutet sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi : mais son génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que presque tous

R 2

ceux qui ſe ſont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme ſentit bientôt une averſion invincible pour ſa profeſſion. Son goût pour l'étude ſe développa; il preſſa ſon grand-père d'obtenir qu'on le mît au collége, & il arracha enfin le conſentement de ſon père, qui le mit dans une penſion, & l'envoya externe aux jéſuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyait la fortune de ſon fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune Poquelin fit au collége des progrès qu'on devait attendre de ſon empreſſement à y entrer. Il y étudia cinq années; il y ſuivit le cours des claſſes d'Armand de Bourbon premier prince de Conti, qui depuis fut le protecteur des lettres & de Molière.

Il y avait alors dans ce collége deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était Chapelle & Bernier: celui-ci, connu par ſes voyages aux Indes; & l'autre célèbre par quelques vers naturels & aiſés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un ſoin ſingulier de l'éducation du jeune Chapelle ſon fils naturel; & pour lui donner de l'émulation, il faiſait étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étaient mal à leur aiſe. Au lieu même de donner à ſon fils naturel un précepteur ordinaire & pris au haſard,

comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle & de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'Epicure, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode & plus de vraisemblance que celle de l'école, & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du collége, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique; & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII dans Paris. Sa passion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un état, quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouaient les pièces de Hardy, de Monchrétien, ou de Balthazar Baro.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de

l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siècle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du cardinal de Richelieu pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode; & il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au faubourg S. Germain & au quartier S. Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres; on l'appela *l'illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerxe*, d'un nommé Magnon, & imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur *l'illustre théâtre*.

Ce fut alors que Poquelin sentant son génie, résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien & auteur, & de tirer de ses talens de l'utilité & de la gloire.

On sait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, & qu'ils n'étaient point deshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de Molière, & il ne fit en changeant de nom que suivre l'exemple des comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était le Grand, s'appelait Belleville dans la tragédie, & Turlupin dans la farce; d'où vient le mot de

turlupinage. Hugues Guétet était connu dans les pièces sérieuses sous le nom de Fléchelles; dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait Gautier-Garguille. De même, Arlequin & Scaramouche n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé Molière, auteur de la tragédie de Polixène.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France; il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes italiennes, dont il faisait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très-informes tenaient plus du mauvais théâtre italien, où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le Docteur amoureux, les trois Docteurs rivaux, le Maître d'École; ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de Molière dans ce genre; l'une est le Médecin volant; & l'autre, la Jalousie de Barbouille. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la première qui nous sont conservés dans le Médecin malgré lui; & on trouve dans la Jalousie de Barbouille un canevas, quoique informe, du troisième acte de George Dandin.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il

composa, fut l'Étourdi. Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés Gros-René, de Duparc, d'un pâtissier de la rue S. Honoré, de la Duparc, de la Béjart, & de la de Brie.

Le prince de Conti, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière qu'il avait vu au collége; il lui donna une protection distinguée. Molière joua devant lui l'Étourdi, le Dépit amoureux, & les Précieuses ridicules.

Cette petite pièce des Précieuses, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger & la cour & la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit le Cid. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de Conti voulut alors faire Molière son secrétaire, & qu'heureusement pour la gloire du théâtre français, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conti lui donna accès auprès de Monſieur, frère unique du roi Louis XIV; Monſieur le préſenta au roi & à la reine-mère. Sa troupe & lui repréſentèrent la même année devant leurs majeſtés la tragédie de Nicomède ſur un théâtre élevé par ordre du roi dans la ſalle des gardes du vieux louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens aſſiſtèrent au début de la nouvelle troupe. Molière, après la repréſentation de Nicomède, s'avança ſur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au roi un diſcours, par lequel il remerciait ſa majeſté de ſon indulgence, & louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalouſie: il finit en demandant la permiſſion de donner une pièce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de repréſenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière; & l'on joua dans l'inſtant le Docteur amoureux. Depuis ce temps l'uſage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte, ou de trois, après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en poſſeſſion depuis quelques années.

La troupe de Molière jouait ſur ce théâtre les

mardis, les jeudis & les samedis; & les italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de Molière prit le titre de *la troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après en 1660, il leur accorda la salle du palais royal. Le cardinal de Richelieu l'avait fait bâtir pour la représentation de Mirame, tragédie, dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie; & je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable; c'est une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, & les belles salles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas; il avait une volubilité dans la voix, & une espèce de hoquet, qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs

comédiens que nous ayions eu a donné ce portrait-ci de Molière :

« Il n'était ni trop gros, ni trop maigre ; il avait la » taille plus grande que petite, le port noble, la » jambe belle ; il marchait gravement ; avait l'air » très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les » lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs & » forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnait » lui rendaient la physionomie extrêmement comi- » que. A l'égard de son caractère, il était doux, com- » plaisant, généreux ; il aimait fort à haranguer ; & » quand il lisait ses pièces aux comédiens, il voulait » qu'ils y amenassent leurs enfans, pour tirer des » conjectures de leur mouvement naturel ».

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans, & presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui faisant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très-sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs, relevaient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; & le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi Britannicus & les Plaideurs de M. Racine furent si mal reçus ; voilà pourquoi l'Avare, le Misanthrope, les Femmes savantes, l'École des femmes, n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel & l'esprit

très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la cour & la ville aux pièces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son prince pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, surtout les mauvais auteurs du temps, leurs protecteurs, & leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots : on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; & il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea & qui soutint Racine & Despréaux, n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter ; ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; somme qui, en ce temps-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîné du roi : *Vous avez un médecin*, dit le roi à Molière ; *que vous fait-il ? Sire*, répondit Molière, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faisait de son bien un usage noble & sage : il

recevait chez lui des hommes de la première compagnie, les Chapelle, les Jonſac, les Desbarreaux, &c. qui joignaient la volupté & la philoſophie. Il avait une maiſon de campagne à Auteuil, où il ſe délaſſait ſouvent avec eux des fatigues de ſa profeſſion, qui ſont bien plus grandes qu'on ne penſe. Le maréchal de Vivonne, connu par ſon eſprit, & par ſon amitié pour Deſpréaux, allait ſouvent chez Molière, & vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vînt voir ſouvent, & diſait qu'il trouvait toujours à apprendre dans ſa converſation.

Molière employait une partie de ſon revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités*. Il encourageait ſouvent par des préſens conſidérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent. C'eſt peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui ſortait de Port-Royal, à travailler pour le théâtre, dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit compoſer la tragédie de Théagène & Cariclée; & quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit préſent au jeune auteur de cent louis, & lui donna le plan des frères ennemis.

Il n'eſt peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps, c'eſt-à-dire, en 1661, Racine ayant fait une ode ſur le mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi.

Il eſt très-triſte pour l'honneur des lettres, que

Molière & Racine aient été brouillés depuis ; de si grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva & forma un autre homme qui par la supériorité de ses talens, & par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant su que c'était un nommé Mondorge qui avait été son camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner ? Celui-ci répondit au hasard : *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit Molière ; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous* ; & il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, & lui dit : *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami, dit Molière, en voilà un autre :* & il s'écria : *Où la vertu va-t-elle se nicher !* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, &

qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ſes ſuccès & par ſes protecteurs, par ſes amis & par ſa fortune, ne le fut pas dans ſa maiſon. Il avait épouſé en 1661 une jeune fille née de la Béjart & d'un gentil-homme nommé Modène. On diſait que Molière en était le père. Le ſoin avec lequel on avait répandu cette calomnie fit que pluſieurs perſonnes prirent celui de la réfuter. On prouva que Molière n'avait connu la mère qu'après la naiſſance de cette fille. La diſproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle eſt expoſée rendirent ce mariage malheureux; & Molière, tout philoſophe qu'il était d'ailleurs, eſſuya dans ſon domeſtique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules qu'il avait ſi ſouvent joués ſur le théâtre. Tant il eſt vrai que les hommes qui ſont au-deſſus des autres par les talens, s'en rapprochent preſque toujours par les faibleſſes. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-deſſus de l'humanité?

La dernière pièce qu'il compoſa fut le Malade imaginaire. Il y avait quelque temps que ſa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois du ſang. Le jour de la troiſième repréſentation, il ſe ſentit plus incommodé qu'auparavant. On lui conſeilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort ſur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulſion en prononçant *juro*, dans le divertiſſement de la réception du Malade imaginaire.

On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses, qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, & la prévention contre la comédie, déterminèrent Harlay de Chanvalon, archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à Molière. Le roi le regrettait; & ce monarque, dont il avait été le domestique & le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse ne voulut pas s'en charger. La populace qui ne connaissait dans Molière que le comédien, & qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand-homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi. Sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; & ces misérables qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, & les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux père Bouhours à composer cette espèce d'épitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour Molière,

Molière, eſt la ſeule qui mérite d'être rapportée, & la ſeule qui ne ſoit pas dans cette fauſſe & mauvaiſe hiſtoire qu'on a miſe juſqu'ici au-devant de ſes ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour;
Mais quelle en fut la récompenſe?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaiſſance.
Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir ſa gloire & ſon étude;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si, parmi les défauts que tu peignis ſi bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non ſeulement j'ai omis dans cette vie de Molière les contes populaires touchant Chapelle & ſes amis; mais je ſuis obligé de dire que ces contes adoptés par Grimareſt ſont très-faux. Le feu duc de Sulli, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont aſſuré que toutes ces hiſtoriettes ne méritaient aucune créance.

L'ÉTOURDI

OU

LES CONTRE-TEMPS,

Comédie en vers & en cinq actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, & à Paris au mois de décembre 1658, sur le théâtre du petit Bourbon.

CETTE pièce est la première comédie que Molière ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres; c'était le goût du théâtre italien & espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guère songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puissans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre : on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos Jodelets; & on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société & la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisaient que d'y naître. Ce loisir, dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère & à leur ridicule, est le seul temps propre pour la comédie; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occasion de les bien voir, & le seul

pendant lequel les ſpectacles puiſſent être fréquentés aſſidument. Auſſi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour & Paris, & bien connu les hommes, que Molière les repréſenta avec des couleurs ſi vraies & ſi durables.

Les connaiſſeurs ont dit que l'Étourdi devrait ſeulement être intitulé *les Contre-temps.* Lélie, en rendant une bourſe qu'il a trouvée, en ſecourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité, plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puiſqu'il n'a preſque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop ſouvent été l'écueil de Molière, n'eſt pas meilleur ici que dans ſes autres pièces : cette faute eſt plus inexcuſable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On eſt obligé de dire (& c'eſt principalement aux étrangers qu'on le dit) que le ſtyle de cette pièce eſt faible & négligé, & que ſurtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non ſeulement il ſe trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de conſtruction, mais auſſi pluſieurs mots impropres & ſurannés. Trois des plus grands auteurs du ſiècle de Louis XIV, Molière, la Fontaine & Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres, y diſcernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reſte, l'Étourdi eut plus de ſuccès que le Miſanthrope, l'Avare & les Femmes ſavantes n'en eurent

depuis. C'eſt qu'avaut l'Étourdi, on ne connaiſſait pas mieux, & que la réputation de Molière ne faiſait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que le Menteur.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq actes, repréſentée au théâtre du petit Bourbon en 1658.

Le Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après l'Étourdi. C'eſt encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un ſeul nœud dans le Dépit amoureux. Il eſt vrai qu'on a trouvé le déguiſement d'une fille en garçon peu vraiſemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, ſans en avoir l'intérêt; & le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la ſcène de la brouillerie & du raccommodement d'Eraſte & de Lucile. Le ſuccès eſt toujours aſſuré, ſoit en tragique, ſoit en comique, à ces ſortes de ſcènes qui repréſentent la paſſion la plus chère aux hommes dans la circonſtance la plus vive. La petite ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces ſcènes, qui ſont enfin devenues des lieux-communs.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte & en prose, jouée d'abord en province, & représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de novembre 1659.

Lorsque Molière donna cette comédie, la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. Voiture avait été le premier en France, qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans, étaient les seuls modèles; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit, n'imitaient que ses défauts. Les romans de mademoiselle Scudéri avaient achevé de gâter le goût. Il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bizarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encore renchéri sur ce ridicule. Les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel-esprit, s'appelaient *précieuses*. Ce nom, si décrié depuis par la pièce de Molière, était alors honorable; & Molière même dit dans sa préface qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables précieuses*, & qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de suite. La troupe de Molière fit doubler pour la première

fois le prix ordinaire, qui n'était alors que de dix sous au parterre.

Dès la première représentation, Ménage, homme célèbre dans ce temps-là, dit au fameux Chapelain : *Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées : croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Ménagiana*, & il est assez vraisemblable que Chapelain, homme alors très-estimé, & cependant le plus mauvais poète qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des Précieuses ridicules chez madame de Longueville, qui présidait, à ce que dit le cardinal de Retz, à ces combats spirituels, dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue & toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son style; & parce que Molière, ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du temps, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques, que l'Étourdi & le Dépit amoureux n'avaient pas essuyées. Un certain Antoine Bodeau fit *les véritables Précieuses* : on parodia la pièce de Molière; mais toutes ces critiques & ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On sait qu'à une représentation des Précieuses ridicules, un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière, voilà la bonne comédie.* On eut honte de ce style affecté, contre lequel Molière &

Desfpréaux fe font toujours élevés. On commença à ne plus eftimer que le naturel; & c'eft peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de fe diftinguer a ramené depuis le ftyle des Précieufes; on le trouve encore dans plufieurs livres modernes. L'un (1), en traitant férieufement de nos lois, appelle un exploit, *un compliment timbré*. L'autre (2), écrivant à une maîtreffe en l'air, lui dit: *Votre nom eft écrit en groffes lettres fur mon cœur..... Je veux vous faire peindre en iroquoife, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amufement*. Un troifième (3) appelle un cadran au foleil *un greffier folaire*; une groffe rave, *un phénomène potager*. Ce ftyle a reparu fur le théâtre même où Molière l'avait fi bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué fon bon goût, en méprifant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle eftimait.

(1) Toureil.
(2) Fontenelle.
(3) La Motte (*a*).

(*a*) Voltaire pouvait y ajouter Marivaux.

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte & en vers, représentée à Paris le 28 mai 1660.

Le Cocu imaginaire fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'été, & pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, & dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que Molière perfectionna sa manière d'écrire, par son séjour à Paris. Le style du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés:

La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli; il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme *carogne*, *cocu*, &c. (*a*).

Le dénouement que fait Villebrequin est un des moins bien ménagés & des moins heureux de Molière. Cette pièce eut le sort des bons ouvrages, qui ont & de mauvais censeurs & de mauvais copistes. Un nommé Donneau fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

(*a*) Le mot de *cocu* est employé par Voltaire dans l'Enfant prodigue, & il l'a été depuis par de bons auteurs. Il ne faut pas restreindre, sous prétexte d'une décence mal entendue, le dictionnaire de la comédie, qui n'a déjà que trop perdu de sa liberté.

DOM GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers & en cinq actes, représentée pour la première fois le 4 février 1661.

MOLIÈRE joua le rôle de dom Garcie, & ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux, comme acteur. La pièce & le jeu de Molière furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de Molière souffrit beaucoup de cette disgrace, & ses ennemis triomphèrent quelque temps. Dom Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ÉCOLE DES MARIS,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Paris le 24 juin 1661.

IL y a grande apparence que Molière avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puisqu'elles se succédèrent en si peu de temps.

L'École des maris affermit pour jamais la réputation de Molière. C'est une pièce de caractère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que l'École des maris était une copie des Adelphes de Térence : si cela était, Molière eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût

de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé ſa pièce. Mais les Adelphes ont fourni tout au plus l'idée de l'École des maris. Il y a dans les Adelphes deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent; il y a de même dans l'École des maris deux tuteurs, dont l'un eſt ſévère, & l'autre indulgent: voilà toute la reſſemblance. Il n'y a preſque point d'intrigue dans les Adelphes; celle de l'École des maris eſt fine, intéreſſante & comique. Une des femmes de la pièce de Térence, qui devrait faire le perſonnage le plus intéreſſant, ne paraît ſur le théâtre que pour accoucher. L'*Iſabelle* de Molière occupe preſque toujours la ſcène avec eſprit & avec grace, & mêle quelquefois de la bienſéance, même dans les tours qu'elle joue à ſon tuteur. Le dénouement des Adelphes n'a nulle vraiſemblance. Il n'eſt point dans la nature qu'un vieillard qui a ſoixante ans, chagrin, ſévère & avare, devienne tout-à-coup gai, complaiſant & libéral. Le dénouement de l'École des maris eſt le meilleur de toutes les pièces de Molière. Il eſt vraiſemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; &, ce qui vaut bien autant, il eſt extrêmement comique. Le ſtyle de Térence eſt pur, ſentencieux, mais un peu froid; comme Céſar qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de Molière dans cette pièce, eſt plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale preſque la pureté de la diction de Térence, & le paſſe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaiſanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois actes, repréſentée à Vaux, devant le roi, au mois d'août, & à Paris ſur le théâtre du palais-royal, le 4 novembre de la même année 1661.

NICOLAS FOUQUET, dernier ſurintendant des finances, engagea Molière à compoſer cette comédie pour la fameuſe fête qu'il donna au roi & à la reine mère, dans ſa maiſon de Vaux, aujourd'hui appelée *Villars*. Molière n'eut que quinze jours pour ſe préparer. Il avait déjà quelques ſcènes détachées toutes prêtes, il y en ajouta de nouvelles, & en compoſa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, appriſe & repréſentée, en moins de quinze jours. Il n'eſt pas vrai, comme le prétend Grimareſt, auteur d'une vie de Molière, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chaſſeur. Molière n'avait point encore auprès du roi un accès aſſez libre : de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était Fouquet ; & il fallait ménager au roi le plaiſir de la ſurpriſe.

Cette pièce fit au roi un plaiſir extrême, quoique les ballets des intermèdes fuſſent mal inventés & mal exécutés. Paul Péliſſon, homme célèbre dans les lettres, compoſa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour, & plut beaucoup à Louis XIV. Mais celui qui donna la fête, & l'auteur du prologue, furent tous deux mis en priſon peu de temps après. On les voulait même

arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées, qu'on ait vu sur notre théâtre. Les Visionnaires de Desmarêts étaient dans ce goût, & avaient eu un succès si prodigieux que tous les beaux-esprits du temps de Desmarêts l'appelaient *l'inimitable comédie*. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de Desmarêts. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature. Ils peignaient au hasard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque, dominaient par-tout. Molière fut le premier qui fit sentir le vrai, & par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour & du roi; & lorsque, quelque temps après, Molière donna cette pièce à Saint-Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le comte de Soyecourt. Molière, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de Soyecourt lui-même de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal, le 26 décembre 1662.

Le théâtre de Molière, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661 & toute l'année 1662, pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu sous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'École des femmes, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très-suivie & très-critiquée, comme le dit la gazette de *Loret* :

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'École des maris, & surtout dans le dénouement qui est aussi *postiche* dans l'École des femmes, qu'il est bien amené dans l'École des maris. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de Molière ; on désapprouva *le corbillon, la tarte à la crême, les enfans faits par l'oreille*. Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse Molière avait su attacher & plaire pendant cinq actes, par la

ſeule confidence d'Horace au vieillard, & par de ſimples récits. Il ſemblait qu'un ſujet ainſi traité ne dût fournir qu'un acte; mais c'eſt le caractère du vrai génie, de répandre ſa fécondité ſur un ſujet ſtérile, & de varier ce qui ſemble uniforme. On peut dire, en paſſant, que c'eſt-là le grand art des tragédies de l'admirable Racine.

LA CRITIQUE

DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte & en proſe, repréſentée à Paris, ſur le théâtre du palais-royal le premier juin 1663.

C'EST le premier ouvrage de ce genre qu'on connaiſſe au théâtre. C'eſt proprement un dialogue, & non une comédie. Molière y fait plus la ſatyre de ſes cenſeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'École des femmes. On convient qu'il avait tort de vouloir juſtifier *la tarte à la crême* (a), & quelques autres baſſeſſes de ſtyle qui lui étaient échappées; mais ſes ennemis avaient plus grand tort de ſaiſir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Bourſault crut ſe reconnaître dans le portrait de Licidas. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la critique de l'École des femmes, intitulée : *Le Portrait du peintre*, ou *la Contre-critique.*

(a) Tout le monde ne convient pas que ces familiarités ſoient des baſſeſſes.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Versailles le 14 octobre 1663, & à Paris le 4 novembre de la même année.

MOLIÈRE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, & en partie pour répondre à la pièce de Boursault. C'est une satyre cruelle & outrée. Boursault y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance & de l'honnêteté publique de supprimer la satyre de Boursault & celle de Molière. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés, comme Rolet & Wasp. Molière sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE,

OU

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE,

Repréſentée le 7 mai 1664 à Verſailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

LES fêtes que Louis XIV donna dans ſa jeuneſſe, méritent d'entrer dans l'hiſtoire de ce monarque, non-ſeulement par les magnificences ſingulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même temps à ſes plaiſirs, à la politeſſe, & à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue ſous le nom de l'*Iſle enchantée*, que Molière fit jouer la princeſſe d'Élide, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la première ſcène du ſecond qui ſoient en vers : Molière, preſſé par le temps, écrivit le reſte en proſe. Cette pièce réuſſit beaucoup dans une cour qui ne reſpirait que la joie, & qui, au milieu de tant de plaiſirs, ne pouvait critiquer avec ſévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis repréſenté la princeſſe d'Élide à Paris; mais elle ne put avoir le même ſuccès, dépouillée de tous ſes ornemens & des circonſtances heureuſes qui l'avaient ſoutenue. On joua la même année la comédie de la Mère coquette, du célèbre Quinault; c'était preſque la ſeule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de Molière, & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour

pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgens; mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux & galant n'était pas le genre de Molière; & cette espèce de poëme n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose & en un acte, représentée au Louvre le 24 janvier 1664; & au théâtre du Palais-royal le 15 décembre de la même année.

C'EST une de ces petites farces de Molière qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art & d'agrément (*a*). Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit ballet, où Louis XIV dansa.

(*a*) Cette pièce faisait allusion au mariage forcé du comte de Grammont & de mademoiselle Hamilton : anecdote du temps qui ajoutait du prix à l'ouvrage. La scène des deux philosophes, dont Voltaire ne parle pas, est très-comique & d'un très-bon genre.

L'AMOUR MÉDECIN,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée à Versailles le 15 septembre 1665, & sur le théâtre du Palais-royal le 22 du même mois.

L'AMOUR médecin est un impromptu fait pour le roi en cinq jours de temps ; cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de Lulli.

C'est le premier ouvrage dans lequel Molière ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui ; ils allaient presque toujours en robe & en rabat, & consultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, & savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. Molière peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie ; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, & la politesse dans toutes les conditions.

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en proſe & en cinq actes, repréſentée ſur le théâtre du Palais-royal le 15 février 1665.

L'ORIGINAL de la comédie bizarre du Feſtin de Pierre, eſt de Triſo de Molina, auteur eſpagnol. Il eſt intitulé : *El Combidado de Piedra (le convié de Pierre).* Il fut joué enſuite en Italie, ſous le titre de *Convitato di Pietra.* La troupe des comédiens italiens le joua à Paris, & on l'appela *le Feſtin de Pierre.* Il eut un grand ſuccès ſur le théâtre irrégulier; on ne ſe révolta point contre le monſtrueux aſſemblage de bouffonnerie & de religion, de plaiſanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le ſujet de cette pièce : une ſtatue qui marche & qui parle, & les flammes de l'enfer qui engloutiſſent un débauché ſur le théâtre d'*Arlequin*, ne ſoulevèrent point les eſprits : ſoit qu'en général il y ait dans cette pièce quelque intérêt; ſoit que le jeu des comédiens l'embellît; ſoit plutôt que le peuple, à qui le Feſtin de Pierre plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette eſpèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit le Feſtin de Pierre en vers, & il eut quelque ſuccès à ce théâtre. Molière voulut auſſi traiter ce bizarre ſujet. L'empreſſement d'enlever des ſpectateurs à l'hôtel de Bourgogne, fit qu'il ſe contenta de donner en proſe

ſa comédie : c'était une nouveauté inouie alors, qu'une pièce de cinq actes en proſe. On voit par-là combien l'habitude a de puiſſance ſur les hommes, & comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puiſſe réuſſir en vers ; les Français, au contraire, ne croyaient pas qu'on pût ſupporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de Villiers ſur celle de Molière ; & ce préjugé a duré ſi long-temps que Thomas Corneille, en 1673, immédiatement après la mort de Molière, mit ſon Feſtin de Pierre en vers : il eut alors un grand ſuccès ſur le théâtre de la rue Guénegaud ; & c'eſt de cette ſeule manière qu'on le repréſente aujourd'hui (*a*).

A la première repréſentation du Feſtin de Pierre de Molière, il y avait une ſcène entre dom Juan & un pauvre. Dom Juan demandait à ce pauvre à quoi il paſſait ſa vie dans la forêt ? *A prier Dieu*, répondait le pauvre, *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu paſſes ta vie à prier Dieu*, diſait dom Juan : *ſi cela eſt, tu dois donc être fort à ton aiſe. Hélas ! monſieur, je n'ai pas ſouvent de quoi manger. Cela ne ſe peut pas*, répliquait dom Juan : *Dieu ne ſaurait laiſſer mourir de faim ceux qui le prient du ſoir au matin. Tiens, voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette ſcène convenable au caractère impie de dom Juan, mais dont les eſprits faibles pouvaient faire un mauvais uſage, fut ſupprimée à la ſeconde

(*a*) Les vers de Thomas Corneille ſont infiniment au-deſſous de la proſe de Molière.

représentation ; & ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la scène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcassus, ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-royal le 4 juin 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du Misanthrope a réussi chez toutes les nations long-temps avant Molière, & après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain, dont il a éprouvé les noirceurs, & qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le Misanthrope est la plus commune, la plus naturelle, & la plus susceptible du genre comique. Celle dont Molière l'a traité est bien plus délicate, & fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Misanthrope hait les hommes, encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité,

& une finesse, que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scènes ces conversations du monde, & y mêler des portraits. Le Misanthrope en est plein; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'apperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit, de montrer avec quel art Molière a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesses pour une coquette; & de remarquer la conversation & le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne seraient rien sans le style. La pièce est d'un bout à l'autre à peu-près dans le style des satyres de Despréaux, & c'est de toutes les pièces de Molière la plus fortement écrite.

Elle eut à la première représentation les applaudissemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, & plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis, lorsque le fameux acteur Baron étant remonté sur le théâtre, après trente ans d'absence, joua le Misanthrope, la pièce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on était, que cette pièce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour le Misanthrope, & de l'autre la juste admiration qu'on a pour lui, prouvent peut-être plus

qu'on ne penſe, que le public n'eſt point injuſte. Il court en foule à des comédies gaies & amuſantes, mais qu'il n'eſtime guère; & ce qu'il admire n'eſt pas toujours réjouiſſant. Il en eſt des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne ſont faits que pour les eſprits plus fins & plus appliqués.

Si on oſait encore chercher dans le cœur humain la raiſon de cette tiédeur du public aux repréſentations du Miſanthrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuſes & fines ne ſont pas également vives & intéreſſantes; dans ces converſations même qui ſont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours néceſſaires à la pièce, peut-être réfroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin, dans le dénouement qui, tout bien amené & tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du public ſans inquiétude, & qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le ſpectateur ne ſouhaite point que le Miſanthrope épouſe la coquette Célimène, & ne s'inquiète pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire que le Miſanthrope eſt une ſatyre plus ſage & plus fine que celles d'Horace & de Boileau, & pour le moins auſſi bien écrite; mais qu'il y a des comédies plus intéreſſantes; & que le Tartuffe, par exemple, réunit les beautés du ſtyle du Miſanthrope avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de Molière voulurent

persuader au duc de Montausier, fameux par sa vertu sauvage, que c'était lui que Molière jouait dans le Misanthrope. Le duc de Montausier alla voir la pièce, & dit, en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au Misanthrope de Molière (*a*).

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre du Palais-royal le 9 août 1666.

Molière ayant suspendu son chef-d'œuvre du Misanthrope, le rendit quelque temps après au public, accompagné du Médecin malgré lui, farce très-gaie & très-bouffonne, & dont le peuple grossier avait besoin; à peu-près comme à l'opéra, après une musique noble & savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui soutint le Misanthrope: c'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite; on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. Le Misanthrope était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés; & il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

(*a*) Le Misanthrope est bien vengé du froid accueil qu'on lui fit dans sa nouveauté. Aujourd'hui c'est une des pièces que l'on représente le plus souvent, & qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose & en un acte, représentée à Saint-Germain-en-Laye en 1667, & sur le théâtre du Palais-royal le 10 juin de la même année.

C'EST la seule petite pièce en un acte où il y ait de la grace & de la galanterie. Les autres petites pièces que Molière ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fond plus bouffon & moins agréable.

MÉLICERTE,

PASTORALE HÉROÏQUE,

Représentée à Saint-Germain-en-Laye pour le roi, au ballet des muses, en décembre 1666.

MOLIÈRE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de Molière. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

AMPHITRION,

Comédie en vers & en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-royal le 13 janvier 1668.

EURIPIDE & Archippus avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs; c'est une des pièces de Plaute qui ont eu le plus de succès; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui; & ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les scènes de Sosie & de Cléantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de Lucien, ne savent pas la différence qui est entre une imitation & la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la nuit & de Mercure dans Molière, avec le petit dialogue de Mercure & d'Apollon dans Lucien : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que Molière doive à cet auteur grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'Amphitrion français est au-dessus de l'Amphitrion latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de Molière ce qu'Horace dit de celles de Plaute.

Nostri proavi plautinos & numeros &
Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque.

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie : *Tu viens avec des fourberies consues ;* Sosie répond : *Je viens avec des habits cousus. Tu as menti*, réplique le dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant Molière paraît surpasser Plaute dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre au spectateur quelque événement, un acteur venait sans façon le conter dans un monologue ; ainsi Amphitrion & Mercure viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entre-actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'Amphitrion de Plaute était fort au-dessus du moderne ; mais ayant ouï dire que Molière voulait faire une comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'Amphitrion de Molière réussit pleinement & sans contradiction ; aussi est-ce une pièce faite pour plaire aux plus simples & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première comédie que Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre

de verſification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres ſont d'autant plus mal aiſés à faire qu'ils ſemblent plus faciles. Il y a un rhythme très-peu connu qu'il y faut obſerver, ſans quoi cette poéſie rebute. Corneille ne connut pas ce rhythme dans ſon Agéſilas.

L'AVARE,

Comédie en proſe & en cinq actes, repréſentée à Paris, ſur le théâtre du Palais royal, le 9 ſeptembre 1668.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667: mais le même préjugé qui fit tomber le Feſtin de Pierre, parce qu'il était en proſe, avait fait tomber l'Avare. Molière, pour ne point heurter de front le ſentiment des critiques, & ſachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, & ne rejoua l'Avare qu'un an après: le public qui, à la longue, ſe rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudiſſemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en proſe, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans ce ſtyle ordinaire, où l'eſprit ſeul ſoutient l'auteur, que dans la verſification qui, par la rime, la cadence, & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que la proſe n'embellirait pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées prises de Plaute, & embellies par Molière. Plaute avait imaginé le premier de faire en même temps voler la cassette de l'Avare, & séduire sa fille; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul: l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène; il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de Molière; caractères, intrigues, plaisanteries: il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal à propos) aux spectateurs, dit: *Mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. (Quid est quod ridetis? Novi omnes, scio fures hic esse complures).* Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième: *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de Plaute & du style de Molière, qu'on voie les portraits que chacun fait de son Avare. Plaute dit:

Clamat suam rem periisse, seque,
De suo tigillo fumus si qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obstringit ob gulam,
Ne quid animæ fortè amittat dormiens;
Etiamne obturat inferiorem gutturem? &c.

« Il crie qu'il eſt perdu, qu'il eſt abymé, ſi la » fumée de ſon feu va hors de ſa maiſon. Il ſe met » une veſſie à la bouche pendant la nuit, de peur de » perdre ſon ſouffle. Se bouche-t-il auſſi la bouche » d'en-bas » ?

Cependant ces comparaiſons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive eſtimer ce comique latin qui, n'ayant pas la pureté de Térence, & fort inférieur à Molière, a été, pour la variété de ſes caractères & de ſes intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve auſſi à la vérité dans l'Avare de Molière, quelques expreſſions groſſières, comme : *Je ſais l'art de traire les hommes ;* & quelques mauvaiſes plaiſanteries comme : *Je marierais, ſi je l'avais entrepris, le grand-turc & la république de Veniſe.*

Cette comédie a été traduite en pluſieurs langues, & jouée ſur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de Molière ; mais les pièces traduites ne peuvent réuſſir que par l'habileté du traducteur. Un poète anglais, nommé Shadwell, auſſi vain que mauvais poète, la donna en anglais du vivant de Molière. Cet homme dit dans ſa préface : « Je crois pouvoir dire ſans vanité que Molière n'a » rien perdu entre mes mains. Jamais pièce françaiſe » n'a été maniée par un de nos poètes, quelque » méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. » Ce n'eſt ni faute d'invention, ni faute d'eſprit, que » nous empruntons des Français ; mais c'eſt par pa- » reſſe : c'eſt auſſi par pareſſe que je me ſuis ſervi de » l'Avare de Molière ».

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La pièce de Shadwell est généralement méprisée. M. Fielding, meilleur poète & plus modeste, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, & sa pièce a eu près de trente représentations; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours ne sont joués tout au plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose & en trois actes, représentée à Versailles, le 15 de juillet 1668, & à Paris le 9 de novembre suivant.

On ne connaît, & on ne joue cette pièce que sous le nom de George-Dandin; & au contraire, le Cocu imaginaire, qu'on avait intitulé & affiché Sganarelle, n'est connu que sous le nom de Cocu imaginaire, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du mari confondu. George Dandin réussit pleinement: mais si on ne reprocha rien à la conduite & au style, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce; quelques personnes se révoltèrent contre une comédie dans laquelle une femme mariée donne

un rendez-vous à ſon amant. Elles pouvaient conſidérer que la coquetterie de cette femme n'eſt que la punition de la ſottiſe que fait George Dandin d'épouſer la fille d'un gentil-homme ridicule.

L'IMPOSTEUR,

OU

LE TARTUFFE,

Joué ſans interruption en public le 5 février 1669.

On ſait toutes les traverſes que cet admirable ouvrage eſſuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avaient été repréſentés à Verſailles devant le roi le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que Louis XIV, qui ſentait le prix des ouvrages de Molière, avait voulu les voir avant qu'ils fuſſent achevés; il fut fort content de ce commencement, & par conſéquent la cour le fut auſſi.

Il fut joué le 29 novembre de la même année à Rainſi, devant le grand Condé. Dès-lors les rivaux ſe réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés (l'eſpèce d'homme la plus dangereuſe), crièrent contre Molière, & ſéduiſirent même quelques gens de bien. Molière voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer ſa perſonne encore plus que ſa pièce, voulut laiſſer ces premières fureurs ſe calmer: il

il fut un an sans donner le Tartuffe; il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection & le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer le Tartuffe. La première représentation en fut donc faite à Paris le 5 août 1667. Le lendemain on allait la rejouer l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion qu'on prétend que Molière dit à l'assemblée: « Messieurs, nous allions vous » donner le Tartuffe, mais monsieur le premier pré- » sident ne veut pas qu'on le joue ».

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage qui était l'éloge de la vertu & la satyre de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre italien Scaramouche hermite, pièce très-froide si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un hermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparaît de temps en temps en disant: *Questo è per mortificar la carne.* On sait sur cela le mot du grand Condé: *Les comédiens italiens n'ont offensé que Dieu, mais les Français ont offensé les dévots.* Au bout de quelque temps, Molière fut délivré de la persécution; il obtint un ordre du roi par

écrit de repréſenter le Tartuffe. Les comédiens ſes camarades voulurent que Molière eût toute ſa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce; elle fut repréſentée trois mois de ſuite, & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois ſi ſcandaleuſe. On peut hardiment avancer que les diſcours de Cléante, dans leſquels la vertu vraie & éclairée eſt oppoſée à la dévotion imbécille d'Orgon, ſont, à quelques expreſſions près, le plus fort & le plus élégant ſermon que nous ayons en notre langue, & c'eſt peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que Molière au théâtre.

Voyez ſurtout cet endroit :

Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur,
Je ſais comme je parle, & le ciel voit mon cœur:
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves, &c.

Preſque tous les caractères de cette pièce ſont originaux; il n'y en a aucun qui ne ſoit bon, & celui du Tartuffe eſt parfait. On admire la conduite de la pièce juſqu'au dénouement; on ſent combien il eſt forcé, & combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient néceſſaires pour ſoutenir Molière contre ſes ennemis.

Dans les premières repréſentations l'impoſteur ſe nommait Panulphe, & ce n'était qu'à la dernière ſcène

qu'on apprenait son véritable nom de Tartuffe, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près, la pièce était comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait est à ce vers :

> O ciel ! pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

> O ciel ! pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le succès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge & partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne aussi long-temps que le Tartuffe au palais royal ? Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la Femme juge & partie, se croyait égal à Molière ; & la préface qu'on a mise au devant du recueil de ce Montfleuri, avertit que ce M. de Montfleuri était un grand-homme. Le succès de la Femme juge & partie, & de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un acteur fait valoir. On sait qu'au théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce qu'on méprise à la lecture. On représenta sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la suite de la Femme juge & partie, la Critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

> Molière plaît assez ; c'est un bouffon plaisant,
> Qui divertit le monde en le contrefaisant ;

Ses grimaces souvent causent quelques surprises ;
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises :
Il est mauvais poète, & bon comédien :
Il fait rire, & de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles ; un curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler Molière. Voilà comme ce grand homme fut traité de son vivant ; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation, & triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-ballet en prose & en trois actes, faite & jouée à Chambord, pour le roi, au mois de septembre 1669, & représentée sur le théâtre du Palais-royal le 15 novembre de la même année.

Ce fut à la représentation de cette comédie que la troupe de Molière prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi.* Pourceaugnac est une farce ; mais il y a dans toutes les farces de Molière des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lulli, qui n'avait point encore le privilège de l'opéra, fit la musique du ballet de Pourceaugnac ;

il y danſa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés aux divertiſſemens du roi, & tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac : on ne cherche à rabaiſſer les grands-hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner ſévèrement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop ſouvent ſon génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen : mais Molière leur répondait qu'il était comédien auſſi bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour & attirer le peuple, & qu'il était réduit à conſulter l'intérêt de ſes acteurs auſſi bien que ſa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTIL-HOMME,

Comédie-ballet en proſe & en cinq actes, faite & jouée à Chambord au mois d'octobre 1670, & répréſentée à Paris le 23 novembre de la même année.

Le Bourgeois gentil-homme eſt un des plus heureux ſujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'eſpèce humaine, fait que des princes prennent le titre de rois, que les grands-ſeigneurs veulent être princes ; &, comme dit la Fontaine,

> Tout prince a des ambaſſadeurs,
> Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faibleſſe eſt préciſément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois eſt la ſeule qui ſoit comique, & qui puiſſe faire rire au théâtre : ce ſont les extrêmes diſproportions des manières & du langage d'un homme, avec les airs & les diſcours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaiſant. Cette eſpèce de ridicule ne ſe trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs ſottiſes du même air & du même langage ; mais ce ridicule ſe montre tout entier dans un bourgeois élevé groſſièrement, & dont le naturel fait à tout moment un contraſte avec l'art dont il veut ſe parer. C'eſt ce naturel groſſier qui fait le plaiſant de la comédie ; & voilà pourquoi ce n'eſt jamais que dans la vie commune qu'on prend les perſonnages comiques. Le Miſanthrope eſt admirable, le Bourgeois gentilhomme eſt plaiſant.

Les quatre prèmiers actes de cette pièce peuvent paſſer pour une comédie ; le cinquième eſt une farce qui eſt réjouiſſante, mais trop peu vraiſemblable. Molière aurait pu donner moins de priſe à la critique, en ſuppoſant quelque autre homme que le fils du grand-turc. Mais il cherchait par ce divertiſſement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit auſſi la muſique du ballet, & il y joua comme dans Pourceaugnac.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en prose & en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-royal, le 24 mai 1671.

Les Fourberies de Scapin sont une de ces farces que Molière avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux scènes entières du Pédant joué, mauvaise pièce de Cyrano de Bergerac. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat, il répondait : « Ces deux scènes sont assez bonnes ; cela » m'appartenait de droit ; il est permis de reprendre » son bien par-tout où on le trouve ».

Si Molière avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie comédie, Despréaux aurait eu raison de dire dans son art poétique :

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

On pourrait répondre à ce grand critique, que Molière n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies comédies où il surpasse Térence ; que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique ; & que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les Fourberies de Scapin & le Mariage forcé valussent l'Avare, le Tartuffe, le

Misanthrope, les Femmes savantes, ou fussent même du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire que *Molière peut-être de son art eût remporté le prix?* Qui aura donc ce prix, si Molière ne l'a pas?

PSYCHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres & en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais des Tuileries, en janvier, & durant le carnaval de l'année 1670, & donnée au public sur le théâtre du Palais-royal en 1671.

Le spectacle de l'opéra, connu en France sous le ministère du cardinal Mazarin, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. Perrin, introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, frère de Louis XIV; Cambert, intendant de la musique de la reine-mère; & le marquis de Sourdiac, homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilége de l'opéra; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, & qu'une tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants & des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle & intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids; & que si les intermèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir

tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, & l'on joue Athalie sans les chœurs & sans la musique. Ce ne fut que quelques années après, que Lulli & Quinault nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on faisait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéressante; perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal Mazarin, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissemens en musique, telles qu'Andromède & la Toison d'or. On voulut donner au roi & à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, & y ajouter des danses. Molière fut chargé du sujet de la fable, le plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop allongé que la Fontaine venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, & la première du troisième; le temps pressait. Pierre Corneille se chargea du reste de la pièce; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre; & ce génie mâle, que l'âge rendait sec & sévère, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'auteur de Cinna fit, à l'âge de soixante-sept ans, cette déclaration de Psyché à l'amour, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent, sont de Quinault; Lulli composa les airs. Il ne manquait à cette

ſociété de grands-hommes que le ſeul Racine, afin que tout ce qu'il y eût jamais de plus excellent au théâtre ſe fût réuni pour ſervir un roi qui méritait d'être ſervi par de tels hommes (*a*).

Pſyché n'eſt pas une excellente pièce, & les derniers actes en ſont très-languiſſans; mais la beauté du ſujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépenſe royale qu'on fit pour ce ſpectacle, firent pardonner ſés défauts.

(*a*) Nous ne dirions plus aujourd'hui que Louis XIV méritait d'*être ſervi* par de tels hommes. Ce ſtyle adulateur eſt paſſé de mode, & Voltaire était moins fait qu'un autre pour l'employer. Mais, par quelques complaiſances pour certains préjugés, il achetait le droit d'en foudroyer d'autres; & véritablement perſonne n'a plus contribué que lui aux progrès de l'eſprit humain; perſonne n'a plus préparé la révolution.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-royal, le 11 mars 1672.

CETTE comédie, qui est mise par les connaisseurs dans le rang du Tartuffe & du Misantrope, attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement; mais les connaisseurs rendirent bientôt à Molière les suffrages de la ville; & un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du Misanthrope, soutint la pièce long-temps.

Plus on la vit, plus on admira comment Molière avait pu jetter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce temps-là, savent que Ménage y est joué sous le nom de Vadius, & que Trissotin est le fameux abbé Cotin, si connu par les satyres de Despréaux. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de Molière; ils avaient voulu persuader au duc de Montausier, que le Misanthrope était fait contre lui; quelque temps après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de Gaston de France, la scène que Molière a si bien rendue dans les Femmes savantes. Le malheureux Cotin écrivait également contre Ménage, contre Molière & contre Despréaux; les satyres de Despréaux

l'avaient déjà couvert de honte, mais Molière l'accabla. Triſſotin était appelé aux premières repréſentations Tricotin. L'acteur qui le repréſentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de reſſembler à l'original par la voix & par le geſte. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de Triſſotin, ſacrifiés ſur le théâtre à la riſée publique, étaient de l'abbé Cotin même: s'ils avaient été bons, & ſi leur auteur avait valu quelque choſe, la critique ſanglante de Molière & celle de Deſpréaux ne lui euſſent pas ôté ſa réputation. Molière lui-même avait été joué auſſi cruellement ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins eſtimé. Le vrai mérite réſiſte à la ſatyre. Mais Cotin était bien loin de pouvoir ſe ſoutenir contre de telles attaques. On dit qu'il fut ſi accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduiſit au tombeau. Les ſatyres de Deſpréaux coûtèrent auſſi la vie à l'abbé Caſſaigne (*a*): triſte effet d'une liberté plus dangereuſe qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inſpire le bon goût.

La meilleure ſatyre qu'on puiſſe faire des mauvais poètes, c'eſt de donner d'excellens ouvrages. Molière & Deſpréaux n'avaient pas beſoin d'y ajouter des injures.

(*a*) Ces anecdotes ſont très-haſardées; & il eſt plaiſant de voir Voltaire, le plus ſatyrique des hommes, déclamer ainſi contre la ſatyre.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes, représentée devant le roi à Saint-Germain, au mois de janvier 1670.

LOUIS XIV lui-même donna le sujet de cette pièce à Molière; il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputeraient une maîtresse, en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. Molière servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encore fait paraître sur son théâtre, un astrologue & un fou de cour. Le monde n'était point alors désabusé de l'astrologie judiciaire: on y croyait d'autant plus qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans *Vittorio Siri* qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de Louis XIV, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est-là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode. Chaque prince & chaque grand seigneur même avait son fou; & les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société & ceux que donnent les beaux-arts. Le fou qui est représenté dans Molière, n'est point un fou ridicule, tel que le Moron de la princesse d'Élide, mais un homme adroit, & qui, ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté & avec finesse. La musique est de Lulli. Cette

pièce ne fut jouée qu'à la cour (*a*), & ne pouvait guère réussir que par le mérite du divertissement & par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que dans les divertissemens des Amans Magnifiques il se trouve une traduction de l'ode d'Horace :

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée devant le roi à Saint-Germain, en février 1672, & à Paris sur le théâtre du Palais-royal le 8 juillet de de la même année.

C'EST une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé, à mesure que le goût de la société, & la politesse aisée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.

(*a*) Nous l'avons vu jouer à Paris, & Préville y jouait le rôle de Moron.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du Palais-royal le 10 février 1673.

C'EST une de ces farces de Molière, dans lesquelles on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, & ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là il sera toujours le premier de tous les poètes comiques. Depuis lui le théâtre français s'est soutenu, & même a été asservi à des lois de décence, plus rigoureuses que du temps de Molière. On n'oserait aujourd'hui hasarder la scène où le Tartuffe presse la femme de son hôte (*a*); on n'oserait se servir des termes de *fils de putain*, de *carogne* & même de *cocu*; la plus exacte bienséance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tache, qu'un préjugé très-injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un état bien policé, qui exercent, sous les yeux des magistrats, un talent très-difficile & très-estimable; mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que

(*a*) Ce que le génie osait à peine sous un gouvernement despotique, il l'oserait aujourd'hui sous le règne de la liberté. La comédie doit nécessairement, dans une République, prendre un caractère plus hardi; & c'est à elle que doit être confiée la censure des mœurs.

leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi Molière, ayant autant de réputation que Racine, le ſpectacle cependant eſt déſert, quand on joue ſes comédies (*a*), & qu'il ne va preſque plus perſonne à ce même Tartuffe qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empreſſement aux tragédies de Racine, lorſqu'elles ſont bien repréſentées ? C'eſt que la peinture de nos paſſions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c'eſt que l'eſprit ſe laſſe des plaiſanteries ; & que le cœur eſt inépuiſable. L'oreille eſt auſſi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, & de la magie étonnante du ſtyle de Racine, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, & l'on ne vient au ſpectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que Molière, tout admirable qu'il eſt dans ſon genre, n'a ni des intrigues aſſez attachantes, ni des dénouemens aſſez heureux ; tant l'art dramatique eſt difficile.

(*a*) C'eſt que ces comédies ont été non-ſeulement prodiguées, mais profanées juſqu'à l'indécence, & livrées aux acteurs les plus médiocres. C'eſt qu'en général on garde un peu plus de reſpect à la tragédie, ſoutenue d'ailleurs d'un appareil plus pompeux.

SCÈNE

SCÈNE

Qui commençait le second acte de la tragédie de Mérope, & qui n'a jamais été publiée (a).

ISMÉNIE, EURICLÈS.

ISMÉNIE.

Oui, toujours de son fils sa douleur occupée,
D'aucun autre intérêt ne peut être frappée;
Cet hymen nécessaire irrite ses esprits,
Elle craint d'offenser le nom seul de son fils.
Elle a devant les yeux cette éternelle image
De son illusion tendre & funeste ouvrage;
Elle embrasse cette ombre, & ses humides yeux
Relisent ce billet, ce gage précieux,
Ce billet de Narbas, unique témoignage
Qui, jusqu'en sa prison, put trouver un passage.

(a) Nous tenons cette scène du citoyen Antoine, l'un des amateurs les plus éclairés de l'art du théâtre, celui qui possède le mieux la tradition des grands acteurs que la scène française a perdus, & qui serait le plus capable de présider à une école de déclamation, & d'y former d'excellens élèves.

Il faut avouer que le second acte de Mérope commence beaucoup mieux que par ce dialogue entre deux personnages subalternes. C'est ce que mademoiselle Dumesnil, à qui la pièce eut d'ailleurs tant d'obligation, fit sentir à Voltaire : mais ce fragment n'en est pas moins précieux. On y reconnaît la main de l'auteur dans un de ses plus beaux ouvrages : aussi mademoiselle Dumesnil l'avait-elle conservé ; & c'est elle-même qui en a laissé prendre une copie au citoyen Antoine.

Le nom de ce cher fils effacé par ſes pleurs,
Flatte ſon eſpérance, irrite ſes douleurs,
La ſoutient & l'abbat, la conſole & la tue.
Vous ne guéritez point cette ame prévenue.

EURICLÈS.

Je ſaurai l'admirer; une autre en cet état
De la grandeur ſuprême aurait mieux vu l'éclat,
Eût pleuré ſur le trône, & bientôt conſolée
Oublirait la nature aux grandeurs immolée.
Je vois avec reſpect ce courage obſtiné,
Dans ſes nobles douleurs ferme & déterminé,
Vainqueur de l'intérêt, & vainqueur du temps même.
Mérope ſe perdra, je le vois; mais elle aime.
Que n'ai-je pu ſervir ce vertueux amour!
Que n'ai-je pu d'Égiſte annoncer le retour!
J'ai des temples voiſins parcouru les aſyles,
De moi, de mes amis les pas ſont inutiles.
Ils n'ont rien apperçu ſur ces bords odieux
Que le vil aſſaſſin que j'amène en ces lieux.

LETTRE

DU ROI DE PRUSSE

A M. DE VOLTAIRE (*a*).

A Potsdam, ce 24 de mai 1750.

POUR une brillante beauté
Qui tentait son desir lubrique,
Jupiter avec dignité
Sut faire l'amant magnifique.
L'or plut, & son pouvoir magique
De cette amante trop pudique
Fléchit l'austère cruauté.

(*a*) Cette lettre du roi de Prusse fixe l'époque où Voltaire quitta la France pour aller chercher à Berlin un esclavage pompeux, mêlé de beaucoup de dégoût; & c'est à quoi devait s'attendre un philosophe devenu courtisan. Nous avons l'original de cette lettre écrit de la main de son auteur. Madame du Châtelet l'avait donné à M. de Brienne, que nous avons vu ministre de Louis XVI, sous le nom du cardinal de Loménie; & cet original est rempli de fautes d'orthographe, pardonnables à un prince étranger, qui savait d'ailleurs s'exprimer si heureusement dans notre langue. Des mains du cardinal de Loménie ce même original a passé dans celles du citoyen Laire, aujourd'hui bibliothécaire près l'école centrale du département de l'Yonne, & il en a fait hommage au citoyen François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur. C'est à l'amitié dont nous honore ce ministre chéri des arts, & à l'intérêt qu'il veut bien prendre à cette édition, que nous devons cette lettre vraiment précieuse. Un seul vers que nous n'avons pu lire, ou que nous avons craint de mal lire, a donné lieu à un léger changement : liberté que nous avons prise pour ne pas laisser un vide, & que nous ne devons pas dissimuler.

Ah! ſi, dans ſa gloire éternelle,
Ce dieu ſi galant s'attendrit
Sur les appas d'une mortelle,
Stupide, ſans talens, mais belle
Qu'aurait-il fait pour votre eſprit?

Pour rendre ſon ciel plus aimable,
Près d'Apollon, près de Bacchus,
Il vous aurait mis à ſa table,
Pour moitié vous donnant Vénus.
Son fils, enfant plein de malice,
Et dont l'arc eſt ſi dangereux,
Vous aurait bleſſé par caprice;
Mais, dans ce ſéjour de délice,
Ses traits ne font que des heureux.

Hébé vous eût offert un verre
Rempli du plus exquis nectar;
Mais vous le connaiſſez, Voltaire,
Vous en avez bu votre part:
C'était le lait de votre mère (a).

Voilà comme le roi des dieux
Vous aurait traité dans les cieux.
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être
L'image de ce Dieu puiſſant,
Je veux, dans ce ſéjour champêtre,
Vous en procurer tout autant;
Je veux imiter cette pluie,
Que ſur Danaé le galant
Répandit très-abondamment;
Car de votre puiſſant génie,
Je me ſuis déclaré l'amant.

(a) Ce morceau nous a paru charmant.

Mais comme le ſieur Métra (*a*) pourrait réprouver une lettre de change en vers, j'en fais expédier une en bonne forme par ſon correſpondant, qui vaudra mieux que mon bavardage. Vous êtes comme Horace, vous aimez à réunir l'utile (*b*) à l'agréable ; pour moi, je crois qu'on ne ſaurait aſſez payer le plaiſir, & je compte avoir fait un très-bon marché avec le ſieur Métra.....

Je vous avertis que je pars pour la Pruſſe, que je ne ſerai de retour ici que le 22 de juin, & que que vous me ferez grand plaiſir d'être ici vers ce temps. Vous y ſerez reçu comme le Virgile de ce ſiècle, & le gentil-homme ordinaire de Louis XV cédera, s'il lui plaît, le pas au grand poète. Adieu ; les courſiers rapides d'Achille puiſſent-ils vous conduire, les chemins montueux s'applanir devant vous ; puiſſent les auberges d'Allemagne ſe transformer en palais pour vous recevoir, les vents d'Éole puiſſent-ils ſe renfermer dans les outres d'Ulyſſe, le pluvieux Orion diſparaître, & nos nymphes potagères ſe changer en

(*a*) Banquier très-connu alors & très-aſſidu au jardin des Tuileries, où il paſſait une partie du jour à débiter des nouvelles.

(*b*) Il nous ſemble qu'il y avait un peu d'ironie cachée dans ce compliment du roi de Pruſſe. On accuſait Voltaire de ne pas négliger l'*utile* ; on lui ſuppoſait même un peu d'avarice ; & le roi lui faiſait entendre qu'en lui adreſſant, pour ſes frais de voyage, une lettre de change, conſidérable ſans doute, il avait voulu le ſervir à ſon goût. Ce qui eſt plaiſant, c'eſt que le roi de Pruſſe lui-même n'était rien moins que libéral : c'eſt du moins ce que prouvent pluſieurs traits de la Correſpondance de Voltaire, & ſes Mémoires ſur la vie privée de ce prince.

déesses, pour que votre voyage & votre réception soient dignes de l'auteur de la Henriade (*a*) !

FÉDÉRIC.

(*a*) Il peut être utile d'observer (car on cherche aujourd'hui à rabaisser ce bel ouvrage) que l'on croyait toujours désigner Voltaire par un de ses plus beaux titres de gloire, en l'appelant l'auteur de la Henriade. Elle est encore & sera peut-être long-temps l'unique poëme épique des Français ; &, dans toutes les éditions données par Voltaire, elle précédait constamment ses autres ouvrages. L'édition de Khell est la seule qui l'ait portée au dixième volume : nous lui avons rendu le rang qu'elle a toujours occupé dans les éditions antérieures.

JUGEMENT.

SUR M. DE VOLTAIRE

ET SUR SES OUVRAGES,

FAIT du vivant de cet écrivain célèbre, & tiré de l'article qui le concerne dans les Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature, publiés, pour la première fois, en 1770, par M. PALISSOT.

AVIS
DES LIBRAIRES.

NOUS avons cru convenable de placer ici cet article emprunté d'un des meilleurs ouvrages de M. Palissot, & qu'il eut la satisfaction de lire à M. de Voltaire lui-même, avant qu'il ne fût imprimé.

Ce grand-homme crut entendre ce que dirait de lui la postérité; il en parut pénétré de reconnaissance; & véritablement il n'avait peut-être jamais été mieux apprécié que dans le petit nombre de pages consacré à cet article. On peut y remarquer que dès cette époque M. Palissot méditait l'entreprise qu'il a depuis exécutée dans cette édition, digne de servir de modèle aux éditions à venir; mais dans lesquelles on se donnera pour les retranchemens, dont lui-même indique assez la nécessité, plus de liberté que les circonstances ne lui ont permis d'en prendre. Alors la collection de Voltaire, réduite à ses

juſtes bornes, mais étonnante encore par ſon étendue, ſera complettement digne de ce grand-homme, & deviendra le plus beau monument qu'on puiſſe ériger à ſa gloire. Entièrement dégagée des ſuperfluités dont il ſe plaignait que, de ſon vivant même, elle avait été ſurchargée dans les éditions antérieures à l'édition de Khell, elle n'inſpirera que plus d'admiration pour le génie de cet homme vraiment unique dans les faſtes de la littérature, & que nous envieront toujours les nations étrangères. Nous oſons dire que la gloire même de la France eſt intéreſſée à ce que cette collection ſoit faite un jour; & nous ſavons que M. Paliſſot l'aurait tentée s'il n'eût pas été malheureuſement dévancé par les éditeurs de Khell : mais il conſervera toujours le mérite d'en avoir donné l'idée, & d'en avoir facilité le travail par les remarques pleines de goût dont il a enrichi cette édition.

JUGEMENT
SUR M. DE VOLTAIRE
ET
SUR SES OUVRAGES.

VOLTAIRE (MARIE-FRANÇOIS AROUET DE), de l'académie françaiſe, né à Paris le 20 février 1694, le plus beau génie qui exiſte actuellement dans l'Europe. Cet illuſtre écrivain s'eſt plaint tant de fois de la hardieſſe des fauſſaires qui ont oſé lui attribuer des productions indignes de lui, que dans la crainte de mériter de ſa part les mêmes reproches, nous commençons par déclarer que nous ne reconnaiſſons pour ſes ouvrages que ceux qui portent véritablement ſon nom, & qu'il a formellement avoués. C'en eſt bien aſſez pour ſa gloire.

Les nations voiſines s'enorgueilliſſaient de leurs poèmes épiques, tandis que nous n'avions rien à leur oppoſer en ce genre. M. de Voltaire a vengé l'honneur de la France par ſon immortelle Henriade. Nous nous ſommes élevés trop ſouvent contre la manie des parallèles, pour comparer ce poëme, ni à ceux d'Homère & de Virgile, ni à ceux du Taſſe & de Milton. Cette fureur de comparer ce qui n'eſt ſuſceptible d'aucune comparaiſon, eſt un abus de l'eſprit, qui n'a guère donné que des réſultats ridicules.

Henri IV n'a rien de commun ni avec Achille, ni

avec Énée. Le merveilleux que pouvait fournir la mythologie antique, & dont on pouvait orner des ſujets fabuleux, n'eſt plus le même qui conviendrait aujourd'hui. Uſages, mœurs, coutumes, religion, tout a changé. Il ſuffit, pour l'honneur de M. de Voltaire, qu'il ait traité ſon ſujet auſſi
pouvait le faire dans les circonſtances où il a écrit; & du moins, avant de le juger, il faudrait peſer les difficultés qu'il avait à vaincre, ſoit dans le génie de la langue, ſoit dans le caractère de la nation à qui il a voulu plaire, ſoit enfin dans le choix qu'il a fait d'un héros réel, & pour ainſi dire, contemporain de ſon poëme. Alors, peut-être, on ſentirait que M. de Voltaire ayant lutté glorieuſement, avec des armes inégales, contre les plus grands maîtres de l'Épopée, on ne peut, ſans injuſtice, le placer au-deſſous d'eux; & l'on n'aurait pas la faibleſſe de diſputer contre la gloire de ſa patrie, en cherchant à lui dérober la ſienne. On ſait que cet illuſtre poète ne s'eſt pas acquis moins d'honneur dans la carrière de l'Arioſte, que dans celle du Taſſe, & cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les anciens.

La perte des Corneille & des Racine ſemblait irréparable pour la ſcène françaiſe. M. de Voltaire fit, à dix-neuf ans, ſa tragédie d'Œdipe, & ces grands-hommes eurent un ſucceſſeur. Aucun début ne mérita plus d'attention. Il était réſervé à cet écrivain célèbre de parvenir tout-à-coup à la maturité du génie. Quand après avoir lu une des plus belles pièces de Racine, on paſſe ſans intervalle aux trois derniers actes de la

tragédie d'Œdipe, on croirait n'avoir pas changé d'auteur. Nous ne pouvons donner à M. de Voltaire une plus grande louange, & il eſt le ſeul poète qui l'ait méritée.

Son théâtre paraît l'emporter, par la variété, ſur tous ceux que nous connaiſſons. On trouve, dans le ſtyle de Brutus & de la Mort de Céſar, la manière de Corneille perfectionnée. Celle de Racine ne pouvait être qu'égalée. La muſe tragique n'inſpira rien à Crébillon de plus mâle & de plus terrible que le quatrième acte de Mahomet. Semblable à cet ordre d'architecture qui emprunte les beautés de tous les autres, & qui eſt lui-même un ordre à part, M. de Voltaire s'eſt approprié les genres différens des poètes qui l'ont devancé; mais il ne doit qu'à lui ſeul cette belle tragédie de Mahomet, dont nous parlions, & ſon chef-d'œuvre d'Alzire.

Ce qui diſtingue le plus particulièrement encore les ouvrages dramatiques de M. de Voltaire (& nous ne parlons ici que de l'élite de ſes pièces), ce ſont les grandes vues morales & les ſentimens d'humanité dont ils ſont remplis. L'auteur a ſenti que c'était donner au théâtre un nouveau dégré d'importance & d'utilité : mais il a ſu preſque toujours s'arrêter où il le fallait : & il s'eſt bien gardé d'affaiblir, par des tirades ambitieuſes & par des déclamations d'une philoſophie sèche & aride, l'intérêt preſſant qui réſulte des ſituations vives où il place ſes perſonnages. Cette ſobriété, dictée par le goût, ſe manifeſte encore dans cet appareil de ſpectacle, dont il a le premier

constamment orné la scène. Il a su le ménager de manière que cet appareil n'est qu'un accessoire à l'art, & que le tableau n'est jamais sacrifié à la bordure. C'est en quoi ses imitateurs ont bien prouvé qu'ils ne devinaient pas son génie. Ils ont fini par nous donner, au lieu de tragédies, d'ennuyeux sermons philosophiques, & par nous faire voir au théâtre, comme M. de Voltaire lui-même l'a dit très-plaisamment, *la rareté, la curiosité.*

Qui croirait qu'ayant épuisé tant de genres de gloire, le même homme dût s'attendre encore à de nouveaux lauriers dans la carrière de l'histoire ? Ce sera sans doute une circonstance de la vie de M. de Voltaire, digne de l'attention de la postérité, qu'après avoir célébré Henri IV en poète, il ait eu l'avantage d'être l'historien de Louis XIV, celui de Charles XII & de Pierre le Grand. On doit d'ailleurs à cet auteur célèbre de nouvelles vues sur l'histoire, qu'il a eu la satisfaction de voir adopter par les écrivains qui, de nos jours, se sont le plus distingués en ce genre d'écrire. C'est moins l'histoire particulière des souverains que l'on nous donne aujourd'hui, que celle des nations, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages, & surtout celle de l'esprit humain. Ce sont ces vues, véritablement philosophiques, qui ont dirigé M. de Voltaire dans son Essai sur l'Histoire générale, ouvrage qui n'est pas exempt de défauts, sans doute, mais très-dignes de la grande réputation de son auteur. N'oublions pas qu'aucun homme de lettres n'a possédé, comme lui, le double talent d'écrire en prose

& en vers, avec une égale ſupériorité : Racine, celui de nos poètes dont la gloire ne vieillira jamais, eſt le ſeul, peut-être, qui eût partagé avec lui ce mérite, s'il nous eût laiſſé plus d'ouvrages en proſe.

Perſonne n'a excellé, comme M. de Voltaire, dans l'art de cacher une philoſophie ſouvent profonde, ſous des fictions ingénieuſes & riantes, qui forment une claſſe particulière de romans, dont le modèle n'exiſtait pas avant lui. Ses mélanges de littérature joignent à une variété de connaiſſances qui étonne, le mérite de plaire, & ſont écrits avec cette clarté continue, ce coloris brillant, cette magie ſéduiſante, qui caractériſent la plupart de ſes ouvrages, & qui nous a rendus, avec raiſon, ſi difficiles ſur les productions des autres.

Toutes ſes pièces fugitives ſont charmantes, & d'une poéſie très-ſupérieure à celle des Chapelle & des Chaulieu, dont il ſemble que la réputation avait été un peu exagérée. Aucun poète n'a porté plus loin que M. de Voltaire la fineſſe, la plaiſanterie, & quelquefois la véhémence & l'acreté de la ſatyre, en affectant toujours, avec aſſez d'adreſſe peut-être, de blâmer le genre ſatyrique. Mais, quoi qu'il en ait dit, on n'en regardera pas moins comme un des traits dominans de ſon caractère, le penchant à la ſatyre, annoncé par ſa phyſionomie, & confirmé d'ailleurs par une grande partie de ſes ouvrages. Enfin, ce génie ſingulier réunit à lui ſeul ce qui ſuffirait pour aſſurer à beaucoup d'écrivains une célébrité durable ; & peut-être dans un avenir éloigné, croira-t-on qu'il y a eu

plusieurs Voltaire, comme on a cru, dans les temps postérieurs à l'antiquité, qu'il y avait eu plusieurs Hercule. Il n'y a pas jusqu'aux lettres familières de ce grand poète, quoiqu'il en ait écrit une prodigieuse quantité, qui ne méritent d'être recueillies ; & il n'est point d'auteur qui ne se fût acquis, par elles seules, une réputation distinguée.

Les philosophes de nos jours n'ont pas manqué de vouloir attirer à leur parti un homme de mérite si supérieur. Ce sont des corsaires, comme nous l'avons dit à M. de Voltaire lui-même, qui ont cru se rendre imposans en arborant un pavillon respectable. Tous ont affecté de parler, après lui, de tolérance & d'humanité ; mais les convulsions de leur style décèlent la fausseté de leur enthousiasme, au lieu que celui de M. de Voltaire paraît être dans son cœur. Il fait aimer ces vertus ; il fait mieux, il en a montré l'exemple. Les secours généreux qu'il a donnés aux familles des Calas & des Sirven, sont un monument de gloire qu'il s'est érigé dans toute l'Europe, & qui peut-être ne l'honore pas moins que ses immortels ouvrages.

Quels que soient d'ailleurs les sentimens philosophiques de cet illustre écrivain, son respect pour le dogme d'un Dieu rémunérateur & vengeur, son attachement à la religion naturelle se manifestent partout. Il a fait même, dans la Henriade, dans Zaïre, & sur-tout dans Alzire, les éloges les moins suspects du christianisme (*a*). Toutes les vertus morales de

(*a*) Il faut se rappeler ici le temps où cet article fut composé &

Zamore

Zamore ne sont-elles pas en un instant éclipsées par la mort chrétienne de Gusman ? Le même Zamore a-t-il donc un caractère aussi sublime que celui d'Alvarès ? Si M. de Voltaire avait le malheur de douter d'une religion, dont lui-même a si parfaitement connu l'esprit, il ne faudrait le combattre qu'avec ses propres armes, & que lui répéter ces beaux vers :

Des dieux que nous servons connais la différence,
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

Que ces prétendus philosophes qui ont sappé les fondemens de cette sublime morale, cessent donc de regarder M. de Voltaire comme leur chef, & que ce grand homme n'ait pas la faiblesse de se croire intéressé à prendre leur querelle. Nous le lui avons dit, il doit ressembler au Jupiter d'Homère, & n'épouser dans la littérature aucune faction. Il doit songer surtout que sa réputation est très-indépendante des suffrages de ces philosophes ; que loin d'en augmenter, elle pourrait même en être affaiblie ; & qu'enfin il jouissait déjà d'une gloire colossale, tandis que la plupart de ces pygmées philosophiques, indignes de servir de piédestal à sa statue, étaient absolument ignorés.

Si l'on voulait apprécier M. de Voltaire avec une entière exactitude, il faudrait l'analyser successivement dans les différens genres qu'il a traités ; étudier l'homme & l'auteur ; découvrir en lui le principe

les ménagemens que nécessitaient encore les circonstances pour les préjugés en règne.

de cette émulation infatigable, la ſource de ſa vaſte renommée; peſer les avantages & les inconvéniens qui ont dû réſulter de ce même principe, & de l'inconcevable facilité de ſon génie; obſerver les contraſtes de ſon caractère & de ſon eſprit, le ſuivre enfin dans tous ſes progrès, & déterminer ſes limites. Il faudrait ſe défendre également de l'enthouſiaſme & de la jalouſie, diſtinguer les richeſſes qui ne ſont qu'à lui de celles qu'il a naturaliſées, pour ainſi dire, avec ſon propre fonds; décompoſer ſes meilleures pièces de théâtre, & comparer les moyens dramatiques dont il s'eſt ſervi, ſoit pour établir ſes plans, ſoit pour amener ſes ſituations, aux moyens que Corneille & Racine avaient employés avant lui (*a*). Nous ſentons combien il ſerait honorable de réſoudre tous ces grands problêmes; mais ce travail demanderait beaucoup plus d'étendue que n'en permettent les bornes de ces mémoires.

Puiſſe cet écrivain célèbre jouir encore long-temps de toute ſa renommée! On ne ſaurait penſer qu'avec douleur au vide immenſe que laiſſerait ſa perte dans l'empire des arts; & l'on eſt indigné d'avance de l'orgueilleux acharnement avec lequel de petits deſpotes littéraires oſeraient ſe diſputer les débris de ſa monarchie.

Soldats ſous Alexandre, & rois après ſa mort.

(VOLTAIRE. *Artémire*).

(*a*) On voit évidemment ici le plan du travail que l'auteur a ſuivi dans cette édition. Conſultez les remarques de détail miſes au bas des pages, & principalement les diſcours qui précèdent les ouvrages de chaque genre, vous y trouverez ce même plan rempli dans toutes ſes parties.

LE TRIOMPHE
DE
SOPHOCLE,
COMÉDIE.

AVIS
PRÉLIMINAIRE.

La journée du 30 mars 1778, mémorable à jamais par le triomphe de M. de Voltaire, & malheureusement trop voisine de sa mort, sera regardée, dans tous les temps, comme une des plus brillantes époques de nos annales littéraires.

Cette petite pièce, antérieure de plusieurs jours à ce triomphe, & qui devait en faire partie, prouve que M. Palissot avait deviné les sentimens du public par les siens : mais ce qui peut servir de recommandation à cet ouvrage, c'est qu'il fut véritablement le dernier hommage que M. de Voltaire ait reçu dans sa patrie.

On concevra sans peine la sensation que cette pièce aurait produite, si les comédiens, à qui elle fut présentée le 24 mars, avaient eu l'attention de la

donner, comme ils le pouvaient, le jour de la ſeptième repréſentation de la tragédie d'Irène : jour où M. de Voltaire honora, pour la première fois, depuis ſon retour à Paris, leur théâtre de ſa préſence. C'était l'intention de l'auteur, qui ne s'était point fait connaître, & qui devait compter d'autant plus ſur la complaiſance des comédiens, qu'eux-mêmes, à la lecture de ſa pièce, avaient paru ſentir avec tranſport l'impreſſion qu'elle ne pouvait manquer de faire ſur le public : impreſſion ſubordonnée, il eſt vrai, au mérite de l'à-propos & à la faveur des circonſtances. Mais un des acteurs (*a*), qui s'était chargé du perſonnage le plus eſſentiel de cette petite comédie, prétendit que ſix jours ne ſuffiſaient pas pour en faire l'étude ; cet avis prévalut ſur celui de madame Veſtris, & l'on décida qu'il fallait attendre la rentrée des ſpectacles, interrompue par ce qu'on appelait la *Semaine-Sainte*, & différer la repréſentation juſqu'à la repriſe d'Irène.

L'auteur jugea qu'alors cette bagatelle ne paraîtrait plus qu'une allégorie ajuſtée à l'évènement, & que la repréſentation en deviendrait néceſſairement moins intéreſſante. C'eſt ce qui détermina M. Paliſſot à la retirer du théâtre ; il ſe contenta de la lire à M. de Voltaire ; mais il croit que cet ouvrage eût encore ajouté quelque luſtre à l'éclat de cette journée.

(*a*) Briſard, à qui l'étude était pénible, & Molé lui-même qui devait jouer le rôle de Nicias, furent d'avis de différer la pièce. C'eſt ce que n'auraient fait ni le Kain ni mademoiſelle Clairon, parce qu'ils avaient l'enthouſiaſme des grands talens, & qu'en honorant M. de Voltaire, ils auraient cru s'honorer eux-mêmes.

A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

Un trait de la vie de Sophocle m'a fourni l'idée du faible hommage que j'ai l'honneur de vous préſenter. J'ai cru obſerver, en vous liſant ce petit ouvrage, que vous n'aviez pas vu, ſans quelque ſurpriſe, combien mes ſentimens pour vous m'avaient éclairé ſur ceux du public; & véritablement il eſt d'une ſingularité remarquable que long-temps avant l'événement, il ne me ſoit échappé aucune circonſtance de la journée du 30 mars : journée mémorable à jamais dans les faſtes de la littérature.

Lorſque je faiſais dire à Iſménie (*a*),

(*a*) L'un des perſonnages de la pièce.

avec tranſport : « Aimables Athéniens, » vous êtes le modèle des peuples »! j'avais parfaitement ſaiſi le caractère d'une nation qui adore en vous le génie qui a célébré ſi dignement Henri IV & le ſiècle de Louis XIV.

J'ai toujours révéré en vous, monſieur, le génie le plus ſingulier & le plus rare qui ait jamais illuſtré l'Europe. J'aurais ſouhaité ſeulement que vous euſſiez joui d'une tranquillité égale à votre réputation : mais votre ſenſibilité a quelquefois troublé votre bonheur, & les Nicias (*a*) s'en ſont applaudis. Leur jalouſie triomphe toujours de voir un grand-homme ſe rapprocher, par quelques endroits, des faibleſſes humaines : c'était une raiſon de plus pour les humilier, en les rendant témoins de la gloire de Sophocle.

(*a*) Voyez, dans la pièce, le perſonnage de Nicias.

Je ſuis avec l'admiration & le reſpect que vous doit tout homme qui penſe,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

PALISSOT.

Paris, ce 25 Avril 1778.

PERSONNAGES.

DIONÉE, *nièce de Sophocle.*
ISMÉNIE.
CLISTHÈNES.
NICIAS.
UN DÉPUTÉ *de l'Aréopage.*
UN SCULPTEUR.

La scène est à Athènes, dans la maison de Sophocle.

LE TRIOMPHE
DE
SOPHOCLE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIONÉE, ISMÉNIE, CLISTHÈNES.

DIONÉE, *à Clisthènes.*

PRENEZ pitié de mon inquiétude, mon cher Clisthènes ; courez, & devancez, s'il est possible, Sophocle à l'Aréopage. Hélas ! il ne vous sera pas difficile de l'atteindre. Sa marche, retardée par les années & par la douleur, ne saurait être bien rapide. Courez, dis-je, & revenez au plutôt me tirer de l'affreuse incertitude où je suis.

CLISTHÈNES.

Je vole sur ses pas, & j'ose vous répondre de mon zèle.

(Il sort).

ISMÉNIE.

Quoi! c'eſt vous, c'eſt la nièce de Sophocle, dont le cœur paraît agité par des inquiétudes ſi cruelles?

DIONÉE.

Ah! ma chère Iſménie, je crains tout de l'injuſtice des hommes.

ISMÉNIE.

Daignez me confier vos alarmes, reſpectable Dionée, vous qui m'avez ſervi de mère, vous à qui je dois les bontés de Sophocle, & cette deſtinée heureuſe que la fortune ſemblait interdire à mes eſpérances. Depuis quelques jours, je me ſuis en effet apperçue du trouble qui règne dans votre maiſon; j'ai reſpecté vos ſecrets: mais qu'il me ſoit enfin permis de vous conſoler. Je crains que votre tendreſſe pour Sophocle ne vous exagère ſes dangers. Lui-même, par une ſenſibilité trop inquiète, a quelquefois le malheur de ne pas ſe fier aſſez à ſa gloire.

DIONÉE.

Eh! puis-je ne pas trembler, lorſque ſes propres enfans ſemblent donner contre lui le ſignal de la perſécution?

ISMÉNIE.

Ses enfans!

DIONÉE.

Je vous le confie en rougiſſant pour eux ; non que je les croie aſſez dénaturés pour avoir conçu d'eux-mêmes un projet auſſi criminel ; ils oſent, ma chère Iſménie, ils oſent lui diſputer l'adminiſtration de ſes biens.

ISMÉNIE.

Qu'entens-je! on oſerait lui diſputer des biens dont il a fait un ſi reſpectable uſage ? Ah ! croyez que cette ingratitude révolterait tous les cœurs.

DIONÉE.

Oui, ſi elle n'était pas appuyée par le crédit d'une cabale jalouſe, qui ſe fait une joie cruelle d'empoiſonner les dernières années d'un vieillard de quatre-vingt-quatre ans ; d'une cabale dont les enfans de Sophocle ne ſont eux-mêmes, ſans le ſavoir, que les aveugles inſtrumens : car je ne doute pas que l'on n'ait ſéduit leur jeuneſſe, & je ſoupçonne dans leur conduite plus de faibleſſe encore que de noirceur.

ISMÉNIE.

Que je les trouve inexcuſables! Mais plus ils m'inſpirent d'indignation, moins ils me paraiſſent dangereux. La ſeule préſence de Sophocle, de ce vieillard déclaré tant de fois l'honneur de la Grèce. . .

DIONÉE.

Votre heureuse inexpérience, ma chère Isménie, votre simplicité, votre candeur ne vous permettent pas de croire encore à la malignité des hommes. Mais vous frémiriez, comme moi, si vous aviez été témoin de toutes les persécutions que Sophocle a éprouvées dans sa longue carrière. Que dis-je? Pouvez-vous ignorer, & le nombre & le pouvoir de ses ennemis? En est-il de plus implacables que cette foule de rivaux jaloux, humiliés par sa gloire? En est-il de plus cruels, de plus acharnés, que ces prétendus vengeurs des Dieux, ces fanatiques imposteurs, dont il a démasqué l'hypocrisie, & qui, devenus méprisables aux yeux mêmes du vulgaire, ne croyent échapper à l'ignominie, qu'en s'efforçant de paraître redoutables (*a*)?

ISMÉNIE.

Sans doute, ils le seraient encore, si les ouvrages de Sophocle n'avaient point éclairé le peuple. Mais cet esprit de paix, de tolérance, d'humanité, qui respire dans ses immortelles tragédies, commence à se répandre dans l'Asie même, & lui a concilié le respect de toutes les ames qui ont conservé quelques principes de vertu. Vous vous défiez trop de la haine, & vous ne songez point assez à ce sentiment de

(*a*) On vit, quelques années après, un essai de leurs fureurs dans le jugement porté contre Socrate.

vénération pour Sophocle, devenu, chez tous les Athéniens, un ſentiment d'habitude.

DIONÉE.

Ah ! la haine eſt ardente, active, effrénée, comme toutes les paſſions cruelles. L'amitié, au contraire, cette paſſion douce des ames honnêtes, ſe contente trop ſouvent de gémir en ſilence ſur le mérite opprimé. Croyez, belle Iſménie, que mes inquiétudes ne ſont malheureuſement que trop fondées. Je ſais qu'il n'eſt pas au pouvoir des ennemis de Sophocle de flétrir ſa gloire, & qu'un jour, peut-être, la poſtérité lui élevera des autels comme au défenſeur, au vengeur de l'humanité : mais, en attendant, il faut qu'il expie ſa réputation; c'eſt le ſort de tout grand-homme.

ISMÉNIE.

Je conçois qu'on n'humilie jamais impunément, ni l'envie, ni la médiocrité inſolente, ni même l'orgueil de cette claſſe frivole d'importans, qui, relégués dans les vains honneurs de leurs titres, & n'oſant prétendre à la conſidération perſonnelle, ſont ſecrètement irrités des diſtinctions que l'on accorde au génie; mais le public eſt heureuſement incapable de cette baſſeſſe....

DIONÉE.

Ah! le public eſt-il toujours auſſi juſte que vous le penſez? Ne l'a-t-on pas vu?... Mais j'apperçois Cliſthènes; quelles nouvelles, helas! vient-il nous apprendre?

SCÈNE II.

CLISTHÈNES, DIONÉE, ESMENIE.

CLISTHÈNES.

Les plus heureuſes du monde, du moins ſi l'on peut ſe fier aux témoignages les plus impoſans de la faveur du peuple. Sophocle eſt couvert de gloire. Non, vous pourriez à peine vous former une idée du ſpectacle attendriſſant qui vient de frapper mes yeux.

ISMÉNIE.

De grace, contentez notre impatience.

CLISTHÈNES.

Il traverſait le Prytanée pour ſe rendre à l'Aréopage. Quelle douce ſérénité, quelle noble & paiſible confiance régnait ſur ſon viſage à travers ſa douleur majeſtueuſe! Sa contenance n'était point celle d'un homme qui allait comparaître devant ſes juges, ou du moins, il rappelait cette époque mémorable où l'on aſſure que les Dieux mêmes vinrent ſe ſoumettre à la déciſion de cet auguſte tribunal. Le peuple en foule (*a*), le peuple, avec des acclamations d'amour

(*a*) Qu'on ſe repréſente, au lieu du Prytanée, la place du Carrouſel de Paris, & l'on aura l'idée la plus juſte & la plus vraie des honneurs qui furent rendus à M. de Voltaire. Ce qui

& de respect, s'est précipité sur son passage. Voilà l'homme, disait-on, qui, depuis soixante ans, fait la gloire & les délices d'Athènes; celui qui a doté la petite-nièce d'Eschyle (*a*); ce vieillard tant de fois couronné sur nos théâtres, & qui plus souvent encore a prêté l'appui de sa voix courageuse à l'innocence persécutée (*b*). Je ne vous peindrai point les transports de la joie publique, les hommages unis aux applaudissemens, & plus flatteurs que ces applaudissemens mêmes. Non, jamais Athènes n'a donné un plus grand exemple de justice. A peine distinguait-on dans la foule les fronts

est singulier (on ose le répéter), c'est que l'auteur en avait prévu jusqu'aux moindres circonstances. Ce tableau de l'imagination devint, huit jours après, un tableau purement historique; & si cette pièce eût été représentée ce jour-là même, comme elle devait l'être, cette fête eût été véritablement, pour le public & pour M. de Voltaire, un espèce de prestige.

Au reste, ce triomphe, quoi qu'en ait pu dire l'envie, n'avait eu rien de prémédité. Ce qui se passa à la comédie pouvait l'être à quelques égards : mais ce transport subit de plus de dix mille ames, dans une place publique, ce transport de la nation, ne pouvait être que l'impulsion vive & rapide de l'admiration, du respect & de l'amour.

(*a*) Personne n'ignore que M. de Voltaire a doté la petite-nièce de Corneille.

(*b*) Qui pourrait se rappeler, sans attendrissement, les nombreux services rendus par M. de Voltaire à des infortunés, tels que les Calas, les Sirven, les Montbailly, &c., &c.? Ses dernières paroles furent des bénédictions pour le roi, à l'occasion d'un acte de justice envers la mémoire de M. de Lally. Le même principe d'humanité lui avait fait solliciter la grace de l'amiral Byng, & avec plus d'ardeur encore celle des malheureux jeunes gens flétris par un jugement d'Abbeville. On sait les mouvemens qu'il s'est donnés dans beaucoup d'autres affaires de ce genre. Malheur aux ames dures qui, pour déprimer d'aussi belles actions, ne les attribueraient qu'à l'orgueil! Qu'il est beau, du moins, de placer ainsi son orgueil dans la bienfaisance!

humiliés de quelques détracteurs de Sophocle, qui tâchaient d'échapper aux regards, & de se dérober à la confusion dont ils se sentaient accablés. Quelques-uns, plus adroits, mais non moins humiliés, affectaient de mêler leurs acclamations à celles du peuple. Les femmes, les vieillards, jusqu'aux enfans, suivaient ce grand-homme, & se le désignaient les uns aux autres comme l'éternel ornement de la république. Le Prytanée, en un mot, ne retentissait que du nom de Sophocle. J'ai vu des citoyens ne pouvoir retenir leurs larmes : larmes délicieuses, & dont l'envie ne connut jamais la douceur. Sophocle lui-même n'a pu se défendre d'y mêler les siennes. Ces pleurs d'un vieillard ont été remarqués, & ont achevé de lui concilier tous les cœurs. Enfin, il est parvenu jusqu'à l'Aréopage, mais il ne m'a pas été possible d'y pénétrer avec lui. Les portes se sont fermées à la foule indiscrette qui s'efforçait de les franchir. J'ai cru, du moins, j'ai cru devoir vous instruire de cet heureux présage. Ah! sans doute, après une pareille journée, le triomphe de Sophocle ne saurait être douteux.

ISMÉNIE, *avec transport.*

Aimables Athéniens! vous êtes le modèle des peuples!

DIONÉE.

Mon cher Clisthènes, ma chère Isménie, je sens, comme je le dois, tout ce que cette faveur des Athéniens a de flatteur : mais je ne puis me défendre encore d'un

d'un ſentiment d'inquiétude. Qui ſait ſi l'Aréopage lui-même ne ſera pas bleſſé de ces honneurs rendus à Sophocle ? Les hommes puiſſans ont tant de peine à pardonner aux grands-hommes ces témoignages éclatans de la bienveillance publique ! Hélas ! ils ne font rien pour la mériter ; & cependant ils oſent en être jaloux ! Qui ſait ſi ces acclamations n'auront pas révolté leur orgueil ?

CLISTHÈNÈS.

Ayez meilleure opinion d'un tribunal révéré de toute la Grèce, & qui a l'honneur de juger Sophocle.

DIONÉE.

Oui, je ſens que la douleur peut me rendre injuſte ; je me livre à vos conſolations. . . . . Mais, que vois-je ? Nicias, l'ennemi caché de Sophocle, & ſon adulateur. Il vient, ſans doute, épier nos chagrins, en feignant de les partager. Diſſimulons.

SCÈNE III.

NICIAS, DIONÉE, ISMÉNIE, CLISTHÈNES.

NICIAS, *d'un ton léger & dénigrant, qu'il garde pendant toute la ſcène.*

Eh quoi! des pleurs, de l'affliction, de la faibleſſe! Il eſt vrai que la philoſophie paraît avoir du deſſous, & que les Athéniens deviennent d'une perverſité bien choquante. Sophocle ſemblait, à ſon âge, n'avoir plus rien à redouter de l'envie.

DIONÉE.

Eſt-ce à vous, Nicias, qui la connaiſſez, d'ignorer combien elle eſt implacable?

NICIAS.

Je ne la connais que par le mal qu'elle a voulu me faire: mais je ſuis ſi loin de la gloire de Sophocle, qu'enfin je me crois à l'abri de ſes atteintes; & en cela, du moins, je ſuis plus heureux que ce grand poète.

CLISTHÈNES, *ironiquement.*

J'aime ce généreux témoignage que vous rendez à la ſupériorité de Sophocle. Tant de beaux-eſprits la

lui disputent! Vous voyez cependant à quoi l'expose cette supériorité.

NICIAS.

Il est vrai que la cabale est furieusement acharnée contre lui.

ISMÉNIE.

Vous devez en savoir des nouvelles.

NICIAS.

Oui, je ne sais que trop combien ses ennemis sont à craindre; mais il peut arriver cependant que leur haine soit trompée, & qu'il échappe à ce violent orage. Alors, il faut que tous ses amis se réunissent pour lui faire sentir enfin que sa conduite a pu nuire quelquefois à sa gloire. Que n'a-t-il suivi mes conseils? J'ose croire qu'il se serait épargné bien des peines; car, en lui rendant les hommages dûs à ses talens, j'ai toujours eu le courage de lui dire la vérité, & je me suis permis souvent de l'avertir de ses faiblesses.

DIONÉE.

Il doit en avoir, sans doute, puisqu'il est homme.

ISMÉNIE.

J'ose même penser que s'il n'en avait pas, il aurait encore plus d'ennemis.

DIONÉE.

Mais éclairez-nous, Nicias; apprenez-nous donc ce que peut lui reprocher la haine?

NICIAS.

Ce desir insatiable de gloire, par exemple, qu'il n'a jamais eu l'art de dissimuler; & véritablement, il faut convenir que s'il eût paru la chercher avec plus de modération, il en aurait obtenu davantage.

DIONÉE.

Je sais qu'en effet l'envie a voulu lui faire un crime de cette noble ambition. Mais s'il n'avait eu pour la gloire que cette passion modérée des ames froides, eût-il donc enrichi la scène de tant de chefs-d'œuvre? Lui seriez-vous redevable de cette foule de plaisirs, qu'apparemment il ne nous a donnés que malgré vous, puisque vous lui reprochez le principe de son émulation? Ah! Nicias, on voit bien que le secret des ames fortes vous échappe: il ne consiste que dans les grandes passions dont elles sont susceptibles.

NICIAS.

Oui, mais ces grandes passions les égarent, & peuvent même, quelquefois, leur donner des ridicules. Vous sentez que je ne m'explique là-dessus qu'avec réserve. Je sais tous les ménagemens qu'on doit à Sophocle; j'avoue qu'à bien des égards il est

l'honneur de la Grèce ; j'aime à le publier par-tout, & c'est ce que, ce matin encore, je disais à un de nos principaux Archontes. Mais vous savez qu'on lui reproche la manière un peu trop leste dont il a parlé de quelques grands-hommes qu'Athènes était en possession d'admirer avant lui. Entre nous, c'est, de sa part, une mal-adresse d'autant plus inexcusable. . . .

CLISTHÈNES.

Entendons-nous, Nicias. Il se peut que Sophocle ne doive à personne cette admiration de préjugé, cette admiration aveugle que tant de gens n'affectent pour les morts, que pour mieux déchirer les vivans qui leur font ombrage. Allez-vous être l'écho de toutes ces bouches, qui ont répété que Sophocle était jaloux d'Eschyle ? Lui qui a honoré la mémoire de ce grand-homme, en prodiguant à sa postérité les secours les plus généreux ! Lui que vous avez vu se passionner tant de fois pour les chefs-d'œuvre d'Euripide, le seul rival que véritablement il pût redouter ! Eh ! qui a mieux loué ce grand poète (1), qui a mieux développé toutes ses beautés que Sophocle lui-même ? Croyez-moi, Nicias, la jalousie n'appartient qu'à la médiocrité : & je me flatte, du moins, que vous ne regardez pas Sophocle comme un homme médiocre.

(1) Personne, en effet, n'a mieux loué Racine que M. de Voltaire, & ne lui a plus donné de ces éloges qui ne peuvent partir que du cœur.

NICIAS.

Certainement, on ne m'accuſera jamais de cette injuſtice envers le bel-eſprit le plus diſtingué d'Athènes. Il eſt même aſſez public que je ſuis du parti qui le préconiſe. . . .

CLISTHÈNES.

De quel parti parlez-vous ? Un grand-homme ne doit en avoir d'autre que ſes ouvrages.

NICIAS.

Eh ! voilà préciſément ce que je ne ceſſe de lui dire. Il ne ſait pas que dans ſon parti même il eſt des traîtres. . . .

DIONÉE, *à part*.

Et Nicias en eſt la preuve.

NICIAS.

Qui le font ſervir ſecrètement à leurs paſſions, & qui l'abandonnent enſuite à la haine qu'ils ont ſoulevée contre lui. J'oſe le répéter encore : que n'a-t-il ſuivi mes conſeils ? Il ſe ferait abaiſſé moins ſouvent à des vengeances peu dignes de ſon nom. Il eût, extérieurement du moins, témoigné plus de reſpect. . . .

DIONÉE.

Fort bien, Nicias ; tandis que Sophocle eſt

persécuté, qu'il est sous le glaive, vous lui faites un crime du petit nombre d'imperfections qui le rapprochent de la condition humaine, & que les Dieux, peut-être, ne lui ont laissées que pour désarmer & pour adoucir l'envie.

ISMÉNIE.

J'ignore, Nicias, les motifs secrets que vous pouvez avoir pour vous étendre avec tant de complaisance sur les prétendus faiblesses de Sophocle. Il est aisé, sans doute, de découvrir & d'exagérer les fautes d'un homme supérieur; mais il est des gens qui ne sont redevables du silence qu'on garde sur leurs défauts, qu'à la profonde obscurité qui les couvre, & dont la honte se révélerait à tous les yeux, s'ils avaient, je ne dis pas la réputation de Sophocle, mais un moment de célébrité.

CLISTHÈNES.

A merveille, belle Isménie.

NICIAS.

Mais vous avez tous l'air de me répondre avec humeur. Cependant j'ose attester le ciel que c'est l'intérêt le plus vif qui m'inspire en faveur de notre ami. Croyez que je suis plus alarmé que vous même de l'événement malheureux. . . .

DIONÉE.

Nous allons en apprendre des nouvelles. Je crois appercevoir un député de l'Aréopage.

SCÈNE IV & *dernière.*

UN DÉPUTÉ *de l'Aréopage*, UN SCULPTEUR, *qui paraît vers la fin de la scène, & les acteurs précédens.*

LE DÉPUTÉ.

RESPECTABLE Dionée, vertueuse Isménie, sage Clisthènes, rassurez-vous. Sophocle vient de remporter tous les suffrages. Ses enfans, l'Aréopage, toute la Grèce est à ses pieds.

ISMÉNIE.

Dieux justes !

DIONÉE.

Quelle étonnante révolution !

NICIAS.

(Apart). *(Haut).*
Je frémis ! Hâtez-vous de nous apprendre. . . . .

LE DÉPUTÉ.

Il avait un moyen de défense qu'aucun de ses ennemis ne pouvait prévoir. Ce grand-homme, dont on voulait déshonorer la vieillesse, s'est contenté de lire à l'Aréopage quelques scènes d'une tragédie nouvelle, où l'on reconnaît encore toute la vigueur de son génie, & qu'il destinait aux solennités prochaines des fêtes de Bacchus. Il n'a plus été question de juges, cette pièce ne lui a laissé que des admirateurs. On s'est

rappelé cette belle tragédie d'Œdipe (*a*), qui a fait verser tant de larmes à la Grèce, & par laquelle (il y a plus de soixante années) Sophocle ouvrit sa brillante carrrière. Un trait, surtout, a produit la sensation la plus inattendue, par l'application générale & subite qu'on en a faite à sa situation. Il parlait des lois sacrées de la nature, devant qui tous les intérêts, toutes les passions doivent se taire, il justifiait le respect qu'on doit à ces lois, par ce vers sublime :

La voix de l'univers est-elle un préjugé (*b*) ?

A l'instant, pénétrés du reproche imprévu qui semblait s'adresser à leurs cœurs, les enfans de Sophocle se sont précipités à ses genoux ; & ce tendre père a imploré pour eux l'indulgence de l'Aréopage. La gloire que ce jour, a jamais célèbre, ajoute à sa vie, surpasse encore celle de sa jeunesse, & ce prodige n'était réservé qu'à Sophocle.

DIONÉE.

Ah ! qu'il réparaisse donc ; qu'il vienne jouir, dans nos bras, de notre admiration, & des larmes de joie qu'il nous fait répandre.

LE DÉPUTÉ.

Je ne puis vous dissimuler que les applaudissemens qu'il a reçus de l'Aréopage, & l'émotion que lui ont causée le repentir de ses enfans & les acclamations de

(*a*) On sait qu'Œdipe est la première, & l'une des plus belles tragédies de M. de Voltaire.

(*b*) Vers de la tragédie d'Irène, qui faisait beaucoup d'effet dans la situation.

ſa patrie, l'ont fait tomber dans une défaillance, qui a fait craindre, un moment, que ſon triomphe ne lui devînt funeſte. On s'eſt empreſſé de lui prodiguer les plus tendres ſecours, & j'en ai vu les heureux effets. Mais l'Aréopage, ſoupçonnant vos alarmes, m'a chargé de vous inſtruire de la nouvelle victoire que Sophocle vient de remporter ſur l'envie. Par l'ordre de cet auguſte tribunal, le ſculpteur Parménon (*a*) va conſacrer dans ce périſtile le buſte de ce grand-homme, pour ſervir de monument à cette glorieuſe journée. L'Aréopage a décerné, par le même décret, à la mémoire de Sophocle, une ſtatue en pied, qui doit être placée dans le Prytanée, à côté de celle d'Eſchyle.

ISMÉNIE.

O jour heureux! ô Sophocle! ô mon bienfaiteur!

DIONÉE.

Courons au-devant de lui, ma chère Iſménie.

CLISTHÈNES, *à Nicias.*

Remettez-vous, Nicias, & feignez, du moins, de mêler vos applaudiſſemens aux nôtres.

NICIAS, *en lui-même.*

Je meurs de dépit & de confuſion.

(On devait ajouter à cette pièce un divertiſſement analogue aux circonſtances).

(*a*) Parménon paraît, & place ſur un piédeſtal le buſte de Sophocle couronné de lauriers.

ÉLOGE DE VOLTAIRE,

PAR LE ROI DE PRUSSE.

Écrit au camp de Schatzar, lu à l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, dans une assemblée publique, extraordinairement convoquée pour cet objet.

LE 26 DE NOVEMBRE 1778.

ÉLOGE
DE
VOLTAIRE.

Messieurs,

Dans tous les ſiècles, ſurtout chez les nations les plus ingénieuſes & les plus polies, les hommes d'un génie élevé & rare ont été honorés pendant leur vie, & encore plus après leur mort. On les conſidérait comme des phénomènes qui répandaient leur éclat ſur leur patrie. Les premiers légiſlateurs qui apprirent aux hommes à vivre en ſociété; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens; les philoſophes qui pénétrèrent dans les abîmes de la nature, & qui découvrirent quelques vérités; les poètes qui tranſmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures; tous ces hommes furent regardés comme des êtres ſupérieurs à l'eſpèce humaine. On les croyait favoriſés d'une inſpiration particulière de la divinité. De-là vint qu'on éleva des autels à Socrate, qu'Hercule paſſa pour un Dieu, que la Grèce honorait Orphée, & que ſept villes ſe diſputèrent la gloire d'avoir vu naître Homère. Le peuple d'Athènes, dont l'éducation était la plus perfectionnée, ſavait l'Iliade par cœur, & célébrait avec ſenſibilité la gloire de ſes anciens héros dans les chants de ce poëme. On voit

également que Sophocle, qui remporta la palme du théâtre, fut en grande eftime pour fes talens; & de plus, que la république d'Athènes le revêtit des charges les plus confidérables. Tout le monde fait combien Efchine, Périclès, Démofthène, furent eftimés; & que Périclès fauva deux fois la vie à Diagoras; la première en le garantiffant contre la fureur des fophiftes, & la feconde fois en l'affiftant par fes bienfaits. Quiconque en Grèce avait des talens, était sûr de trouver des admirateurs & même des enthoufiaftes: ces puiffans encouragemens développaient le génie, & donnaient à l'efprit cet effor qui l'élève, & lui fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'était-ce pas pour les philofophes d'apprendre que Philippe de Macedoine choifit Ariftote comme le feul précepteur digne d'élever Alexandre? Dans ce beau fiècle, tout mérite avait fa récompenfe, tout talent fes honneurs. Les bons auteurs étaient diftingués; les ouvrages de Thucidide, de Xénophon, fe trouvaient entre les mains de tout le monde; enfin, chaque citoyen femblait participer à la célébrité de ces génies, qui élevèrent alors le nom de la Grèce audeffus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un fpectacle femblable. On y voit Cicéron qui, par fon efprit philofophique & par fon éloquence, s'éleva au comble des honneurs. Lucrèce ne vécut pas affez pour jouir de fa réputation. Virgile & Horace furent honorés des fuffrages de ce peuple-roi; ils furent admis aux

familiarités d'Auguſte, & participèrent aux récompenſes que ce tyran adroit répandait ſur ceux qui, célébrant ſes vertus, faiſaient illuſion ſur ſes vices.

A l'époque de la renaiſſance des lettres dans notre Occident, l'on ſe rappelle avec plaiſir l'empreſſement avec lequel les Médicis & quelques ſouverains pontifes accueillirent les gens de lettres. On ſait que Pétrarque fut couronné poète, & que la mort ravit au Taſſe l'honneur d'être couronné dans ce même capitole où jadis avaient triomphé les vainqueurs de l'univers. Louis XIV, avide de tout genre de gloire, ne négligea pas celui de récompenſer ces hommes extraordinaires que la nature produiſit ſous ſon règne. Il ne ſe borna pas à combler de bienfaits Boſſuet, Fénélon, Racine, Deſpréaux; il étendit ſa munificence ſur tous les gens de lettres, en quelque pays qu'ils fuſſent, pour peu que leur réputation fût parvenue juſqu'à lui.

Tel eſt le cas qu'ont fait tous les âges de ces génies heureux qui ſemblent ennoblir l'eſpèce humaine, & dont les ouvrages nous délaſſent & nous conſolent des miſères de la vie. Il eſt donc bien juſte que nous payions aux mânes du grand-homme dont l'Europe déplore la perte, le tribut d'éloges & d'admiration qu'il a ſi bien mérité.

Nous ne nous propoſons pas, meſſieurs, d'entrer dans le détail de la vie privée de M. de Voltaire. L'hiſtoire d'un roi doit conſiſter dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus ſur ſes peuples; celle d'un guerrier, dans ſes campagnes; celle d'un homme

de lettres, dans l'analyse de ses ouvrages : les anecdotes peuvent amuser la curiosité, les actions instruisent. Mais comme il est impossible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de M. de Voltaire, vous voudrez bien, messieurs, vous contenter de l'esquisse légère que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer qu'en passant les événemens principaux de sa vie. Ce serait donc déshonorer M. de Voltaire que de s'appesantir sur des recherches qui ne concernent que sa famille. A l'opposé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres & rien à eux-mêmes, il devait tout à la nature : il fut seul l'instrument de sa fortune & de sa réputation. On doit se contenter de savoir que ses parens, qui avaient des emplois dans la robe, lui donnèrent une éducation honnête ; il étudia au collége de Louis-le-grand sous les pères Porée & Tournemine, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant dont ses ouvrages sont remplis.

Quoique jeune, M. de Voltaire n'était pas regardé comme un enfant ordinaire ; sa verve s'était déjà fait connaître. C'est ce qui l'introduisit dans la maison de madame de Rupelmonde : cette dame, charmée de la vivacité d'esprit & des talens du jeune poète, le produisit dans les meilleures sociétés de Paris. Le grand monde devint pour lui l'école où son goût acquit ce tact fin, cette politesse & cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces savans érudits & solitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la

société

ſociété rafinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puiſſent la connaître. C'eſt principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de M. de Voltaire, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouiſſent.

Déjà ſa tragédie d'Œdipe & quelques vers agréables de ſociété avaient paru dans le public, lorſqu'il ſe débita à Paris une ſatyre en vers indécens contre le duc d'Orléans, alors régent de France. Un certain la Grange, auteur de cette œuvre de ténèbres, pour éviter d'être ſoupçonné, trouva le moyen de la faire paſſer ſous le nom de M. de Voltaire. Le gouvernement agit avec précipitation ; le jeune poète, tout innocent qu'il était, fut arrêté & conduit à la baſtille, où il demeura quelques mois. Mais, comme le propre de la vérité eſt de ſe faire jour tôt ou tard, le coupable fut puni & M. de Voltaire juſtifié & relâché. Croiriez-vous, meſſieurs, que ce fut à la baſtille même que notre jeune poète compoſa les deux premiers chants de ſa Henriade ? cependant cela eſt vrai : ſa priſon devint pour lui un Parnaſſe où les muſes l'inſpirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſecond chant eſt demeuré tel qu'il l'avait d'abord minuté : faute de papier & d'encre, il en apprit les vers par cœur, & les retint.

Peu après ſon élargiſſement, ſoulevé contre les indignes traitemens & les opprobres dont il avait enduré la honte dans ſa patrie, il ſe retira en Angleterre, où il éprouva non-ſeulement l'accueil le plus

favorable du public, mais où bientôt il forma un nombre d'enthousiastes. Il mit à Londres la dernière main à la Henriade qu'il publia alors sous le nom du poëme de la Ligue. Notre jeune poète, qui savait tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre, s'appliqua principalement à l'étude de la philosophie. Les plus sages & les plus profonds philosophes y fleurissaient alors. Il saisit le fil avec lequel le circonspect Locke s'était conduit dans le dédale de la métaphysique; & refrénant son imagination impétueuse, il l'assujettit aux calculs laborieux de l'immortel Newton. Il s'appropria si bien les découvertes de ce philosophe, & ses progrès furent tels que, dans un abrégé, il exposa si clairement le système de ce grand-homme, qu'il le mit à la portée de tout le monde.

Avant lui, M. de Fontenelle était l'unique philosophe qui, répandant des fleurs sur l'aridité de l'astronomie, l'eût rendue susceptible d'amuser le loisir du beau sexe. Les Anglais étaient flattés de trouver un français qui, non content d'admirer leurs philosophes, les traduisait dans sa langue. Tout ce qu'il y avait de plus illustre à Londres, s'empressait à le posséder; jamais étranger ne fut accueilli plus favorablement de cette nation: mais, quelque flatteur que fût ce triomphe pour l'amour-propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre poète, & il retourna en France.

Les Parisiens, éclairés par les suffrages qu'une nation aussi savante que profonde avait donnés à notre jeune

auteur, commencèrent à se douter que dans leur sein il était né un grand-homme. Alors parurent les lettres sur les Anglais, où l'auteur peint avec des traits forts & rapides, les mœurs, les arts, les religions & le gouvernement de cette nation. La tragédie de Brutus, faite pour plaire à ce peuple libre, succéda bientôt après, ainsi que Mariamne & une foule d'autres pièces.

Il se trouvait alors en France une dame célèbre par son goût pour les arts & pour les sciences. Vous devinez bien, messieurs, que c'est de l'illustre marquise du Châtelet dont nous voulons parler. Elle avait lu les ouvrages philosophiques de notre jeune auteur; bientôt elle fit sa connaissance; le desir de s'instruire, & l'ardeur d'approfondir le peu de vérités qui sont à la portée de l'esprit humain, resserra les liens de cette amitié, & la rendit indissoluble. Madame du Châtelet abandonna tout de suite la Théodicée de Leibnitz, & les romans ingénieux de ce philosophe, pour adopter à leur place la méthode circonspecte & prudente de Locke, moins propre à satisfaire une curiosité avide, qu'à contenter la raison sévère. Elle apprit assez de géométrie pour suivre Newton dans les calculs abstraits; son application fut même assez persévérante pour composer un abrégé de ce système à l'usage de son fils. Cirey devint bientôt la retraite philosophique de ces deux amis. Ils y composaient, chacun de son côté, des ouvrages de genres différens qu'ils se communiquaient, tâchant, par des remarques réciproques, de porter leurs productions au degré de

perfection où elles pouvaient probablement atteindre. Là furent composées Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, Catilina, Électre ou Oreste.

M. de Voltaire, qui faisait tout entrer dans la sphère de son activité, ne se bornait pas uniquement au plaisir d'enrichir le théâtre par ses tragédies. Ce fut proprement pour l'usage de la marquise du Châtelet, qu'il composa son *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations; l'Histoire de Louis XIV* & *l'Histoire de Charles XII* avaient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie, aussi varié que correct, n'échappa point à l'académie française; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenait. Il devint membre de ce corps illustre dont il fut un des plus beaux ornemens. Louis XV l'honora de la charge de son gentil-homme ordinaire, & de celle d'historiographe de France qu'il avait, pour ainsi dire, déjà remplie, en écrivant l'*Histoire de Louis XIV*.

Quoique M. de Voltaire fût sensible à des marques d'approbation aussi éclatantes, il l'était pourtant davantage à l'amitié. Inséparablement lié avec madame du Châtelet, le brillant d'une grande cour n'offusqua pas ses yeux, au point de lui faire préférer la splendeur de Versailles au séjour de Lunéville, bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis y jouissaient paisiblement de la portion de bonheur dont l'humanité est susceptible, quand la mort de la marquise du Châtelet mit fin à cette belle union. Ce fut un coup assommant pour la sensibilité de M. de

Voltaire, qui eut besoin de toute sa philosophie pour y résister.

Précisément dans le temps qu'il faisait usage de toutes ses forces pour appaiser sa douleur, il fut appelé à la cour de Prusse. Le roi, qui l'avait vu en l'année 1740, desirait de posséder ce génie aussi rare qu'éminent; ce fut en 1752 qu'il vint à Berlin. Rien n'échappait à ses connaissances; sa conversation était aussi instructive qu'agréable; son imagination aussi brillante que variée; son esprit aussi prompt que présent: il suppléait, par les graces de la fiction, à la stérilité des matières; en un mot, il faisait les délices de toutes les sociétés. Une malheureuse dispute qui s'éleva entre lui & M. de Maupertuis, brouilla ces deux savans qui étaient faits pour s'aimer & non pour se haïr; & la guerre qui survint en 1756 inspira à M. de Voltaire le desir de fixer son séjour en Suisse. Il se rendit à Genève, à Lausanne; ensuite il fit l'acquisition des Délices, & enfin il s'établit à Ferney. Son loisir se partageait entre l'étude & l'ouvrage; il lisait & composait. Il occupait ainsi, par la fécondité de son génie, tous les libraires de ces cantons.

La présence de M. de Voltaire, l'effervescence de son génie, la facilité de son travail, persuada à tout son voisinage qu'il n'y avait qu'à le voir pour être bel-esprit. Ce fut comme une espèce de maladie épidémique dont les Suisses, qui passent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés, furent atteints; ils n'exprimaient plus les choses les plus communes

que par antithèses ou en épigrammes. La ville de Genève fut le plus vivement atteinte de cette contagion ; les bourgeois, qui se croyaient au moins des Lycurgues, étaient tous disposés à donner de nouvelles lois à leur patrie ; mais aucun ne voulait obéir à celles qui subsistaient. Ces mouvemens causés par un zèle de liberté mal-entendue, donnèrent lieu à une espèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. M. de Voltaire ne manqua pas d'immortaliser cet événement en chantant cette soi-disante guerre, sur le ton que celle des rats & des grenouilles l'avait été autrefois par Homère. Tantôt sa plume féconde enfantait des ouvrages de théâtre, tantôt des mélanges de philosophie & d'histoire, tantôt des romans allégoriques & moraux : mais en même temps qu'il enrichissait ainsi la littérature de ses nouvelles productions, il s'appliquait à l'économie rurale. On voit combien un bon esprit est susceptible de toute sorte de formes. Ferney était une terre presque dévastée quand notre philosophe l'acquit ; il la remit en culture ; non-seulement il la repeupla, mais il y établit encore quantité de manufacturiers & d'artistes.

Ne rappelons pas, messieurs, trop promptement les causes de notre douleur ; laissons encore M. de Voltaire tranquillement à Ferney, & jettons, en attendant, un regard plus attentif & plus réfléchi sur la multitude de ses différentes productions. L'histoire rapporte que Virgile, en mourant, peu satisfait de l'Énéide qu'il n'avait pu autant perfectionner qu'il

aurait desiré, voulait la brûler. La longue vie dont jouit M. de Voltaire, lui permit de limer & de corriger son poëme de la Ligue, & de le porter à la perfection où il est parvenu maintenant, sous le nom de *la Henriade*.

Les envieux de notre auteur lui reprochèrent que son poëme n'était qu'une imitation de l'Énéide; & il faut convenir qu'il y a des chants dont les sujets se ressemblent; mais ce ne sont pas des copies serviles. Si Virgile dépeint la destruction de Troye, Voltaire étale les horreurs de la Saint-Barthélemi; aux amours de Didon & d'Énée on compare les amours d'Henri IV & de la belle Gabrielle d'Estrées; à la descente d'Énée aux enfers, où Anchise lui découvre la postérité qui doit naître de lui, l'on oppose le songe d'Henri IV, & l'avenir que S. Louis dévoile en lui annonçant le destin des Bourbons. Si j'osais hasarder mon sentiment, j'adjugerais l'avantage de deux de ces chants au français, savoir celui de la Saint-Barthélemi & du songe d'Henri IV. Il n'y a que les amours de Didon, où il paraît que Virgile l'emporte sur Voltaire, parce que l'auteur latin intéresse & parle au cœur, & que l'auteur français n'emploie que des allégories.

Mais si l'on veut examiner ces deux poëmes de bonne foi, sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'Énéide ne seraient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains; comme, par exemple, les honneurs funèbres qu'Énée rend à son père

Anchiſe, la fable des harpies, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils ſeront réduits à manger leurs aſſiettes, & cette prophétie qui s'accomplit; la truye avec ſes neuf petits, qui déſigne le lieu d'établiſſement où Énée doit trouver la fin de ſes travaux; ſes vaiſſeaux changés en nymphes; un cerf tué par Aſcagne qui occaſionne la guerre des Troyens & des Rutules; la haine que les dieux mettent dans le cœur d'Amate & de Lavinie, contre cet Énée que Lavinie épouſe à la fin. Ce ſont peut-être ces défauts dont Virgile était lui-même mécontent, qui l'avaient déterminé à brûler ſon ouvrage; & qui, ſelon le ſentiment des cenſeurs judicieux, doivent placer l'Énéide au-deſſous de la Henriade.

Si les difficultés vaincues font le mérite d'un auteur, il eſt certain que M. de Voltaire en trouva plus à ſurmonter que Virgile. Le ſujet de la Henriade eſt la réduction de Paris, due à la converſion d'Henri IV. Le poète n'avait donc pas la liberté de mouvoir à ſon gré le ſyſtême merveilleux; il était réduit à ſe borner aux myſtères des chrétiens, bien moins féconds en images agréables & pittoreſques que n'était la mythologie des gentils. Toutefois on ne ſaurait lire le dixième chant de la Henriade ſans convenir que les charmes de la poéſie ont le don d'ennoblir tous les ſujets qu'elle traite. M. de Voltaire fut le ſeul mécontent de ſon poëme; il trouvait que ſon héros n'était pas expoſé à d'aſſez grands dangers, & que par conſéquent il devait intéreſſer moins

qu'Énée qui ne ſort jamais d'un péril ſans retomber dans un autre.

En portant le même eſprit d'impartialité à l'examen des tragédies de M. de Voltaire, l'on conviendra qu'en quelques points il eſt ſupérieur à Racine, & que dans d'autres il eſt inférieur à ce célèbre dramatique. Son Œdipe fut la première pièce qu'il compoſa; ſon imagination s'était empreinte des beautés de Sophocle & d'Euripide, & ſa mémoire lui rappelait ſans ceſſe l'élégance continue & fluide de Racine: fort de ce double avantage, ſa première production paſſa au théâtre comme un chef-d'œuvre. Quelques cenſeurs, peut-être trop ſourcilleux, trouvèrent à redire qu'une vieille Jocaſte ſentît renaître, à la préſence de Philoctète, une paſſion preſque éteinte: mais ſi l'on avait élagué le rôle de Philoctète, on n'aurait pas joui des beautés que produit le contraſte de ſon caractère avec celui d'Œdipe.

On jugea que ſon Brutus était plutôt propre à être repréſenté ſur le théâtre de Londres que ſur celui de Paris; parce qu'en France un père qui, de ſang froid, condamne ſon fils à la mort, eſt enviſagé comme un barbare; & qu'en Angleterre, un conſul qui ſacrifie ſon propre ſang à la liberté de ſa patrie, eſt regardé comme un dieu.

Sa Mariamne & un nombre d'autres pièces ſignalèrent encore l'art & la fécondité de ſa plume. Cependant il ne faut pas déguiſer que des critiques, peut-être trop ſévères, reprochèrent à notre poète

que la contexture de ses tragédies n'approchait pas du naturel & de la vraisemblance de celles de Racine. Voyez, disent-ils, représenter Iphigénie, Phèdre, Athalie : vous croyez assister à une action qui se développe sans peine devant vos yeux; au lieu qu'au spectacle de Zaïre, il faut vous faire illusion sur la vraisemblance & couler légèrement sur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoutent que le second acte est un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux Lusignan qui, se retrouvant dans son palais, ne sait où il est; qui parle de ses anciens faits d'armes, comme un lieutenant-colonel du régiment de Navarre, devenu gouverneur de Péronne : on ne sait pas trop comment il reconnaît ses enfans; pour rendre sa fille chrétienne, il lui raconte qu'elle est sur la montagne où Abraham sacrifia, ou voulut sacrifier son fils Isaac au Seigneur; il l'engage à se faire baptiser, après que Châtillon atteste l'avoir baptisée lui-même, & c'est-là le nœud de la pièce. Après que Lusignan a rempli cet acte froid & languissant, il meurt d'apoplexie sans que personne s'intéresse à son sort. Il semble, puisqu'il fallait un prêtre & un sacrement pour former cette intrigue, qu'on aurait pu substituer au baptême, la communion.

Mais quelque solides que puissent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième acte; l'intérêt, la pitié, la terreur, que ce grand poète a l'art d'exciter si supérieurement, entraîne l'auditeur qui, agité de

passions aussi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'aussi grandes beautés.

On conviendra donc que M. Racine a l'avantage d'avoir quelque chose de plus naturel, de plus vraisemblable dans la texture de ses drames; & qu'il règne une élégance continue, une mollesse, un fluide dans sa versification dont aucun poète n'a pu approcher depuis. D'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de M. de Voltaire, il faut convenir qu'au cinquième acte près de Catilina, il a possédé l'art d'accroître l'intérêt de scène en scène, d'acte en acte, & de le pousser au plus haut point à la catastrophe; c'est bien là le comble de l'art.

Son génie universel embrassait tous les genres. Après s'être essayé contre Virgile, & l'avoir peut-être surpassé, il voulut se mesurer avec l'Arioste; il composa la Pucelle dans le goût du Roland furieux. Ce poëme n'est point une imitation de l'autre; la fable, le merveilleux, les épisodes, tout y est original, tout y respire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de société faisaient les délices de toutes les personnes de goût. L'auteur seul n'en tenait aucun compte, quoique Anacréon, Horace, Ovide, Tibulle, ni tous les auteurs de la belle antiquité ne nous aient laissé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé. Son esprit enfantait ces ouvrages sans peine: cela ne le satisfaisait pas; il croyait que, pour

posséder une réputation bien méritée, il fallait l'acquérir en vainquant les plus grands obstacles.

Après vous avoir fait un précis des talens du poète, passons à ceux de l'historien. L'histoire de Charles XII fut la première qu'il composa; il devint le Quinte-Curce de cet Alexandre. Les fleurs qu'il répand sur sa matière, n'altèrent point le fonds de la vérité; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, sa fermeté dans de certaines occasions, son obstination en d'autres, sa prospérité & ses malheurs.

Après avoir éprouvé ses forces sur Charles XII, il essaya de hasarder l'Histoire du siècle de Louis XIV. Ce n'est plus le style romanesque de Quinte-Curce qu'il emploie : il y substitua celui de Cicéron qui, plaidant pour la loi Manilia, fait l'éloge de Pompée. C'est un auteur français qui relève avec enthousiasme les événemens fameux de ce beau siècle; qui expose, dans le jour le plus brillant, les avantages qui donnèrent alors à sa nation une prépondérance sur d'autres peuples; les grands génies en foule qui se trouvèrent sous la main de Louis XIV; le règne des arts & des sciences protégés par une cour polie; les progrès de l'industrie en tout genre; & cette puissance intrinsèque de la France, qui rendait en quelque sorte son roi l'arbitre de l'Europe.

Cet ouvrage unique méritait d'attirer à M. de Voltaire l'attachement & la reconnaissance de toute la nation française, qu'il a mieux relevée qu'elle ne l'a été par aucun de ses autres écrivains.

C'eſt encore un ſtyle différent qu'il emploie dans ſon *Eſſai ſur l'eſprit & les mœurs des nations*; le ſtyle en eſt fort & ſimple; le caractère de ſon eſprit ſe manifeſte plus dans la façon dont il a traité cette hiſtoire, que dans ſes autres écrits. On y voit la fougue d'un génie ſupérieur qui voit tout dans le grand, qui s'attache à ce qu'il y a d'important, & néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'eſt pas compoſé pour apprendre l'hiſtoire à ceux qui ne l'ont pas étudiée, mais pour en rappeler les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la ſavent. Il s'attache à la première loi de l'hiſtoire, qui eſt de dire la vérité; & les réflexions qu'il y sème, ne ſont pas des hors-d'œuvre; elles naiſſent de la matière même.

Il nous reſte une foule d'autres traités de M. de Voltaire, qu'il eſt preſque impoſſible d'analyſer. Les uns roulent ſur des ſujets de critique; dans d'autres ce ſont des matières métaphyſiques qu'il éclaircit; dans d'autres encore, d'aſtronomie, d'hiſtoire, de phyſique, d'éloquence, de poétique, de géométrie. Ses romans même portent un caractère original; Zadig, Micromégas, Candide, ſont des ouvrages qui, ſemblant reſpirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques ſyſtêmes modernes, où l'utile eſt inſéparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connaiſſances diverſes, réunies en une ſeule perſonne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de ſurpriſe.

Récapitulez, messieurs, la vie des grands-hommes de l'antiquité, dont les noms nous sont parvenus, vous trouverez que chacun d'eux se bornait à son seul talent. Aristote & Platon étaient philosophes; Eschine & Démosthène, orateurs; Homère, poète épique; Sophocle, poète tragique; Anacréon, poète agréable; Thucydide & Xénophon, historiens; de même que chez les Romains, Virgile, Horace, Ovide, Lucrèce, n'étaient que poètes; Tite-Live & Varron, historiens; Crassus, le vieil Antoine & Hortensius s'en tenaient à leurs harangues. Cicéron, ce consul orateur, défenseur & père de la patrie, est le seul qui ait réuni des talens & des connaissances diverses: il joignait au grand art de la parole, qui le rendait supérieur à tous ses contemporains, une étude approfondie de la philosophie, telle qu'elle était connue de son temps. C'est ce qui paraît par ses *Tusculanes*, par son admirable *Traité de la nature des dieux*, par celui des *Offices*, qui est peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. Cicéron fut même poète; il traduisit en latin les vers d'Aratus, & l'on croit que ses corrections perfectionnèrent le poëme de Lucrèce.

Il nous a donc fallu parcourir l'espace de dix-sept siècles pour trouver dans la multitude des hommes qui composent le genre humain, le seul Cicéron dont nous puissions comparer les connaissances avec celles de notre illustre auteur. L'on peut dire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que M. de Voltaire

valait ſeul toute une académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnaître Bayle armé de tous les argumens de ſa dialectique; d'autres où l'on croit lire Thucydide; ici c'eſt un phyſicien qui découvre les ſecrets de la nature, là c'eſt un métaphyſicien qui, s'appuyant ſur l'analogie & l'expérience, ſuit à pas meſurés les traces de Locke. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de Sophocle; là vous le voyez répandre des fleurs ſur ſes traces; ici il chauſſe le brodequin comique; mais il ſemble que l'élévation de ſon eſprit ne ſe plaiſait pas à borner ſon eſſor à égaler Térence ou Molière. Bientôt vous le voyez monter ſur Pégaſe qui, en étendant ſes ailes, le tranſporte au haut de l'Hélicon, où le dieu des muſes lui adjuge ſa place entre Homère & Virgile.

Tant de productions différentes & d'auſſi grands efforts de génie produiſirent à la fin une vive ſenſation ſur les eſprits; & l'Europe applaudit aux talens ſupérieurs de M. de Voltaire. Il ne faut pas croire que la jalouſie & l'envie l'épargnaſſent; elles aiguiſèrent tous leurs traits pour l'accabler. Cet eſprit d'indépendance, inné dans les hommes, qui leur inſpire une averſion contre l'autorité la plus légitime, les révoltait avec bien plus d'aigreur contre une ſupériorité de talens, à laquelle leur faibleſſe ne pût atteindre. Mais les cris de l'envie étaient étouffés par de plus forts applaudiſſemens; les gens de lettres s'honoraient de la connaiſſance de ce grand-homme. Quiconque était aſſez philoſophe pour n'eſtimer que

le mérite perſonnel, plaçait M. de Voltaire bien au-deſſus de ceux dont les ancêtres, les titres, l'orgueil & les richeſſes font tout le mérite. M. de Voltaire était du petit nombre des philoſophes qui pouvaient dire: *Omnia mecum porto.* Des princes, des ſouverains, des rois, des impératrices le comblèrent des marques de leur eſtime & de leur admiration. Ce n'eſt pas que nous prétendions inſinuer que les grands de la terre ſoient les meilleurs appréciateurs du mérite, mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur était ſi généralement établie, que les chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyaient devoir s'y conformer.

Cependant, comme dans ce monde le mal ſe trouve par-tout mêlé au bien, il arrivait que M. de Voltaire, ſenſible à l'applaudiſſement univerſel dont il jouiſſait, ne l'était pas moins aux piqûres de ces inſectes qui croupiſſent dans les fanges de l'Hippocrène. Loin de les punir, il les immortaliſait en plaçant leurs noms obſcurs dans ſes ouvrages. Mais il ne recevait d'eux que des éclabouſſures légères, en comparaiſon des perſécutions plus violentes qu'il eut à ſouffrir des eccléſiaſtiques qui, par état, n'étant que des miniſtres de paix, n'auraient dû pratiquer que la charité & la bienfaiſance: aveuglés par un faux zèle autant qu'abrutis par le fanatiſme, ils s'acharnèrent ſur lui, & voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leurs projets; faute de lumières ils confondaient les idées les plus claires; de

de ſorte que les paſſages où notre auteur inſinue la tolérance, furent interprêtés par eux comme contenant les dogmes de l'athéiſme. Et ce même Voltaire, qui avait employé toutes les reſſources de ſon génie pour prouver avec force l'exiſtence d'un Dieu, s'entendit accuſer, à ſon grand étonnement, d'en avoir nié l'exiſtence.

Le fiel que ces ames dévotes répandirent ſi maladroitement ſur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur eſpèce, & non pas chez ceux qui avaient la moindre teinture de dialectique. Son crime véritable conſiſtait en ce qu'il n'avait pas lâchement déguiſé dans ſon hiſtoire les vices de tant de pontifes qui ont déshonoré l'Égliſe; de ce qu'il avait dit avec Fra-Paolo, avec Fleury & tant d'autres, que ſouvent les paſſions influent plus ſur la conduite des prêtres que l'inſpiration du Saint-Eſprit; que dans ſes ouvrages il inſpire de l'horreur contre ces maſſacres abominables qu'un faux zèle a fait commettre, & qu'enfin il traitait avec mépris ces querelles inintelligibles & frivoles auxquelles les théologiens de toute ſecte attachent tant d'importance. Ajoutons à ceci, pour achever le tableau, que tous les ouvrages de M. de Voltaire ſe débitaient auſſitôt qu'ils ſortaient de la preſſe, & que dans ce même temps les évêques voyaient avec un ſaint dépit leurs mandemens rongés des vers, ou pourrir dans les boutiques de leurs libraires.

Voilà comme raiſonnent des prêtres imbécilles.

On leur pardonnerait leur bêtise, si leurs mauvais syllogismes n'influaient pas sur le repos des particuliers; tout ce que la vérité oblige de dire, c'est qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils & méprisables qui, faisant profession de captiver leur raison, font ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. de Voltaire, nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea. Les cagots lui imputèrent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'Épicure, de Hobbes, de Wolston, du lord Bolingbroke & d'autres philosophes. Mais n'est-il pas clair que, loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y aurait pu ajouter, il se contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs? Et de plus, si la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle? M. de Voltaire en était si convaincu, qu'il ne croyait pas que les doutes de quelques philosophes pussent l'emporter sur les inspirations divines.

Mais allons plus loin, comparons la morale répandue dans ses ouvrages à celle de ses persécuteurs. Les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il; leur devoir est de s'aider mutuellement à supporter le fardeau de la vie, où la somme des maux l'emporte sur celle des biens; leurs opinions sont aussi différentes que leurs physionomies; loin de se persécuter,

parce qu'ils ne penſent pas de même, ils doivent ſe borner à rectifier le jugement de ceux qui ſont dans l'erreur, par le raiſonnement, ſans ſubſtituer aux argumens le fer & les flammes; en un mot, ils doivent ſe conduire envers leur prochain, comme ils voudraient qu'il en usât envers eux. Eſt-ce M. de Voltaire qui parle, ou eſt-ce l'apôtre Saint-Jean, ou eſt-ce le langage de l'Évangile?

Oppoſons à ceci la morale pratique de l'hypocriſie ou du faux zèle; elle s'exprime ainſi: Exterminons ceux qui ne penſent pas ce que nous voulons qu'ils penſent, accablons ceux qui dévoilent notre ambition & nos vices; que Dieu ſoit le bouclier de nos iniquités, que les hommes ſe déchirent, que le ſang coule, qu'importe, pourvu que notre autorité s'accroiſſe; rendons Dieu implacable & cruel, pour que la recette des douanes du purgatoire & du paradis augmente nos revenus.

Voilà comme la religion ſert ſouvent de prétexte aux paſſions des hommes, & comme par leur perverſité la ſource la plus pure du bien devient celle du mal.

La cauſe de M. de Voltaire étant auſſi bonne que nous venons de l'expoſer, il emporta les ſuffrages de tous les tribunaux, où la raiſon était plus écoutée que les ſophiſmes myſtiques. Quelque perſécution qu'il endurât de la haine théologale, il diſtingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent; il rendait juſtice aux eccléſiaſtiques dont les vertus ont été le

véritable ornement de l'Église; il ne blâmait que ceux dont les mœurs perverses les rendirent l'abomination publique.

M. de Voltaire passa donc ainsi sa vie entre les persécutions de ses envieux & l'admiration de ses enthousiastes, sans que les sarcasmes des uns l'humiliassent, & que les applaudissemens des autres accrussent l'opinion qu'il avait de lui-même; il se contentait d'éclairer le monde, & d'inspirer par ses ouvrages l'amour des lettres & de l'humanité. Non content de donner des préceptes de morale, il prêchait la bienfaisance par son exemple. Ce fut lui dont l'appui courageux vint au secours de la malheureuse famille des Calas, qui plaida la cause des Sirven, & les arracha des mains barbares de leurs juges; il aurait ressuscité le chevalier de la Barre, s'il avait eu le don des miracles. Il est beau qu'un philosophe, du fond de sa retraite, élève sa voix, & que l'humanité dont il est l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques. Si M. de Voltaire n'avait par-devers lui que cet unique trait, il mériterait d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité.

La philosophie & la religion enseignent donc de concert le chemin de la vertu. Voyez lequel est le plus chrétien, ou le magistrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le philosophe qui la recueille & la soutient; le juge qui se sert du glaive de la loi pour assassiner un étourdi, ou le sage qui veut sauver la vie d'un jeune homme pour le corriger; le

bourreau de Calas, ou le protecteur de sa famille désolée ?

Voilà, messieurs, ce qui rendra la mémoire de M. de Voltaire à jamais chère à ceux qui sont nés avec un cœur sensible & des entrailles capables de s'émouvoir. Quelque précieux que soient les dons de l'esprit, de l'imagination, l'élévation du génie, & les vastes connaissances, ces présens que la nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais sur les actes de l'humanité & de la bienfaisance. On admire les premiers, & l'on bénit & vénère les seconds.

Quelque peine que j'aie, messieurs, de me séparer à jamais de M. de Voltaire, je sens cependant que le moment approche, où je dois renouveler la douleur que vous cause sa perte. Nous l'avons laissé tranquille à Ferney; des affaires d'intérêt l'engagèrent à se transporter à Paris, où il espérait venir encore assez à temps pour sauver quelques débris de sa fortune d'une banqueroute dans laquelle il se trouvait enveloppé. Il ne voulut pas reparaître dans sa patrie, les mains vides : son temps qu'il partageait entre la philosophie & les belles-lettres, fournissait un nombre d'ouvrages, dont il avait toujours quelques-uns en réserve. Ayant composé une nouvelle tragédie dont Irène est le sujet, il voulut la produire sur le théâtre de Paris.

Son usage était d'assujettir ses pièces à la critique la plus sévère, avant de les exposer en public.

Conformément à ses principes, il consulta à Paris tout ce qu'il avait de gens de goût de sa connaissance, sacrifiant un vain amour-propre au desir de rendre ses travaux dignes de la postérité. Docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il se porta avec un zèle & une ardeur singulière à la correction de cette tragédie ; il passa des nuits entières à refondre son ouvrage ; & soit pour dissiper le sommeil, soit pour ranimer ses sens, il fit un usage immodéré du café : cinquante tasses par jour lui suffirent à peine. Cette liqueur qui mit son sang dans la plus violente agitation, lui causa un échauffement si prodigieux que, pour calmer cette espèce de fièvre chaude, il eut recours aux opiates, dont il prit de si fortes doses, que loin de soulager son mal, elles accélérèrent sa fin. Peu après ce remède pris avec si peu de ménagement, se manifesta une espèce de paralysie qui fut suivie du coup d'apoplexie qui termina ses jours.

Quoique M. de Voltaire fût d'une constitution faible ; quoique le chagrin, le souci & une grande application aient affaibli son tempérament, il poussa pourtant sa carrière jusqu'à la quatre-vingt-quatrième année. Son existence était telle qu'en lui l'esprit l'emportait en tout, sur la matière. C'était une ame forte qui communiquait sa vigueur à un corps presque diaphane : sa mémoire était étonnante, & il conserva toutes toutes les facultés de la pensée & de l'imagination jusqu'à son dernier soupir. Avec quelle joie vous rappellerai-je, messieurs, les témoignages d'admiration

& de reconnaiſſance, que les Pariſiens rendirent à ce grand-homme durant ſon dernier ſéjour dans ſa patrie! Il eſt rare, mais il eſt beau que le public ſoit équitable, & qu'il rende juſtice, de leur vivant, à ces êtres extraordinaires, que la nature ne ſe complaît de produire que de loin en loin, afin qu'ils recueillent de leurs contemporains même les ſuffrages qu'ils ſont sûrs d'obtenir de la poſtérité!

L'on devait s'attendre qu'un homme qui avait employé toute la ſagacité de ſon génie à célébrer la gloire de ſa nation, en verrait réjaillir quelques rayons ſur lui-même: les Français l'ont ſenti, & par leur enthouſiaſme, ils ſe ſont rendus dignes de partager le luſtre que leur compatriote a répandu ſur eux & ſur le ſiècle. Mais croirait-on que ce Voltaire, auquel la profane Grèce aurait élevé des autels, qui eût eu dans Rome des ſtatues, auquel une grande impératrice, protectrice des ſciences, voulait ériger un monument à Pétersbourg; qui croira, dis-je, qu'un tel être penſa manquer dans ſa patrie d'un peu de terre pour couvrir ſes cendres? Et quoi! dans le dix-huitième ſiècle, où les lumières ſont plus répandues que jamais, où l'eſprit philoſophique a fait tant de progrès, il ſe trouve des hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Trapobane qu'au milieu de la nation françaiſe! Aveuglés par un faux zèle, ivres de fanatiſme, ils empêchent qu'on ne rende les derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célèbres que jamais la France ait

portés. Voilà cependant ce que l'Europe a vu avec une douleur mêlée d'indignation.

Mais quelle que soit la haine de ces frénétiques, & la lâcheté de leur vengeance, de s'acharner ainsi sur des cadavres; ni les cris de l'envie, ni leurs hurlemens sauvages ne terniront la mémoire de Voltaire. Le sort le plus doux qu'ils peuvent attendre, est qu'eux & leurs vils artifices demeurent ensevelis à jamais dans les ténèbres de l'oubli; tandis que la mémoire de Voltaire s'accroîtra d'âge en âge, & transmettra son nom à l'immortalité (*a*).

(*a*) Cet Éloge écrit avec trop de précipitation sans doute, & dans le tumulte d'un camp, n'ajoute à la gloire de Voltaire que la singularité remarquable de l'éloge d'un homme de lettres fait par un roi. Mais il pourrait affaiblir l'idée avantageuse qu'on a dû se former de l'esprit supérieur de ce prince, d'après sa Correspondance. Non-seulement le style en est excessivement négligé, mais il ne présente guère que des idées communes, des jugemens défectueux & des expressions impropres. Les faits même y sont altérés d'une manière sensible pour quiconque connaît un peu l'histoire littéraire de Voltaire, & les anecdotes de sa vie privée. Cet Éloge enfin suffirait seul pour prouver combien le roi de Prusse avait eu besoin du secours de cet écrivain célèbre pour polir son style. Quoi qu'il en soit, l'intention de ce prince était d'honorer la mémoire de son ami; nous ne connaissons d'ailleurs aucun autre exemple d'un pareil hommage rendu au génie par un souverain; & c'est ce qui nous engage à le conserver.

DECRET
SUR
LA TRANSLATION DES CENDRES DE VOLTAIRE A SAINTE-GÉNEVIÈVE,

PRÉCÉDÉ du Rapport fait par M. GOSSIN, au nom du comité de Constitution, le 30 mai 1791.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

MESSIEURS,

C'est le 30 mai 1778 que les honneurs de la sépulture ont été refusés à Voltaire, & c'est ce même jour que la reconnaissance nationale doit consacrer en s'acquittant envers celui qui a préparé les hommes à la tolérance & à la liberté.

Oui, messieurs, la philosophie & la justice réclament, pour l'époque de leur triomphe, celle où le

fanatiſme perſécuteur a tenté de proſcrire ſa mémoire.

Les cendres de Voltaire, qui furent rejetées de la capitale, avaient été recueillies dans l'égliſe de l'abbaye de Sellières. La vente du lieu de leur ſépulture a excité le zèle de la municipalité de Paris, qui a réclamé la poſſeſſion de ces reſtes précieux.

Bientôt les villes de Troyes & de Romilly les ont ambitionnés, & l'une d'elles avait délibéré qu'ils ſeraient partagés. C'eſt ainſi qu'en Italie deux cités ſe ſont diſputé les mânes d'un poète célèbre.

Vous avez ordonné à votre Comité de Conſtitution de vous rendre compte de la pétition de la municipalité de Paris : ſon objet eſt que Voltaire, né & mort dans ſes murs, ſoit transféré de l'égliſe de Romilly, où il eſt actuellement dépoſé, dans le monument deſtiné à recevoir les cendres des grands-hommes par la patrie reconnaiſſante.

Le titre de grand a été donné à Voltaire par l'Europe étonnée.

Mort, toutes les nations le lui ont conſacré : & quand tous ſes détracteurs ont péri, ſa mémoire eſt devenue immortelle.

Voltaire a créé un monument qui repose sur les plus grands bienfaits comme sur les plus sublimes productions du génie; Voltaire a terrassé le fanatisme, dénoncé les erreurs jusqu'alors idolâtrées de nos antiques institutions ; il a déchiré le voile qui couvrait toutes les tyrannies ; il avait dit, avant la constitution française : *Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux*. Les serfs du *Mont-Jura* l'avaient vu ébranler l'arbre antique que vous avez déraciné ; il a crié vengeance pour les Sirven & les Calas, assassinés au nom de la justice; il a crié vengeance pour l'humanité entière, avant que vous effaçassiez de nos codes sanguinaires les lois qui ont immolé ces célèbres victimes.

La nation a reçu l'outrage fait à ce grand-homme, la nation le réparera ; & les Français, devenus libres, décerneront au *libérateur de la pensée* l'honneur qu'a reçu d'eux l'un des fondateurs de sa liberté.

DÉCRET.

« L'Assemblée nationale, après avoir entendu le rapport du Comité de Constitution,

« Décrète que Marie-François Arouet Voltaire est

digne de recevoir les honneurs décernés aux grands-hommes; qu'en conséquence ses cendres seront transférées de l'église de Romilly dans celle de Sainte-Géneviève à Paris.

« Elle charge le directoire du département de cette ville, de l'exécution du présent décret ».

Sanctionné le Ier. juin 1791.

HYMNE

DU CITOYEN CHÉNIER

SUR LA TRANSLATION

DU CORPS DE VOLTAIRE

AU PANTHÉON.

AH ! ce n'eſt point des pleurs qu'il eſt temps de répandre ;
C'eſt le jour du triomphe, & non pas des regrets ;
Que nos chants d'allégreſſe accompagnent la cendre
Du plus illuſtre des Français.

Jadis par les tyrans cette cendre exilée,
Au milieu des ſanglots fuyait loin de nos yeux ;
Mais par un peuple libre aujourd'hui rappelée,
Elle vient conſacrer ces lieux.

Salut, mortel divin, bienfaiteur de la terre ;
Nos murs privés de toi vont te reconquérir ;
C'eſt à nous qu'appartient tout ce qui fut Voltaire,
Nos murs t'ont vu naître & mourir.

Ton ſouffle créateur nous fit ce que nous ſommes ;
Reçois le libre encens de la France à genoux ;
Sois déſormais le dieu du temple des grands-hommes,
Toi qui les as ſurpaſſés tous.

Le flambeau vigilant de ta raison sublime,
Sur des prêtres menteurs éclaira les mortels;
Fléau de ces tyrans, tu découvris l'abyme
Qu'ils creusaient au pieds des Autels.

Tes tragiques pinceaux, des demi-dieux du Tibre,
Ont su ressusciter les antiques vertus;
Et la France a conçu le besoin d'être libre,
Aux fiers accens des deux Brutus.

Sur cent tons différens ta lyre enchanteresse,
Fidelle à la raison, comme à l'humanité,
Aux mensonges brillans inventés par la Grèce,
Unit la simple vérité.

Citoyens, courez tous au-devant de Voltaire:
Il renaît parmi nous grand, chéri, respecté,
Comme à son dernier jour ne prêchant à la terre
Que Dieu seul & la liberté.

Il cherche en vain ces tours, cet enfer du génie,
Dont son aspect deux fois fit le temple des arts;
La bastille est tombée avec la tyrannie
Qui bâtit ses triples remparts.

Il voit ce champ de Mars, où la liberté sainte
De son trône immortel posa les fondemens;
Des Français rassemblés dans cette auguste enceinte,
Il reçoit les seconds sermens.

Le fanatisme impur, cette sanglante idole,
Suit le char du triomphe avec des cris affreux;
Tel Émile ou César aux murs du capitole
Traînaient les rois vaincus par eux.

Moins belle fut jadis sa dernière victoire,
Lorsqu'aux jeux du théâtre un peuple transporté
A ce vieillard mourant sous le poids de la gloire,
Décernait l'immortalité.

La Barre, Jean Calas, venez, plaintives ombres,
Innocens condamnés, dont il fut le vengeur;
Accourez un moment du fond des rives sombres;
Joignez-vous au triomphateur.

Chantez, peuples pasteurs, qui des monts helvétiques
Vîtes long-temps planer cet aigle audacieux;
Habitans du Jura, que vos accens rustiques
Portent sa gloire jusqu'aux cieux.

Fils d'Albion, chantez; Américains, Bataves,
Chantez, de la raison célébrez le soutien.
Ah! de tous les mortels qui ne sont point esclaves,
Voltaire est le concitoyen.

Vous, peuples qu'en secret lasse la tyrannie,
Chantez, la liberté viendra briser vos fers;
Sa main dresse en nos murs un autel au génie;
C'est un beau jour pour l'Univers.

Dieu des dieux, roi des rois, nature, providence,
Être seul immuable & seul illimité,
Créateur incréé, suprême intelligence,
Bonté, justice, éternité!

Tu fis la liberté; l'homme a fait l'esclavage;
Mais souvent dans son siècle un mortel inspiré,
Pour les siècles suivans de ton sublime ouvrage
Conserve le dépôt sacré.

Dieu de la liberté, chéris toujours la France;
Fertilise nos champs, protége nos remparts;
Accorde-nous la paix & l'heureuse abondance,
Et l'Empire éternel des arts.

Donne-nous des vertus, des talens, des lumières,
L'amour de nos devoirs, le respect de nos droits,
Une liberté pure, & des lois tutélaires,
Et des moeurs dignes de nos lois.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONTENUS DANS CETTE COLLECTION.

Voyez pour les autres Ouvrages, les Tables détaillées à la fin des volumes.

Nota. *Les chiffres romains désignent le tome; les chiffres arabes indiquent la page.*

A.

Cc 2

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

U.

V.

Z.

TABLE DES VOLUMES ET DES OUVRAGES QU'ILS CONTIENNENT.

Tome I. Le Profpectus de l'Édition. L'Éloge hiftorique de Voltaire. (Cet Éloge a été traduit en italien & en anglais.) La Henriade, remarquable par quelques changemens de l'Auteur, recueillis fur des exemplaires qu'il envoyait à fes amis, avec des corrections de fa main ; ces changemens ne font que dans notre Édition. Les Notes de la Henriade, & l'Effai fur la Poéfie épique.

Tomes II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX. Toutes les Pièces de Théâtre dans l'ordre de leur compofition. Ces Pièces font accompagnées des Remarques de l'Éditeur & d'une Préface très-courte, mais dans laquelle le caractère de chacun de ces Ouvrages eft tracé avec la plus grande précifion. L'Éditeur en a placé de pareilles à la tête des Ouvrages de différens genres que Voltaire a traités ; & nous ofons les annoncer comme la partie la plus brillante de fon travail.

Tome X. La Pucelle & la Guerre civile de Genève. L'Édition de la Pucelle eft la plus correcte, & même la feule complette qui ait encore paru. Non-feulement plufieurs fautes qui défigurent toutes les autres, y font corrigées ; mais on y trouve, à la fin du quinzième chant, une lacune, d'environ 40 vers, remplie ; & cette lacune était d'autant plus fingulière, qu'elle exifte dans l'Édition même faite fous les yeux de Voltaire, & qu'elle produit, dans le Poëme, un vide très-fenfible à tous ceux qui liront l'Argument placé à la tête de ce même chant. On a reftitué, dans le Poëme de la Guerre de Genève, une foule d'omiffions qui n'ont été rétablies par les Éditeurs de Khell, que dans l'Errata qui termine leur collection.

Tomes XI, XII, XIII. Toutes les Poéfies fugitives, placées dans l'ordre où elles ont paru ; & les Lettres mêlées de vers.

Tomes XIV, XV. Les Romans, Contes moraux & autres

Fictions en prose, à l'exception du Crocheteur borgne, qui n'est pas de Voltaire.

Tomes XVI, XVII, XVIII, XIX, XX. Essai sur les Mœurs & l'Esprit des Nations, avec toutes les Pièces relatives à ce grand Ouvrage, & qu'on ne devait pas en séparer. Nous avons réuni de même les Pièces relatives à chacune des histoires suivantes; & cet ordre nous a paru une loi de convenance.

Tomes XXI, XXII, XXIII. Les Siècles de Louis XIV & de Louis XV. Les Supplémens & toutes les Pièces relatives à l'histoire de ces Princes.

Tome XXIV. L'Histoire du Parlement de Paris; les Mensonges imprimés; & les Doutes sur le Testament politique du Cardinal de Richelieu.

Tome XXV. L'Histoire de Charles XII, & les Pièces relatives à cette Histoire.

Tome XXVI. L'Histoire de Russie sous Pierre le Grand; & les anecdotes sur le même Prince. Ce volume est enrichi, dans notre Édition, d'Observations critiques très-intéressantes, que le Citoyen Lévêque, membre de l'Institut national, auteur d'une Histoire de Russie très-estimée, & de plusieurs autres Ouvrages historiques & philosophiques, a bien voulu nous fournir.

Tome XXVII. Les Annales de l'Empire.

Tome XXVIII. Les Doutes sur l'Histoire. Plusieurs Fragmens historiques. La Défense de mon oncle. Ce volume complette tout ce qui appartient à l'Histoire dans les Œuvres de Voltaire.

Tomes XXIX, XXX, XXXI. Les Mélanges de Littérature & de Philosophie. On a restitué à ces Mélanges l'Ouvrage par lequel Voltaire les commença, c'est-à-dire, ses Lettres sur les Anglais: Ouvrage qui lui attira des chagrins & des persécutions dont il parle souvent dans sa Correspondance générale, & qui se trouve mal-à-propos dispersé, par fragmens alphabétiques, dans la compilation que les Éditeurs de Khell ont intitulée Dictionnaire Philosophique.

Tome XXXII. Les Élémens de la Philosophie de Newton; les Planches & les Pièces relatives à cet Ouvrage. L'Essai sur la nature du Feu. Mémoire sur un Ouvrage de Physique de Madame la Marquise du Châtelet. Les Doutes sur la mesure des Forces motrices, & sur leur nature. L'Exposition du Livre de Madame du Châtelet, intitulé Institutions de Physique. La Dissertation sur les changemens arrivés dans notre Globe. Nous avons restitué à cette Dissertation plusieurs Chapitres qui en avaient été

mal-à-propos détachés dans l'Édition de Khell : de manière que ces Chapitres, qui auraient dû être placés à leur rang dans le volume XXXIX de cette Édition, se trouvent transportés à onze volumes de distance.

Tome XXXIII. Philosophie générale, Métaphysique, Morale, &c. Nous nous sommes bornés dans ce volume à ce que le titre promet.

Tomes XXXIV, XXXV. Politique. Législation. Affaires célèbres, &c.

Tome XXXVI. Facéties, dont on a détaché & porté ailleurs ce qui ne devait pas être compris sous le titre de Facéties.

Tome XXXVII. Les Dialogues.

Tomes XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, XLII, XLIII. Les Questions sur l'Encyclopédie. C'est le titre que Voltaire leur avait donné, & que les Éditeurs de Khell ont changé en celui de Dictionnaire philosophique : titre assez indifférent en lui-même ; mais nous avons cru devoir adopter de préférence les titres que Voltaire avait jugé plus convenables.

Tome XLIV, XLV. Les Panégyriques, Sermons, Homélies, Instructions morales, &c.

Tomes XLVI, XLVII. La Théologie, & tout ce qui concerne l'ancien & le nouveau Testament.

Tomes XLVIII, XLIX, L. Lettres choisies. Correspondance générale. Quoiqu'on ait supprimé de cette Correspondance les superfluités sans nombre dont l'édition de Khell est surchargée, on y trouve non-seulement plusieurs lettres, mais des notes curieuses & des éclaircissemens nécessaires qui manquent à cette édition. On y trouve aussi la Correspondance complette de Voltaire & de M. Palissot : Correspondance d'environ vingt années, & que les Éditeurs de Khell n'avaient pas jugé à propos d'admettre dans leur collection.

Tome LI. La Correspondance avec d'Alembert, & des Remarques piquantes sur cette Correspondance.

Tome LII, LIII. Correspondance avec le Roi de Prusse.

Tome LIV. Correspondance avec l'Impératrice de Russie.

Tome LV. La Correspondance avec le Cardinal de Bernis. Commentaire historique sur les Œuvres de l'Auteur de la Henriade. Mémoires de Voltaire sur sa Vie, & sur la Vie privée du Roi

de Prusse. L'Ode entière de M. Palissot à ce prince. Voltaire, dans ces Mémoires, n'en avait cité que quelques strophes imparfaites & altérées. Cette pièce, faite par des ordres supérieurs, avait été long-temps un secret d'État. Une Lettre en vers & en prose du Roi de Prusse à Voltaire, dont nous possédons l'original écrit de la main de ce prince. Nous devons cet original précieux au Citoyen François de Neufchâteau, Ministre de l'intérieur. La vie de Molière & de courtes analyses de ses comédies, par Voltaire. Une scène qui commençait le second acte de la tragédie de Mérope, & que Voltaire ne consentit à supprimer, sur l'avis de mademoiselle Dumesnil, que le jour même de la première représentation de cette pièce. Éloge de Voltaire, extrait des Ouvrages de M. Palissot. Le Triomphe de Sophocle, du même auteur, pièce qui devait être jouée à la Comédie française le 30 mars 1778, jour où Voltaire parut, pour la dernière fois, à ce spectacle. Le décret de l'Assemblée constituante du 30 mai 1791, qui ordonna la translation du corps de Voltaire au Panthéon, & l'Hymne triomphale du Citoyen Chénier, qui fut chantée à cette solennité. La Table générale.

On voit assez que la plupart des Pièces qui composent ce volume, ne sont pas, & ne pouvaient être dans l'édition de Khell. La nôtre, indépendamment des commentaires dont elle est enrichie, est donc réellement plus complette; & c'est ce que démontre cet apperçu général.

Fautes essentielles à corriger.

Tome II.

Page 279, ligne 5, *après ces mots* quatrième livre, *ajoutez* de l'Énéide.

IX.

Page 31, ligne 21, *après ce vers*

Il est libre, il est grand; mais, Seigneur, si l'amour,

Ajoutez celui-ci :

Mêlant à vos vertus ses faiblesses cruelles,

XIII.

Page 107, *après le quatrième vers*, *placez celui-ci :*

Sur un gazon fleuri qu'arrose une onde pure,

AVIS

DES LIBRAIRES.

Nous avions eu intention de terminer cette édition par les Commentaires de Voltaire sur le théâtre de Corneille. Plusieurs considérations nous en ont détournés, & le public n'en souffrira pas. Il entrait dans le plan du C. Palissot de faire des observations sur ces Commentaires, où Voltaire, à d'excellentes remarques, en a mêlé beaucoup de hasardées. Ces remarques méritent d'autant plus d'être relevées, que le grand nom de leur auteur pourrait en imposer, surtout aux jeunes gens qui s'adonnent à la littérature, & aux gens du monde qui, n'ayant pas de principes fixes sur les arts, ne se décident guères que par autorité. Les observations du C. Palissot exigent donc une nouvelle édition du texte entier de Corneille, auquel elles demeureront attachées, & qui feront de cette édition un ouvrage véritablement classique, mais qui eût demandé de notre part une augmentation de dépenses que nous n'avons pas osé nous permettre, la collection de Corneille nous ayant paru absolument étrangère à celle de Voltaire.

D'après ces considérations, le C. Palissot donnera séparément une édition complète de Corneille, édition qui manque à notre littérature, & dans laquelle seront compris tous les ouvrages de ce grand-homme, ses Pièces de théâtre, les Commentaires de Voltaire, & les remarques que ces Commentaires rendent indispensables. Cette précieuse collection, en douze volumes, du même format que celle-ci, afin que le Corneille puisse y être ajouté par ceux qui le jugeront à propos, est actuellement sous presse chez le C. GIDE, libraire, place du Temple de la Victoire, ci-devant Saint-Sulpice.

FIN DU CINQUANTE-CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME DES ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.

